

me pete a me. Grâce à la charité, l'âme juste devient aux mains du Seigneur une arme, une framée, pour atteindre les pécheurs et frapper les impies. N'a-t-il pas coutume, pour combattre ses ennemis, de faire de ses amis des armes bien trempées? Et que fut l'âme du bienheureux Cyprien? Une grande framée que la vérité aiguisa, que la charité polit, et que Dieu lança contre ses ennemis, pour les abattre et les subjuguier, *magna framea Dei anima beatissimi Cypriani, splendida charitate...*

Avec quelle facilité, ma révérende Mère, avec quelle douceur, ces pensées et ces expressions de saint Augustin me revenaient à l'esprit, et s'appliquaient à votre sainte réformatrice, pendant qu'un docte et pieux orateur nous exposait si pertinemment la charité de cette âme séraphique! Que de fois elle a dit : « Dieu seul suffit, *solo Dios basta!* » Que de fois elle a été aux mains de Jésus une arme victorieuse, pour gagner et conquérir des cœurs à sa loi, à ses conseils, à son amour, à sa croix!

Mgr l'évêque de Salamanque avait même tout à l'heure un avantage sur l'ancien évêque d'Hippone : il parlait d'une sainte mystique devant des auditeurs capables de le comprendre, et il a pu donner sur le *Château intérieur*, sur les *Demeures de l'âme*, *el Castillo interior ó las Moradas*, des détails si nets et si intéressants qu'un de mes voisins disait : « On voit bien que le saint prélat a visité ce château, habité ces demeures, qui sont inabordables pour tant d'autres. Il les

parcourt avec une aisance et une grâce, qui prouvent que ce séjour lui est familier. » Il nous inspirait aussi un plus vif désir de les visiter nous-mêmes, et, après l'avoir entendu, on se sentait pressé de ressembler au moins à sainte Thérèse dans son application à la prière, de devenir un peu plus homme d'oraison.

§ III.

Impressions des pèlerins.

Nous avons ensuite chanté solennellement le *Te Deum*, avec un accent et une ardeur qui montraient l'union des âmes et de nos voix, dans la reconnaissance envers Dieu, pour l'insigne faveur qu'il a faite à son Église, en lui donnant l'incomparable Thérèse de Jésus. Enfin des voix jeunes et fraîches ont entonné un cantique espagnol à la *santa*, devant sa statue si chère aux populations de ce pays ; puis la foule s'est écoulée avec plus de lenteur et de recueillement qu'à l'ordinaire, comme si elle craignait de laisser s'évaporer le parfum céleste, dont nos cœurs s'étaient imprégnés. Il était plus de neuf heures.

Soyez certaine, ma révérende Mère, que tous les pèlerins étaient aussi édifiés et touchés que votre obscur correspondant. Vous pouvez en juger par cet aveu d'un des plus illustres :

« Monseigneur avait eu l'heureuse pensée de réunir les pèlerins à sept heures et demie dans l'église, pour y passer en prières et en exercices

pieux l'heure et demie, qui précédait cette heure bénie de neuf heures, où arriva le bienheureux trépas ; lui-même ranimait la ferveur par des paroles, à la fois pleines de la plus solide doctrine et de la plus tendre dévotion, pour la sainte qu'il aime tant. Quand l'heure sainte arriva, Monseigneur entonna le *Te Deum*, en union, comme il le disait, avec celui qui, à ce moment, se chantait aussi dans le ciel. Je ne saurais dire ce qu'avait de touchant ce chant de triomphe, en ce lieu et à cette heure ; le temps semblait comme effacé, on se croyait près de ce lit de mort devenu comme un trône de gloire, avec Anne de Saint-Barthélemy, avec toutes ses filles : il semblait qu'on la sentit partir pour le ciel ! Longtemps agenouillé près de son cœur, je le contemplais en ce moment suprême dans cet acte d'amour, qui brisa les liens qui le retenaient en son corps impuissant, et je demandais à Dieu, admirable dans ses saints, de nous donner à nous, leurs pauvres serviteurs, quelque chose de cette bienheureuse plénitude, dont sa grâce les avait remplis. »

Pour moi, en parcourant les rues qui vont de la basilique à la maison où j'étais logé, je songeais à tous les enfants de sainte Thérèse répandus dans le monde entier ; je songeais aux couvents où ses filles, réunies au chœur, écoutent d'abord avec la plus pieuse attention une lecture, qui leur rappelle tous les détails de son admirable mort, puis chantent avec ardeur l'hymne d'actions de grâces, le *Te Deum laudamus*. Nous venions d'en donner le signal, d'y préluder, et j'aurais voulu

entendre ce chant solennel, répercuté par les échos de tous les carmels, sur toute la surface du globe.

En m'asseyant pour continuer à vous écrire, et reprendre la suite de mon récit, je pensais à toutes les carmélites malades, privées de toute fête, peut-être de tout sommeil; je pensais spécialement à vous, ma révérende Mère prieure, qui ne pouvez cette année unir votre voix à la voix de vos filles, mais seulement votre cœur à leur cœur, pour remercier Jésus et glorifier Thérèse. Ce *Te Deum* redit tout bas sur tant de lits de souffrance, où la maladie tient des corps captifs depuis de longs mois, a dû retentir avec beaucoup de suavité aux oreilles de Dieu, et réveiller sa miséricorde. Je l'ai prié instamment d'accorder une bénédiction de patience aux âmes des malades, à la vôtre en particulier, de calmer vos douleurs par un doux sommeil, de hâter pour vos membres l'heure de la guérison.

En finissant ce récit détaillé de la journée du 4 octobre, récit dont votre piété filiale excusera la longueur, la bénira peut-être, je plains les absents, ceux qui auraient voulu se trouver à Albe aujourd'hui, je plains plus encore ceux qui ne savent pas apprécier le bienfait d'un pèlerinage.

C'est au sanctuaire privilégié où affluent les pèlerins, que s'applique avec le plus d'exactitude le psaume : *Quam dilecta tabernacula*, et particulièrement le verset : *Melior est dies una in atriis tuis super millia*, un seul jour dans votre maison vaut mieux que mille jours ailleurs (Ps. LXXXIII,

11). Oui, un seul jour passé près du tombeau d'un saint, devant la divine eucharistie, avec de nombreux et fervents pèlerins, est plus précieux que des milliers de jours écoulés dans les palais des princes, dans les lieux de plaisir, dans les sociétés frivoles, dans les réunions mondaines. Un jour de pèlerinage est aux autres jours ce que l'éternité est au temps, le centre où convergent, le point où s'unissent toutes les parties de la durée, le confluent de toutes les grâces et de toutes les vertus, le règne de la charité, le triomphe de la miséricorde. C'est moins une étape, une station, un repos sur le chemin du ciel, que ce n'est un jalon qui nous trace la route, une lumière qui éclaire nos pas, une espérance qui double nos forces, une joie qui dilate nos cœurs, et qui nous fait courir dans la voie des commandements ou des conseils: *Viam mandatorum tuorum cucurri, quum dilatasti cor meum* (Ps. CXVIII, 32).

J'oserais presque dire que le divin amour se fait lui-même pèlerin, pour sanctifier les autres. Il vient de son pays natal, de sa patrie qui est le ciel, de sa demeure de prédilection qui est le cœur de Dieu, sur cette terre d'exil et dans cette vallée de larmes, apporter la paix aux hommes de bonne volonté, les accompagner durant le dangereux voyage de la vie présente, les inviter à le suivre en quelque lieu de pèlerinage, où il leur fait mieux sentir sa puissance, où il les comble de bienfaits, et leur donne un avant-goût de la vie éternelle.

Qu'il s'agisse d'un pèlerinage de pénitence, ou d'un pèlerinage d'action de grâces, le saint amour

s'y montre toujours avec son attribut le plus touchant et le plus sympathique, la miséricorde. Que de pardons il distribue ! Que d'ennemis il réconcilie ! Combien de tombés il relève ! Combien de malheureux il console ! Que d'aveugles il éclaire ! Que de malades il guérit ! Qu'étais-je au premier soir de ma vie ? un enfant de colère, puisque je n'avais pas encore reçu le sacrement de la régénération, que je ne devais être baptisé que le lendemain. Qu'ai-je été souvent ? Que suis-je ce soir, en ce jour anniversaire de ma naissance ? Que serai-je encore au dernier soir de mon pèlerinage sur la terre ? Un enfant prodigue qui se lève et va vers son père, qui se jette dans les bras de la miséricorde paternelle. Vingt-quatre heures passées en ce lieu béni, dans le voisinage et sous l'influence du cœur d'un séraphin, ont mis en moi une telle confiance dans la miséricorde divine, que la devise de Job est devenue ma devise : « J'espérerai en Dieu quand même ! » (Job, XIII, 15), et que je fais mien le cri du roi-prophète : « J'ai espéré en vous, Seigneur, et je ne serai pas éternellement confondu ! (Ps. XXX, 2) »

On se trompe, lorsqu'on s'imagine que le pèlerinage d'Albe ne convient qu'aux âmes pieuses et dévotes : il convient à toutes, il convient aux plus coupables, il convient aux plus désespérées. Envoyez-y des pécheurs tant que vous pourrez, et ils s'en retourneront avec des dispositions meilleures, avec une conversion achevée ou du moins bien avancée. Ma conviction est que sainte Thérèse a reçu de Dieu le privilège d'attendrir les

cœurs endurcis, pour y faire entrer le repentir avec la confiance dans la miséricorde.

Les hagiographes ont vingt fois remarqué le rapport, l'affinité, l'analogie, qui existe entre la puissance des bienheureux après leur mort et la vertu caractéristique de leur vie, ou la note dominante de l'hymne, qu'ils chantèrent au Seigneur par leurs actes et leurs paroles. Or, ce qui m'a toujours frappé, dans la lecture de la vie et des écrits de votre séraphique réformatrice, c'est sa confiance inébranlable en la miséricorde divine. Elle qui n'avait pas coutume de mettre un titre à ses livres, appelait sa *Vie écrite par elle-même* tantôt le livre des miséricordes, *libro de las misericordias*, tantôt le livre des grandeurs du Seigneur, *libro de las grandezas del Señor*, parce que plus il a pitié de nos misères, plus il nous apparaît grand. Quelle parole de l'Écriture avait-elle souvent à la bouche? « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. » Les peintres ont mis longtemps sur ses portraits, autour de sa tête, et l'Église met toujours dans la post-communion de sa messe, ces mêmes paroles en latin : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (Ps. LXXXVIII, 2).

O bienheureuse Thérèse de Jésus, au moment où ma plume s'arrête, vous étiez depuis plusieurs heures montée au ciel, entrée dans le repos et la gloire des saints, après une agonie qui fut une extase, après un trépas qui fut un ravissement, après un élan d'amour qui détacha votre âme de votre corps, pour la porter dans le sein de Dieu.

Fortifiez et augmentez en moi la confiance en sa miséricorde, rendez-la éclatante dans mes écrits et mes discours, faites qu'elle me serve à rassurer les justes et convertir les pécheurs, afin que mon travail ressemble à votre travail, ma vie à votre vie, ma mort à votre mort, et que je chante éternellement avec vous dans les cieux les miséricordes du Seigneur!

Veillez, ma révérende Mère, demander souvent pour moi cette grâce insigne, et vous aurez de nouveaux droits à la reconnaissance de votre plus humble et plus dévoué serviteur.



DIXIÈME LETTRE

LE MATIN DU 5 OCTOBRE POUR MOI

Ma Très Révérende Mère Prieure,

Aujourd'hui comme hier est un double anniversaire : le 5 octobre vous rappelle l'enterrement de votre sainte réformatrice, et à ce souvenir il ajoute pour moi celui de ma régénération baptismale. Laissez donc encore une fois votre pauvre correspondant vous communiquer ses réflexions, avant de vous faire le récit de cette journée. Le bonheur de célébrer à Albé ces deux anniversaires en un même jour, remplit son cœur de sentiments variés qui débordent, et qui ont besoin de toute votre indulgence, pour oser paraître et s'épancher. Un pareil concours de circonstances ne devant plus se reproduire, ne craignez pas le retour de pareilles effusions ; il me sera plus facile de me taire désormais, et de garder pour moi seul mes impressions personnelles. Mais ce matin, ces circonstances mêmes me mettaient sur la voie, et m'invitaient à poursuivre d'instructifs rapprochements entre le baptême et la sépulture, entre l'église et le tombeau. C'est ce que j'ai fait

avant de monter à l'autel. Après ma messe, j'ai suivi de nouveau mon attrait, je suis revenu au cœur de votre séraphique Mère, et je l'ai comparé au cœur du grand apôtre. Puisse tout ce que je vais vous en dire être pour vous édifiant, lumineux et consolant!

§ I.

Baptême et sépulture, église et tombeau.

La coïncidence des deux anniversaires m'a remis en mémoire, dès mon réveil, l'analogie signalée par saint Paul entre la sépulture du divin Maître et le baptême de ses disciples : « Ignorez-vous, écrivait-il, que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort? Car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, pour mourir au péché, afin que, comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une vie nouvelle. Car si nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort, nous y serons aussi entés par la ressemblance de sa résurrection. (Rom., VI, 3-5). Enseveli avec lui dans le baptême, on ressuscite avec lui par la foi en la puissante opération de Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts (Coloss., II, 12). » Ainsi les ondes baptismales nous font ressembler au Sauveur du monde, dans sa mort, dans sa résurrection, et principalement

dans ce qui fut entre les deux, dans sa sépulture, non seulement par une représentation passagère, mais encore par des effets durables.

La croix, c'est le baptême, *crux baptismus est*, disait saint Jean Chrysostome; ce que la croix fut au Christ, le baptême l'est au chrétien, quoique en des choses différentes : la croix fut pour l'Homme-Dieu la mort de sa chair, le baptême est pour nous la mort du péché¹. Mais par cette ressemblance avec sa mort, nous acquérons le droit de lui ressembler un jour dans la résurrection de sa chair, et le moyen de lui ressembler dès maintenant dans sa vie divine. Car toute conversion sincère est une résurrection morale, et l'on sort des fonts baptismaux, comme Jésus sortit du sépulcre, tout changé, aussi changé dans l'âme que lui dans son corps, devenu impassible, glorieux, agile, immortel. S'il est pleinement ressuscité par le baptême, de charnel, d'avare et de dur qu'il était, l'homme devient chaste, généreux et doux; il mène une vie nouvelle, sainte et angélique, il vit à Dieu et pour Dieu; il court de vertu en vertu pour se rapprocher de plus en plus de son Père céleste, par une perfection toujours croissante.

Mon attention a été surtout attirée, par le temps et le lieu, sur les rapports entre la sépulture et le baptême. Lorsqu'on baptisait par immersion, la ressemblance était plus sensible

1. Saint Jean Chrysostome, in *Romanos*, Homil. x, n° 4. P. G. t. 60, p. 480.

qu'elle ne l'est à présent, où l'on baptise par aspersion : le catéchumène se plongeait trois fois dans l'eau, où il semblait un instant caché ou enseveli, pour rappeler que Notre-Seigneur descendit par son corps au tombeau, par son âme aux enfers, et qu'il en sortit le matin du troisième jour.

Durant leur séparation, l'âme et le corps du Sauveur restèrent unis à la divinité. Son âme fit une mission, prêcha, *prædicavit*, dit le prince des apôtres (I Petr., III, 19), annonça la bonne nouvelle de la délivrance prochaine, de l'ascension dans les cieux, aux âmes des justes défunts, qui étaient comme emprisonnées dans les limbes ou le purgatoire. Son corps resta trois jours dans un sépulcre nouveau, taillé dans le roc et fermé par une grosse pierre, sans ressentir aucune atteinte de la corruption (Act. II, 31). Ce sépulcre même a été honoré depuis des siècles, selon la prophétie d'Isaïe : *erit sepulcrum ejus gloriosum* (Isaï., XI, 10). Que fait le chrétien baptisé ? Il laisse son âme descendre par la pensée, la prière et le zèle, au milieu de ces chers défunts, qui achèvent de se purifier dans la prison de feu : il est le missionnaire du purgatoire, il en réjouit, console et soulage les captifs, il délivre même plusieurs de ces prisonniers de la divine justice, et les fait monter dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Il soustrait sa chair à la corruption du siècle, il ferme ses oreilles aux vains bruits du monde, et ses yeux à la vanité, il tient son corps, comme son âme, uni

au Seigneur par la réception des sacrements. Notez néanmoins, ma révérende Mère, une différence : Jésus était mort avant d'être enseveli, tandis que le chrétien, le religieux plus encore, s'ensevelit pour mourir.

Cette dernière pensée me ramenait au carmel, à l'église où j'étais. Qu'est-ce que ce monastère? me disais-je. Un tombeau où des vierges sages ont voulu et sont venues s'ensevelir pour mourir. Leur entrée fut semblable à un ensevelissement, et leur séjour est une sépulture prolongée; le monde les considère comme mortes, elles ne sont vivantes que pour Dieu. Qu'est-ce que cette église? le lieu où sainte Thérèse fut enterrée quelques heures après sa mort, il y a aujourd'hui trois cents ans, le lieu où son corps resta jusqu'à ce qu'il fût transporté à Saint-Joseph d'Avila, le 25 novembre 1585, le lieu où il fut rapporté le 23 août 1586, et d'où Sixte V a défendu de le retirer, par un décret daté du 10 juillet 1589. Depuis trois siècles il échappe à la corruption, comme le corps de Jésus, et même il a un tombeau glorieux comme le tombeau de Jésus.

A quel tombeau, en effet, ressemblent ce couvent et cette église? Serait-ce à ce tombeau vulgaire, à cette fosse commune où les cadavres se décomposent, se dissolvent, sont rongés par les vers, se changent en pourriture, et deviennent *ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue*? Non, certes. Serait-ce à cette image du tombeau, à ce lit de repos où le sommeil, frère de la mort, nous ensevelit chaque

soir pour renouveler la vigueur de nos membres, et d'où nous sortons le matin pleins de fraîcheur et de santé? Un peu seulement. Serait-ce à cette enveloppe, à cette coque, où la chenille s'enferme pour se transformer en brillant papillon? On l'a dit souvent; mais cette comparaison n'est ni assez noble, ni assez complète.

C'est véritablement au tombeau de Jésus, que ressemble le mieux un couvent. Le fer de la mortification le creuse dans le roc de l'austérité, la charité le prête, la pierre de l'obéissance le ferme; les religieux y sont à l'abri de tout ce qui pourrait les corrompre, y attendent en paix le jour de la résurrection bienheureuse, et méritent que nous leur disions après l'Apôtre : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ; mais quand ce Christ qui est votre vie apparaîtra, vous apparaîtrez aussi avec lui dans la gloire (Coloss., III, 3, 4). »

C'est également au tombeau du Sauveur, que ressemble le mieux une église. N'est-ce pas d'ordinaire à l'église que l'enfant est régénéré par ce baptême d'eau, que saint Paul comparait à la sépulture de Notre-Seigneur? N'est-ce pas ordinairement à l'église que le pécheur vient recevoir ce baptême laborieux de la pénitence, qui permet à Dieu de lui appliquer ces paroles du père de l'enfant prodigue : « Mon fils était mort et il est ressuscité? » (Luc. XV, 32).

N'est-ce pas le plus souvent à l'église, que les justes eux-mêmes imitent le mieux le Fils de l'homme au tombeau? Alors en lui plus de vie

humaine, mais toujours la vie divine : à l'église nous oublions l'humain, le train vulgaire de la vie d'ici-bas, et nous buvons à la source de la vie surnaturelle. Tout ce qui s'y dit, tout ce qui s'y fait, est une invitation à tenir nos cœurs en haut, à les élever jusqu'au Seigneur, et tous les échos y répètent les paroles du grand apôtre : « Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les choses d'en haut où il est assis à la droite de Dieu ; ayez du goût pour les choses d'en haut, non pour celles qui sont sur la terre ! » (Coloss. III, 1, 2.)

Enfin, n'est-ce pas à l'église presque uniquement, pour la plupart des chrétiens, que se vérifie une comparaison de saint Grégoire ? Elle se trouve dans ces *Morales*, que votre Mère lut et annota. Comme le sépulcre matériel est le lieu où le corps est caché, ainsi la contemplation divine est une sorte de sépulcre spirituel, où l'âme se cache. Nous vivons au monde, tant que notre esprit sort de nous pour le parcourir par ses préoccupations et ses pensées ; mais nous sommes des morts ensevelis dans un sépulcre, quand nous mortifions nos sens extérieurs et recueillons les facultés de notre âme, pour nous enfermer dans le secret de la contemplation intérieure¹. Oui, c'est à l'église que les humbles fidèles, comme les religieux dans leurs cellules, comme les saints partout, se soustraient à l'importunité des désirs temporels, au

1. Saint Grégoire-le-Grand, *Moral.*, l. V, cap. vi, n° 9. P. L. t. 75, p. 684.

tumulte des soins inutiles, aux clameurs, aux bruits, aux troubles, pour rentrer dans leur conscience, se cacher dans le sein de la charité, se mettre en présence de Dieu ; c'est à l'église qu'ils s'appliquent le mieux à le prier et à l'honorer, à le connaître et à l'aimer.

Ces considérations, qui peuvent s'étendre à toutes les églises catholiques, conviennent plus spécialement à celle qui est tout à la fois, comme la basilique d'Albe, un lieu de pèlerinage et le tombeau d'un saint. Là est pour des milliers d'âmes la fontaine de Jouvence, c'est-à-dire le bain de la régénération et du renouvellement de l'esprit, *lavacrum regenerationis* (Tit., III, 5) ; là elles dépouillent le vieil homme, pour revêtir l'homme nouveau ; là elles deviennent de nouvelles créatures en Jésus-Christ (II Cor., V, 17). Il s'échappe du corps d'un saint une vertu mystérieuse, qui guérit les infirmités de l'âme, comme la vertu qui sortait du Sauveur, guérissait toutes les maladies du corps (Luc., VI, 19). Quel pèlerin sincère et courageux n'en a fait l'expérience ?

Un pèlerinage est un baptême qu'on peut réitérer, pour les uns baptême de larmes et de pénitence, pour les autres baptême de feu et de désirs ; pour tous il apaise la conscience, rafraîchit l'âme et rajeunit le cœur. Il rend évidente la justesse de ces pensées de saint Jean Chrysostome : Les âmes des justes ont de la jeunesse et de la vigueur, sont toujours à la fleur de l'âge, toujours prêtes au combat et à la lutte. Mais le péché, l'asservissement aux passions, vieillit une âme et la rend

plus faible, plus chancelante, qu'un corps usé par les ans¹.

Ces réflexions étaient d'autant plus opportunes, que l'enterrement de l'héroïque Thérèse avait moins ressemblé à une pompe funèbre, qu'à un baptême solennel, et qu'il avait excité, comme son troisième centenaire aujourd'hui, plus de joie sainte que de lugubre tristesse. Son corps, qui fut le vêtement de son âme, exhalait un merveilleux parfum, et embaumait tout ce qui l'approchait, bien mieux que ne peut le faire la robe baptismale et parfumée des plus riches néophytes. On criait tout autour : « Venez sentir l'odeur de la sainte ! C'est chose du ciel ! Jamais les orangers et les jasmins ne sentirent aussi bon que ses pieds ! » C'étaient des transports d'admiration, des cris de joie ; chacun voulait baiser les vêtements, les pieds et les mains de la célèbre fondatrice.

La messe fut chantée avec une solennité extraordinaire. Les plus nobles personnages étaient accourus pour y assister : la duchesse d'Albe, le duc de Huescar, l'évêque de Salamanque, une foule de gentilshommes et de chevaliers. Comme on regarde avec bonheur, et même avec une sorte d'envie, l'enfant qui vient de naître à la vie de la grâce, tous contemplaient le visage de la vierge séraphique, qui venait d'entrer dans la vie de la gloire : les rides de la vieillesse avaient disparu, le front

1. Saint Jean Chrysostome, *in Roman.*, hom. x, n° 5, Migne P. L. t. 60, p. 480-481.

était aussi blanc que l'albâtre, et les lèvres à demi souriantes semblaient redire le cri habituel de son âme : *Misericordias Domini in æternum cantabo* ! De temps en temps les regards allaient de Thérèse à sa sœur dona Juana, à son neveu Gonzalve qu'elle avait ressuscité, à sa nièce Béatrix dont elle avait prédit l'entrée au carmel, et à ses autres parents ; ce n'était pas pour leur exprimer un sentiment de condoléance, mais pour les féliciter du rare et glorieux privilège d'avoir, dans leur famille, une sainte qui l'honora sur la terre et qui la protégera dans le ciel.

Après l'office, pour satisfaire la pieuse avidité des assistants, qui voulaient tous emporter quelque relique de la vénérable défunte, on coupa en morceaux et on distribua son voile, ses manches, ses coiffes et même la corde de ses alpargates. Ces petits fragments continuaient d'exhaler un parfum délicieux, et ils opérèrent un grand nombre de guérisons miraculeuses.

Aussi quelle différence entre l'anniversaire de cette inhumation, et ce que nous appelons un bout de l'an ! Sans doute, pour l'un comme pour l'autre, les proches et les amis se réunissent au pied de l'autel, et assistent à l'immolation de l'adorable victime ; mais combien ils sont plus nombreux ici aujourd'hui ! Pas de deuil sur les habits ni dans les cœurs ; tout est en fête, le vêtement et l'esprit ; on ne prie pas pour un mort, on invoque une sainte. Ses filles prennent part à la joie commune : elles ne font aucun travail des mains durant la récréation, elles méditent à loisir les célestes fa-

veurs, dont l'Éternel combla leur bienheureuse Mère ; elles remercient le Seigneur d'avoir maintenu leur communauté en possession de son corps, et pour mieux apprécier ce bienfait, elles pensent à la solitude, au vide, que son absence laisserait ici. Mais Thérèse de Jésus n'est ni absente ni éloignée : elle est corporellement présente dans ce monastère et, depuis le jour de son glorieux trépas, elle n'a jamais cessé d'y faire sentir sa présence spirituelle. Toujours vivante au milieu de ses filles, elle les guide, les inspire et les anime ; elle les remplit de son esprit, les revêt de ses vertus, les réchauffe contre son cœur et les abrite sous son manteau.

Tous les jours de l'année, principalement le 5 octobre, les carmélites d'Albe aiment à venir, avec une pieuse allégresse et une vive gratitude, prier devant la fosse profonde où leur chère Mère fut d'abord inhumée. Cette fosse fut creusée entre le chœur des religieuses et le sanctuaire d'alors ; mais l'église ayant été agrandie, le chœur et le sanctuaire reculés, elle se trouve maintenant dans la nef près du transsept. Dessus est une étroite chapelle, où les prêtres peuvent monter à l'autel, et les fidèles communier. Du côté du couvent est une grille assez grande, qui permet aux sœurs d'entendre la messe et de suivre les cérémonies. C'est là que j'ai eu ce matin le bonheur d'offrir l'auguste sacrifice, en unissant au souvenir de mon baptême le souvenir de l'enterrement de sainte Thérèse, et en demandant instamment la grâce de profiter des leçons,

des lumières, des consolations et des encouragements, apportés à mon âme par ce double anniversaire. Toute la matinée les prêtres se sont succédés à l'autel, et les fidèles ont rempli ce précieux sanctuaire, pour honorer l'illustre réformatrice qui y fut enterrée en ce jour, presque à cette heure, et pour se mettre sous sa garde et sa protection.

Les carmélites, comme les pèlerins, aiment aussi à prier aujourd'hui devant le tombeau de jaspe, où le corps de la sainte repose depuis 1760. La châsse d'argent qui contient ce corps, et qui est elle-même renfermée dans le jaspe, se trouve présentement au-dessus du maître-autel, comme je vous l'écrivis, ma révérende Mère, dans une précédente lettre. Mais ce que je ne vous dis pas alors, c'est que, si ce tombeau est seulement visible à travers une grille pour les personnes qui prient dans l'église, il est facilement abordable pour vos sœurs qui habitent le couvent. Elles n'ont qu'à ouvrir une porte de l'oratoire d'en haut, pour se trouver près du marbre fin qui recouvre l'insigne relique, dont elles sont les gardiennes, pour le toucher ou le baiser sans être vues des fidèles, pour s'agenouiller devant leur incomparable Mère, lui faire leurs confidences et lui adresser leurs demandes, comme si elle était encore la première supérieure dans ce monastère qu'elle fonda. On dirait qu'elle est toujours là, comme dans sa cellule de prieure, pour appeler ses filles et les recevoir, pour les écouter et les bénir. Ah! combien souvent toutes se mon-

trent exactes au rendez-vous, empressées de visiter leur modèle et leur protectrice! Combien chacune est attentive aux avis qu'elle en reçoit par des signes, qui tiennent quelquefois du prodige!

C'est devant ce tombeau, sur l'autel principal, que ce matin, comme hier, on va chanter la messe solennelle.

§ II.

Le cœur de saint Paul et le cœur de sainte Thérèse.

Après mon action de grâces, j'ai pu rester plus longtemps que la veille près du cœur de votre Mère. En méditant sur ses perfections, pour rougir d'en être si éloigné, pour tâcher désormais d'y conformer un peu mon misérable cœur, j'ai été amené à comparer le cœur du séraphin au cœur de l'Apôtre. Je me suis arrêté à cette comparaison, parce qu'elle était fort instructive pour moi, non seulement à cause des obligations que m'impose le baptême, mais aussi à cause de ma vocation de missionnaire apostolique et d'écrivain religieux. Elle m'était facile, grâce à un passage du plus éloquent commentateur de saint Paul, que je savais de mémoire, que j'avais traduit et cité dans le *Cœur eucharistique*¹. A mesure que les louanges données par saint Jean Chrysostome

1. *Cœur Eucharistique*, t. I; ch. II, § 2, n° II, p. 118-119.

au cœur du grand apôtre¹, me revenaient à l'esprit, j'en faisais l'application au cœur de cette grande réformatrice, dont un lazariste espagnol a dit : C'est le géant des siècles, c'est le saint Paul de son sexe, *el san Pablo del genero femenino*².

Quand les âmes d'élite nous ravissent d'admiration, le sexe s'efface, la grandeur seule se montre. On n'a donc point manqué de respect au grand apôtre, lorsque plus d'une fois on lui a comparé une grande sainte. Le bienheureux Raymond de Capoue nous a signalé le rapport des ravissements de sainte Catherine de Sienne avec ceux de saint Paul, dont elle ne prononçait jamais le nom sans manifester un vif contentement. Il lui apparaissait souvent, l'avertissait de s'appliquer sans relâche à l'oraison, et la reprenait de la moindre perte de temps, de s'être laissée distraire, d'avoir tourné la tête³. Ne craignons donc pas de lui comparer sainte Thérèse pour le cœur.

L'orateur sacré s'était écrié d'abord : « Qui me donnera d'embrasser le corps de Paul, de m'attacher à son sépulcre, de voir la poussière de cette chair, qui complétait en elle-même ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ!... Je vou-

1. Saint Jean Chrysostome, *in Romanos*, homil. 32, n° 3, Migne, t. 60, p. 678-680.

2. Cardellac, *sainte Thérèse et les épines de son cœur*, conclusion, Paris 1882, p. 228. *Santa Teresa y las espinas*, Valence, 1876, p. 166.

3. *La vita...* Sienne 1707, p. 210-214, partie II, cap. VI, n° 13, 14, 15

drais voir la poussière de cette bouche qui s'écria : Je désire être anathème pour mes frères (Rom., IX, 3)! et par laquelle l'Esprit-Saint fit entendre au monde d'admirables oracles, par laquelle le divin Maître dit des choses plus grandes, qu'il n'en avait dites lui-même... » Je me sentais déjà plus heureux, en un sens, que le plus illustre archevêque de Constantinople, qui se plaignait d'être trop loin de Rome, où se conserve le corps de l'Apôtre. J'étais devant le tombeau de sainte Thérèse, tout près de son corps, et je savais que sa chair n'est pas réduite en poussière, qu'il aurait suffi d'ouvrir la châsse, pour contempler cette bouche qui parla si bien de la perfection, et nous révéla les plus sublimes secrets de la vie mystique. Je connaissais son état de conservation parfaite, par les dépositions des derniers témoins qui aient pu le constater, comme par les deux échantillons que j'avais sous les yeux, à la portée de ma main, et que je ne me lassais pas de considérer : le bras gauche et surtout le cœur.

Cordis illius pulverem videre vellem, je voudrais voir la poussière de ce cœur apostolique... Voici la poussière du cœur séraphique : elle est tombée au fond du cristal qui le contient, et elle cache aux regards l'origine des épines, les points par où elles sortent de la partie inférieure de ce cœur prodigieux. Voici, voici le cœur lui-même tout entier, ce cœur où se sont accomplis et s'accomplissent encore tant de merveilles. Voici en haut la cicatrice de la blessure faite par le dard enflammé du séraphin. Voici en bas les épines qui

poussent, on le sait maintenant avec certitude, de la substance même du cœur.

Quand ce viscère fut-il retiré de la poitrine ? On n'est parfaitement d'accord ni sur la date précise de cette extraction, ni sur le nom ou la qualité de la personne qui l'opéra¹. On convient seulement qu'elle se proposait d'assurer aux carmélites d'Albe une relique, qui les consolât de l'absence du corps qu'on leur enlevait, ou qu'on pouvait leur enlever de nouveau. Mais la divine Providence avait en vue une fin plus vaste et plus haute, que tous s'accordent à reconnaître et à bénir : elle voulait rendre visible et palpable la vérité de la transverbération, montrer l'exactitude du récit qu'en fit sainte Thérèse, faire de ce cœur l'objet de notre culte, et préparer l'établissement d'une fête en son honneur. C'est là un privilège qu'il ne partage qu'avec l'adorable Cœur de Jésus, et avec le cœur immaculé de Marie.

L'Église n'a pas fêté jusqu'ici le cœur de saint Paul. Elle ne fête pas non plus le cœur de sainte Claire de Montefalco, où le Sauveur imprima lui-même, en apparaissant sous la forme d'un pèlerin vêtu de blanc, les mystères ou instruments de sa passion par des signes merveilleux. Elle se contente d'affirmer plusieurs fois ce fait, et d'en glorifier le Seigneur, dans le nouvel office et la nouvelle messe approuvés par la Congrégation des Rites, pour la fête de sainte Claire de la Croix, le 18 août, bien que ces signes soient toujours visi-

1. Bollandistes, *Acta Sanctorum*, t. 55, p. 430, n° 1440-1442.

bles, et qu'on les montre avec le corps de la vierge de Montefalco, *in præsentem usque diem cernuntur*¹, comme la blessure faite par un ange au cœur de la vierge d'Avila.

Si quis cor orbis fuisse dixerit, si quelqu'un disait que le cœur de l'Apôtre a été le cœur de l'univers, la source d'innombrables biens et le principe de notre vie, il ne se tromperait pas... » Le cœur de l'héroïque réformatrice n'était-il pas le confluent de toutes les peines, de toutes les afflictions, de toutes les douleurs de l'Église ? N'était-il pas autrefois, n'est-il pas encore maintenant un foyer d'où rayonnent la lumière et la chaleur, la foi et la charité, sur les séculiers et les religieux, sur les fidèles et les prêtres, sur les pécheurs et les justes ? Non seulement il a été, il est toujours, pour les carmes et les carmélites, la source, le réservoir ou le canal de biens sans nombre dans l'ordre de la grâce ; mais encore il communique aux âmes ferventes, dans le monde comme dans le cloître, les vrais principes de la vie spirituelle : il les nourrit par sa doctrine, il les anime par ses exemples. Il a répandu partout dans les membres de Jésus-Christ un esprit de vie, qui ne se transmet point par les artères, mais qui se propage et se manifeste par les résolutions généreuses, par les fermes propos pour le bien.

Adeo latum cor illud erat... comme le cœur de Paul, le cœur de Thérèse était si vaste, qu'il

1. *Analecta juris pontificii*, livraison 190, novembre 1882, p. 997 et 999, 6^e leçon, secrète et *post-communion*.

pressait dans les bras de sa charité les villes, les peuples, les nations, tout l'univers, et qu'on a pu dire de lui. « C'est un monde en miniature, c'est un monde microscopique qui nous ravit d'admiration, puisque le monde entier était contenu dans l'immensité de son amour¹ ». Mais cet amour même qui le dilatait au-delà de toute mesure, l'étreignit quelquefois si fort, qu'il le réduisit à l'agonie par les tribulations et les angoisses. Pourquoi ? afin que, par des battements plus précipités, il envoyât plus souvent un flot de joie et de gloire à l'Église qui triomphe au ciel, un flot de lumière et de paix à l'Église qui souffre en purgatoire, un flot de miséricorde et de force à l'Église qui combat sur la terre. Ce qu'il fit alors, il le fait encore par la vertu de ses mérites acquis autrefois, et par la puissance de son intercession toujours présente.

Quod ardeat erga singulos pereuntes, le cœur enflammé pour ceux qui périssent... Oui, je voulais voir et je vois, libre des liens du corps, ce cœur tout brûlant de zèle pour le salut de quiconque périt. N'est-ce pas Thérèse qui écrivait : « Hélas ! je sens mon cœur se fendre, *quebrar el corazon*, à la vue de tant d'âmes qui se perdent ; je sais que pour celles qui sont déjà dans l'abîme, il n'y a plus de remède ; mais je souhaiterais qu'au moins il ne s'en perdît pas davantage. O mes filles en Jésus-Christ, joignez-vous à moi pour demander, par les plus ardentes supplications, cette grâce au divin Maître. C'est pour cette fin qu'il vous a

1. Cardellac, *Santa Teresa y las espinas...* p. 156.

réunies dans cet asile. C'est là votre vocation ; ce sont là vos affaires ; là doivent tendre tous vos désirs ; c'est pour ce sujet que doivent couler vos larmes¹ ».

Cor hostia factum, le cœur fait hostie... oui, voici le cœur qui endurait toutes les douleurs de l'enfantement, pour donner des âmes à Dieu ; voici le cœur qui se faisait victime, voici le cœur-hostie qui s'offrait en sacrifice, pour l'expiation des péchés du monde. C'est pour cela même, ô cœur admirable, c'est parce que tu expiais le mal, c'est parce que tu rapportais à Dieu l'honneur de tout le bien, qui se faisait par toi ou par les autres, que le Seigneur lui-même te rend gloire, et que je puis m'écrier avec un de tes plus ardents admirateurs :

« O séraphique Thérèse, quelle merveille ! quelle faveur singulière ! Votre cœur de chair arraché depuis trois cents ans de la cavité de votre poitrine, votre cœur de chair desséché, aride et momifié, votre cœur de chair à vous qui aimâtes tant votre Jésus et fûtes si passionnée pour sa gloire, votre cœur de chair à vous qui priâtes tant pour la conversion des pécheurs et le salut du monde, votre cœur de chair est aujourd'hui le théâtre, sur lequel l'univers fixe ses regards et son admiration. De ce petit coin de terre, où vous laissâtes le vêtement extérieur de votre âme, Dieu fait entendre par votre cœur une voix retentissante, pour réveiller les hommes qui dorment du

1. *Chemin de la perfection*, ch. 1^{re}.

profond sommeil de l'indifférence. Votre cœur est le cri d'alerte pour les fidèles, pour les prêtres, pour les pontifes, pour les peuples, pour le monde ; il redit à tous ce dont il fut le modèle et porte la marque : Sacrifice et Pénitence !... Bienheureux ceux qui sauront profiter de cette trompette du Seigneur¹. »

Cor cœlis sublimius, je te salue et te vénère, ô cœur de Paul, ô cœur de Thérèse, cœur plus élevé que les cieux, plus étendu que la terre, plus brillant que les rayons du soleil, plus brûlant que le feu, plus inattaquable que le diamant !... Tu étais la fontaine jaillissante, d'où des fleuves de grâces coulaient pour arroser les âmes des hommes, et tu changeais les yeux de la virginale épouse du Sauveur en deux sources de larmes, la nuit comme le jour. O cœur, tu avais une nouvelle vie, ta vie n'était plus la nôtre, elle était celle du divin Époux, et tu pouvais dire : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (Gal., II, 20) ». Je te bénis et je t'implore, ô cœur qui tremblais pour les péchés d'autrui, et qui avais pour toi-même une crainte mêlée de confiance ; ô cœur qui aimais Jésus, comme aucun autre ne l'aima ; ô cœur qui méprisais pour toi la mort et l'enfer, mais te brisais de compassion en voyant pleurer autrui, tes frères et tes sœurs !

Cor itaque Christi erat cor Pauli, le Cœur du Christ était donc le cœur de Paul... O sublime

1, Cardellac, *Santa Teresa*... p. 154, 155.

conclusion ! Le Cœur de Jésus était donc le cœur de Thérèse ! Je veux savourer cette vérité, en faire pour mon âme une nourriture et un parfum ; je veux chercher quel en est le sens élevé.

Il ne suffit pas de dire que le Cœur du Sauveur est à nous, comme le Sauveur lui-même, parce qu'il nous est donné, comme nous disons que notre cœur est à lui, quand nous le lui donnons. Car ce don réciproque du cœur est précisément ce qu'il faut expliquer, afin de voir en quoi il consiste, jusqu'où il s'étend, quelle perfection il atteint, quels effets il produit, non dans les chrétiens vulgaires, dans les âmes communes, mais dans les saints, mais dans les âmes héroïques. Or, quand il s'agit de l'apôtre des gentils et de la réformatrice du carmel, le sens est si riche, qu'il me semble susceptible de plusieurs interprétations différentes. Je les entrevois et je veux les préciser ; je vais donc les noter brièvement au crayon, ma révérende Mère, pour vous en faire et communiquer plus tard le développement. Laissez-moi d'abord retourner auprès du cœur de votre séraphin : on est si bien là pour prier et méditer !

Mais je ne puis fermer cette lettre, sans vous dire combien je ressens douloureusement la privation, que vous imposent la distance, la clôture et la maladie, qui vous enlèvent tout espoir de contempler jamais de vos yeux ce cœur séraphique. Vous désirez tant le voir que vous l'avez fait peindre avec soin, pour en contempler une image

fidèle. Ah! votre vif désir, comme celui de saint Jean Chrysostome pour le cœur de saint Paul, sera satisfait un jour: vous verrez au ciel le cœur de sainte Thérèse, non plus dans l'état où l'a mis le trépas, mais dans l'état de gloire et avec les qualités, que développera en lui la résurrection bienheureuse.

Si l'œil de l'homme n'a point vu, si son oreille n'a point entendu, si son cœur n'a pu concevoir ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, comme l'Apôtre lui-même l'affirme (I Cor., II, 9), quel mortel pourrait décrire les honneurs, qui seront éternellement rendus aux cœurs ressuscités de Paul et de Thérèse? Ne seront-ils pas alors plus que jamais les miroirs sans tache, qui réfléchiront à nos yeux toutes les perfections du divin Cœur de Jésus?

Non, l'œil de l'homme n'a rien vu de comparable à leur éclat, l'oreille de l'homme n'a rien entendu d'aussi harmonieux que leurs battements, le cœur de l'homme n'a rien conçu qui approche de leur inénarrable félicité. Rétablis dans leur intégrité, ces deux cœurs, dont la poussière nous charmait ici-bas, seront pour nous un des plus beaux spectacles du paradis. Combien donc seront-ils glorifiés, par les anges du ciel et les élus de la terre? Mille fois plus que nous ne les glorifions aujourd'hui, quoique nous nous efforcions d'être les émules de l'aimable Sion, *almæ Sionis æmuli*¹.

1. Office de la Dédicace, hymne de laudes.

Avant peu, je veux écrire encore en leur honneur un certain nombre de pages. Attendez-les, ma très révérende Mère, et priez Dieu d'inspirer le cœur et de conduire la main de son plus petit serviteur, qui est aussi le vôtre.



ONZIÈME LETTRE

DEUX EXPLICATIONS DE L'IDENTITÉ DE CŒURS

Ma Très Révérende Mère Prieure,

En quoi consiste l'identité parfaite, entre le Cœur du divin Maître et le cœur d'un de ses plus vertueux disciples? Comment expliquer l'étonnante parole, que saint Jean Chrysostome a osé dire : *Cor Christi erat cor Pauli*, le Cœur du Christ était le cœur de Paul, le cœur de Paul était le Cœur du Christ? Il me semble qu'on peut en donner quatre explications, les unes plus mystiques, les autres plus théologiques, qui conviennent au séraphin du carmel, et achèvent de nous montrer la ressemblance de son cœur avec le cœur du grand apôtre, par leur commune identité avec le Cœur de Jésus. Je vais vous exposer ces explications, telles que je les conçois; j'en donnerai deux dans cette lettre : l'échange des cœurs et le mariage spirituel, qui sont des privilèges assez rares. J'exposerai les deux autres dans les lettres suivantes, en les développant un peu plus, parce qu'elles sont plus pratiques : c'est la *circuminsession* ou l'habitation de l'un dans l'autre, c'est

la conformité à la volonté de Dieu, qui va jusqu'à l'uniformité de sentiments et à l'unité de vie.

Puisse cette étude accroître encore votre admiration pour votre sainte Mère, et votre amour pour votre céleste Époux! Puisse-t-elle satisfaire au désir, répondre à la question que m'adressa plus d'une fois quelque virginale épouse du Sauveur! Ah! que je voudrais, me disait-elle, être consommée avec lui dans l'unité, *consummati in unum*, comme il le demanda après avoir institué le sacrement d'union (Joan., XVII, 22)! Je sais bien que je ne puis être avec lui une seule chair, *una caro*, comme le sont les époux ordinaires ici-bas (Math., XIX, 6); mais ne pourrais-je pas être avec lui un seul cœur, *cor unum*, mieux que les premiers chrétiens ne l'étaient entre eux sur la terre (Act., IV, 32), comme les anges et les saints le sont dans le ciel? Que dois-je faire pour que mon cœur s'identifie pleinement avec son Cœur, pour qu'il lui devienne pareil? Que faut-il pour que mon pauvre cœur prenne le caractère, et se pénètre des sentiments de son divin Cœur?

§ I.

Paul et Thérèse dans le plan supérieur de la perfection.

En élargissant le cadre et en ne sortant pas de la foule, du vulgaire ou du commun des chrétiens, on pourrait adapter la première explication, et même les trois autres, à tous les justes, aux sécu-

liers et aux laïques, comme aux religieux et aux prêtres. Le sens s'abaisse à mesure que la base de la pyramide s'étend, mais il n'en est pas moins vrai et solide.

D'abord, tous ne récitent-ils pas le psaume *Miserere*, où ils font cette prière : *Cor mundum crea in me Deus*, mon Dieu, créez en moi un cœur pur (Ps. L. 12)? Et ne disons-nous pas du pécheur qui se convertit, que son cœur est changé? Mais cette purification et ce changement sont l'effet ordinaire de la simple grâce de régénération, qui fait du vieillard comme de l'enfant une créature nouvelle en Jésus-Christ, *in Christo nova creatura* (II Cor., V, 17), un homme nouveau, *novum hominem* (Eph., IV, 24).

Ensuite, tous les jours et avec raison, l'union d'une âme avec Dieu, par la grâce sanctifiante, est appelée un mariage spirituel. Le Cantique des Cantiques est leur épithalame. Dans l'Ancien Testament le Seigneur disait : Je t'épouserai pour toujours (Osée, II, 19). Dans le Nouveau, Jésus est l'époux des vierges sages, particulièrement de celles qui meurent au monde pour vivre à Dieu, qui suivent l'Agneau dans le cloître, pour le suivre de plus près en paradis (Apoc., XIV, 4), où elles célébreront avec lui ces noces, ce banquet (Apoc., XIX, 7, 9), dont la communion ne nous donne qu'un avant-goût.

Troisièmement il est indubitable que Dieu habite d'une certaine manière en tout être créé, et que les pécheurs eux-mêmes peuvent dire : Nous sommes en lui, nous avons en lui le mouve-

ment et la vie, *in ipso vivimus* (Act., XVII, 28). On peut dire en outre à toutes les âmes qui sont en état de grâce : Le Saint-Esprit habite en vous (Rom., VIII, 11). Ce fut encore pour elles toutes que le bon Maître institua un sacrement, qui nous fait habiter en lui et vivre par lui et pour lui, comme il vit par et pour son divin Père (Joan., VI, 57, 58).

Quatrièmement enfin, comme l'Apôtre dit à tous les communiants : Nous sommes un seul corps, un seul pain (I Cor., X, 17), il dit à tous les chrétiens : Ayez en vous les sentiments qui sont en Jésus-Christ (Philip. II, 5). N'était-ce pas cette uniformité de sentiments, que le Sauveur demandait pour nous avant de mourir ? O mon Père, disait-il, qu'ils soient tous un comme nous sommes un, qu'ils soient un en nous, comme vous êtes en moi, et moi en vous (Joan., XVII, 21-23) !

Vous êtes familiarisée avec ces idées et avec ce langage, ma révérende Mère, et vous avez cent fois admiré la hauteur de perfection que peut atteindre, en s'élevant vers Dieu, toute l'humanité qui gémit dans cette vallée de larmes, pour peu qu'elle veuille tendre vers le ciel, rivaliser en vertu avec les saints du paradis, sans cesser d'abaisser un regard de compassion vers les malheureux, qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort (Luc., I, 79). Mais de ces hauteurs de la grâce commune à tous, quelques âmes d'élite se détachent pour monter encore plus haut. Si nous voulons suivre par la pensée

ces héros du christianisme, si nous voulons apprécier l'élévation d'un saint Paul ou d'une sainte Thérèse, il nous faut donner un coup d'aile et planer un instant avec eux, pour entrevoir le sens sublime des quatre explications de l'identité de cœurs. Lors même que nous les exprimons par les mêmes termes, les opérations de la grâce sont incomparablement plus élevées dans les grandes âmes, que dans le commun des fidèles, qui ne s'écartent pas de la voie des commandements ou des conseils, mais qui marchent à pas lents vers la perfection, et restent dans le plan inférieur.

Pour les âmes héroïques seules se vérifie pleinement la parole du Maître : « Quand je serai élevé au-dessus de terre, j'attirerai tout à moi (Joan., XII, 32). » Il les attire sur son Calvaire par des souffrances et des épreuves inouïes ; il les attire sur son Thabor par une transfiguration merveilleuse, que nous ne nous laissons pas de contempler ; il les attire jusqu'en son royaume céleste par des ravissements ineffables, qui font que les théologiens se demandent si elles ne sont pas admises un moment, comme les bienheureux le sont toujours, à la vision intuitive¹. Après le trépas il les attire sur son trône de gloire, où nos prières et nos hommages vont accroître les splendeurs de leur triomphe ; bientôt après il attire leurs corps, leurs ossements, leurs reliques sur

1. Ribet, *La mystique divine*, ch. xxii du tome I^{er}, p. 331-341.

ses autels, dans nos églises, où nous les honorons avec lui.

Ah ! je l'avoue, il m'est très doux de considérer la place qu'occupe dans ce plan supérieur de la perfection évangélique, sur cette montagne du Seigneur si difficile à gravir, Paul et Thérèse, l'apôtre et la carmélite, par l'identité même de leurs cœurs avec le Cœur du Verbe fait chair, qui leur donna l'impulsion et les attira partout à lui. Il m'est très doux de voir, moi pauvre pygmée, ces deux géants de la sainteté se tenir debout sur le Calvaire, comme Jean et Marie, et de les entendre répéter : Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ, *Christo confixus sum cruci* (Gal., II, 19). Il m'est délicieux de les contempler sur le Thabor conversant avec Jésus, comme autrefois Élie et Moïse, pendant que son adorable Cœur transforme et transfigure leurs cœurs, pour en faire sa vivante image et son exacte ressemblance. Je dis volontiers avec saint Pierre : *Bonum est nos hic esse*, il est bon d'être ici (Luc., IX, 33). Oui, qu'il fait bon ce matin dans la basilique d'Albe, près du Cœur eucharistique du Sauveur du monde, près du cœur séraphique de la réformatrice du carmel, près de la statue du grand apôtre des gentils !

Cette statue a été mise à l'entrée même, en dehors, au-dessus de la porte, pour nous rappeler que ce couvent fut fondé, que le Seigneur descendit pour la première fois dans ce sanctuaire, où Thérèse et ses filles vinrent le recevoir, où la foule entra pour l'adorer, au jour anniversaire

de la conversion du persécuteur, le 25 janvier 1571. Par cette coïncidence, comme par la place qu'occupe son image, le persécuteur devenu apôtre semble dire à tous ceux qui entrent : Ne craignez pas de mettre en parallèle avec moi la fondatrice de ce monastère, pour l'amour de Jésus et la ressemblance au divin Cœur ; ne croyez pas me faire injure, en comparant le cœur qui fut le plus apostolique dans son mysticisme, au cœur qui fut le plus mystique dans son apostolat... Effectivement, ma révérende Mère, votre admirable réformatrice ne croyait faire injure à aucun saint, en s'écriant souvent, comme vous le lisez dans son *Histoire* : « Seigneur, que d'autres vous servent mieux que moi, et que vous leur réserviez au ciel plus de bonheur, oh ! je le veux bien ; mais qu'il y en ait qui vous aiment davantage, je ne sais si je pourrais le souffrir ¹ ».

Enfin, je me représente Paul et Thérèse comme des aigles, qui volent si haut vers le soleil, que mes yeux éblouis ne peuvent plus les suivre, et je me réjouis du privilège qu'ils eurent d'être ravis jusqu'au troisième ciel, *usque ad tertium cœlum*, ravis au paradis, *in paradisum* (II Cor. XII, 2, 4), près de Jésus glorieux et ressuscité. Il leur fit entendre des paroles, qu'aucune langue humaine ne peut redire, dont leurs sublimes écrits ne sont qu'un imparfait écho ; peut-être même leur permit-il de jeter rapidement un regard sur l'essence de Dieu, sur l'insondable mystère de la Trinité.

1. *Histoire de sainte Thérèse*, ch. xxxi, tome II, p. 372.

J'aime à les voir ainsi, avant de quitter la terre, resplendir de tout l'éclat de la perfection, au milieu des flammes de la charité céleste, sur cette montagne de Dieu, sur ce mont Horeb que fréquentèrent le grand législateur et le grand prophète, qui doivent redescendre parmi nous à la fin des temps. J'aime à les voir sur cette cime escarpée, où le flambeau des cieux les inonde de ses rayons directs, où le Cœur de l'Homme-Dieu pénètre tellement leurs cœurs de sa lumière étincelante et de son brûlant amour, qu'ils sont comme lui un astre radieux, qui illumine l'Église et l'embrase des plus saintes ardeurs.

Ils ont prié, ils prient toujours pour ceux qui ne veulent pas gravir la montagne de la perfection, ou qui s'obstinent à descendre. A peine nous-mêmes sommes-nous à mi-côte, là où montent les bruits et les préoccupations de ce monde, là où la poussière du combat obscurcit le regard et souille les vêtements, là où le jour baisse et les ombres s'allongent. Au-dessous de nous pourtant je vois une multitude innombrable d'impies, d'athées, d'idolâtres et de pécheurs, s'agiter dans la plaine, glisser sur le bord du précipice, rouler jusqu'au fond de l'abîme, où la lumière diffuse n'empêche pas la nuit de les envelopper d'épaisses et froides ténèbres. Ah ! combien je dois, combien vous devez avec moi, ma révérende Mère, intercéder pour eux, à l'exemple de Paul et de Thérèse ! Mais combien nous serons plus facilement exaucés, si nous prions le Cœur du bon Maître, par les mérites de ces deux cœurs qui

furent tout à la fois apostoliques et mystiques, qui se montrèrent comme lui si doux et si humbles, si purs et si miséricordieux !

Ils en réfléchissaient si fidèlement l'image, ils s'identifiaient si parfaitement avec lui, qu'après le cœur immaculé de sa Mère je n'en connais pas de reproduction plus achevée. J'ai vu de gracieux visages dans un miroir sans tache, j'ai vu l'astre du jour dans les gouttes limpides de la rosée du matin ; mais je n'ai rien vu d'aussi ressemblant, d'aussi animé, d'aussi vivant, que le Cœur de Jésus dans le cœur de saint Paul et dans le cœur de sainte Thérèse.

§ II.

L'échange des cœurs.

Pour ces grandes âmes, l'identité de cœurs avec Jésus-Christ peut d'abord s'expliquer par un échange. Qu'il soit réel ou figuré, il appartient toujours à la mystique chrétienne, et le bienheureux Raymond de Capoue nous en offre un exemple frappant, dans sa vie d'une célèbre tertiaire de saint Dominique.

Un jour, vers la fin de son oraison, sainte Catherine de Sienne s'écriait : « Mon Dieu, créez en moi un cœur pur (Ps. L, 12) ! Oui, Seigneur, ôtez-moi ce cœur de péché ! » En un clin d'œil le bon Maître lui ouvrit le côté gauche, et lui enleva son cœur si complètement, qu'elle affirmait n'avoir plus de cœur. Quelques jours après, tenant

en sa main un cœur rouge et brillant, il s'approcha d'elle, lui rouvrit le côté et plaça ce cœur dans la poitrine, en lui disant : « L'autre jour je vous ôtai votre cœur, maintenant je vous donne le mien, avec lequel vous vivrez toujours. » A l'instant même il referma le côté, en y laissant une cicatrice, que les compagnes de Catherine virent plusieurs fois. Depuis lors elle ne disait plus à son divin Époux : « Je vous recommande mon cœur ». Elle disait : « Je vous recommande votre cœur » ¹.

La Bienheureuse Raconigi disait aussi souvent : « Mon Dieu, créez en moi un cœur pur. » Notre-Seigneur lui ouvrit la poitrine, en tira le cœur qu'il purifia, et le remit en place après y avoir gravé ces mots : *Jesus spes mea*, Jésus mon espérance. Une autre fois il le garda cinquante-cinq jours, et dit en le remettant : « Voici le cœur que tu m'as offert et consacré tant de fois ; je te le rends plus beau, plus pur, plus ardent que jamais »... Il dit un jour à sainte Lutgarde : « Que veux-tu ? — Ce que je veux, répondit-elle, c'est votre Cœur ! — Et moi, je désire encore plus le tien. — Qu'il en soit ainsi, s'écria la sainte, que votre Cœur soit l'amour du mien, et que je n'aie plus mon cœur qu'en vous ! » Et cet heureux échange s'accomplit aussitôt... Frère Michel des Saints ayant demandé au bon Maître de lui

1. Raymond de Capoue, *Vita di santa Caterina*, p. 11, cap. VI, n° 1-4. Tome I^{er} des œuvres de sainte Catherine, p. 192-194. — Alibert, *Vie de sainte Catherine de Sienne*, l. I, ch. xx, p. 61-63 de la 2^e édition.

changer son cœur, de lui donner un cœur plus tendre et plus sensible aux attraits de l'amour divin, Jésus enleva le cœur de son bien-aimé disciple, le prit, le cacha dans sa poitrine, et à la place il mit son propre Cœur¹. Frère Michel était un trinitaire espagnol, qui a été canonisé en 1862.

Cette extraction du cœur d'un saint, ou d'une sainte, est-elle réelle et physique ? On peut le croire, puisque la toute-puissance divine va bien jusqu'à faire vivre une créature sans son cœur, ou avec le cœur d'une autre, et que cette opération laisse dans la chair, tantôt une cicatrice qui referme l'ouverture, comme pour sainte Catherine de Sienne, tantôt une plaie béante, comme pour Catherine de Raconigi, tantôt une vive douleur, comme pour la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. Lisez son historien :

« En l'année 1674, un jour qu'elle était prosternée devant le saint Sacrement, le Fils de Dieu lui demanda son cœur ; elle le supplia de le prendre. Il le fit, en le mettant lui-même dans son Cœur adorable, où elle le vit comme un atome consumé dans une fournaise ardente. Puis, l'en retirant tout embrasé, il le remit à sa place, en disant à sa servante : « Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour ; j'ai renfermé dans ton côté une petite étincelle des plus vives flammes de cet amour, pour te servir de cœur et pour te consumer jusqu'au dernier moment de ta

1. R. P. Chevalier, *Le Sacré Cœur de Jésus*, t. II, ch. v, n° II, 3^e édit.. p. 313-320.

vie. » Mystérieuses opérations de la grâce, qui avez déjà fait tant de martyrs, vous imprimez aussi à Marguerite-Marie le sceau de la souffrance, et vous la laissez, pour la vie, blessée en son cœur et en sa chair. Il est vrai, la plaie qu'elle reçut alors au côté ne parut pas au dehors ; mais la place en fut marquée par une douleur continuelle, par une excessive ardeur dont elle était sans cesse oppressée, et qui ne pouvait être apaisée que par la saignée... Ses compagnes avaient beaucoup de peine à lui pardonner ce qui leur semblait pure bizarrerie. Mais si la tristesse approchait encore de son cœur, « elle ne le pénètre plus, disait-elle, depuis qu'il a été navré d'une certaine blessure, qui le traverse comme un fer brûlant. Celle-ci m'étant ordinaire, m'est plus aimable que la vie¹. »

Quel est le but de cet échange ? rendre l'amour plus parfait, en lui donnant un organe plus perfectionné. « La vie inconsciente de la pensée, dit à propos de cette rénovation du cœur un auteur contemporain, a le cerveau pour organe instrumental ; le cœur est l'organe instrumental de l'amour conscient. Sans doute, le cœur ne fait pas plus l'amour, que le cerveau ne fait la pensée : la pensée et l'amour ont leurs sources dans l'âme. Mais c'est de l'écho qui revient du corps à l'âme de cette double opération, que l'homme en reçoit l'attestation et le sentiment : à ce point de vue,

1. Daniel, *Histoire de la B. Marguerite-Marie*, Paris, 1865, ch. xi, p. 119 et 122.

le cœur est à l'amour ce que le cerveau est à la pensée. Que la bonne ou la mauvaise disposition de ces organes soit un secours, ou un obstacle, au libre exercice des fonctions psychologiques, ce n'est un mystère pour personne. L'organisation matérielle du cœur, ayant son contre-coup sur la vie affective de l'âme, plus cette organisation sera parfaite, plus elle contribuera au perfectionnement intérieur de l'amour¹. »

Mais vous me demanderez, ma révérende Mère, si Notre-Seigneur peut donner, et donne réellement, à quelques saints la substance même de son Cœur adorable. Je réponds qu'elle ne peut jamais cesser d'être unie hypostatiquement à la personne du Verbe, et je crois que si elle est donnée, c'est d'une manière analogue à celle dont nous la recevons dans la communion eucharistique. Peut-il du moins prendre un autre cœur dans sa poitrine ? Je sais que, s'il le fait, ce n'est certainement pas en le revendiquant comme partie de sa personnalité divine ; et dire qu'il le prend, peut signifier seulement qu'il lui donne, dans un degré très élevé, toutes les dispositions, toutes les qualités, tous les sentiments de son propre Cœur. L'Église est si convaincue qu'il fait ce don à quelques-uns, qu'elle le conjure d'étendre à nous tous cette faveur dans une certaine mesure. Que demande une des messes du sacré Cœur, celle qui commence par *Egredimini* ? « Seigneur

1. Ribet, *La Mystique divine*, 2^e p., ch. xxxi, n° V, t. II p. 585, 586.

Jésus, faites-nous revêtir des vertus, et enflammer des affections de votre très saint Cœur. »

Vous m'objecterez qu'on ne lit pas le fait, qu'on ne voit pas l'échange matériel des cœurs, de la substance des cœurs, dans la vie de saint Paul et de sainte Thérèse. C'est vrai ; mais il est vrai aussi qu'on y rencontre toutes les qualités, dont cet échange est la cause ou le symbole. Une des plus remarquables n'est-ce pas cette prodigieuse humilité du Cœur de Jésus, qui, en se communiquant à ses disciples choisis, les porte à nous cacher, avec un soin extrême, les plus insignes faveurs dont ils sont l'objet ? L'histoire nous montre l'Apôtre et la carmélite debout sur les plus hautes cimes de l'amour extatique, y faisant leur demeure habituelle, y recevant les révélations et les ravissements les plus sublimes, en un mot tout préparés à l'échange mystique de leurs cœurs avec le Cœur de l'Homme-Dieu ; mais l'un et l'autre a pu se taire par humilité sur le fait même.

Du moins pour votre Mère, un pieux disciple de saint Vincent de Paul y croyait, et s'adressant familièrement à elle il osait lui dire : « En toutes choses tu t'es rendue semblable au céleste Époux Jésus ; et quand le Seigneur eut échangé son Cœur avec le tien d'une manière mystique, vous êtes arrivés mystiquement aussi, à être deux en un, *cambiando el Señor con el tuyo su Corazon de una manera mística, místicamente tambien vinisteis á ser dos en uno*. Tu n'avais plus d'autre amour que celui de Jésus, plus de volonté que celle de Jésus, plus de désirs que ceux de Jésus,

plus d'intelligence que celle de Jésus, plus d'intérêts que ceux de Jésus, plus d'intentions que celles de Jésus, plus de répugnances que celles de Jésus, plus de peines que celles de Jésus, plus de tourments que ceux de Jésus. Tout en toi était plein de Jésus, tout était de Jésus, par Jésus, pour Jésus, avec Jésus. Le principe de tes pensées était Jésus ; le principe de tes paroles, celui de tes œuvres, était Jésus. Au milieu se tenait Jésus, et tout passait par Jésus, et Jésus était la fin de toutes tes actions, de toutes tes pensées, paroles, désirs, soupirs ; tout allait droit et pur à Jésus, à qui tout se rapportait, en qui tout se concentrait, comme les eaux de toutes les rivières du monde courent se précipiter dans la mer immense, *corren á precipitarse en el immenso mar*¹.

Quant à saint Paul, peut-on croire qu'il n'ait pas été honoré du même bienfait, après le magnifique éloge que le plus éloquent archevêque de Constantinople nous a laissé de son cœur, comme je vous l'ai rapporté dans la lettre précédente ? Cet éloge se termine par cette conclusion : « *Le Cœur du Christ était donc le cœur de Paul* », paroles dont on ne peut comprendre le sens profond et élevé, dont on ne saurait apprécier toute la richesse, sans aller jusqu'à l'échange.

Sainte Catherine de Sienne ne voyait pas dans cet échange des cœurs un privilège personnel,

1. Cardellac, *Santa Teresa de Jesus y las espinas de su corazon*, conjeturas, p. 153, ou dans la traduction : *Sainte Thérèse et les épines*, conjetures, p. 209.

propre à elle seule; elle désirait même que son confesseur travaillât à s'en rendre digne. Il fut commun à plusieurs âmes généreuses que je vous ai nommées, et à d'autres encore, telles que sainte Gertrude, sainte Madeleine de Pazzi, et cette vénérable Marguerite Clément qui mourut, en odeur de sainteté, au premier monastère de la Visitation¹. Du moins les épîtres de l'apôtre des Gentils, comme les œuvres de la réformatrice du carmel, témoignent qu'ils éprouvèrent l'un et l'autre les mêmes effets, que l'illustre dominicaine qui disait à son directeur :

« Ne voyez-vous pas que je ne suis plus ce que j'étais, mais que je suis changée en une autre personne? Je crois fermement que si quelqu'un savait ce que je sens intérieurement, il ne serait pas si dur qu'il ne s'attendrît, si orgueilleux qu'il ne s'humiliât. Je suis remplie d'une si vive allégresse, que je m'étonne beaucoup que mon âme puisse rester dans mon corps. Il y a au dedans de moi une telle ardeur, que le feu matériel, comparé à celui-là, refroidit plutôt qu'il ne brûle, est plutôt du froid que du chaud. Cette ardeur produit en mon âme un certain renouvellement de pureté et d'humilité, à ce point qu'il me semble être revenue à l'âge de quatre ou cinq ans. Elle m'embrase encore d'un si grand amour pour le prochain, que je souffrirais volontiers la mort pour qui que ce soit¹. »

1. Dufau, *Beautés de l'âme contemplées dans le Cœur de Jésus*, t. I, p. 1, ch. II, n° II, p. 44-46.

1. B. Raymond, *Vita...* et Alibert, *Vie...* endroits cités.

§ III.

Le mariage spirituel.

La seconde explication mystique de l'identité de cœurs nous est fournie par le mariage spirituel, dont votre sainte Mère reçut l'éclatant bienfait, et dont elle nous a transmis les détails.

Lorsque nous ne sentons qu'en passant l'alliance de Dieu avec notre âme, quand la conscience que nous en avons est passagère, c'est l'union simple, si elle laisse l'âme maîtresse d'elle-même, et c'est l'union extatique, si elle la jette dans un transport, qui suspend l'exercice de ses sens et la liberté de ses puissances. Mais quand cette conscience devient stable, ou du moins habituelle, c'est le mariage spirituel, état sublime et spécial, qui consomme l'ascension mystique et peut se définir : Un sentiment surnaturel et permanent de la présence de Dieu dans l'âme, et de son union avec elle¹.

Le mariage humain n'en est que l'ombre et la figure ; il a moins de grandeur et de mérite, moins d'allégresse et de fécondité. Le mariage spirituel se conclut dans la grâce sanctifiante, ne voit pas ses liens se relâcher par les épreuves de la vie, ni son terme arriver par la mort : il se continue au-delà du tombeau, se consomme dans la

1. Ribet, *La mystique divine*, 1^{re} p., ch. xx, n° II, t. I, p. 303.

gloire, n'obtient la plénitude de ses jouissances que dans le ciel.

Cet honneur fut accordé à sainte Gertrude, à la bienheureuse Angèle de Foligno, et encore à sainte Catherine de Sienne. Un jour dans une apparition, Notre-Seigneur lui dit : « Je suis résolu à célébrer solennellement la fête du mariage de votre âme, et je veux vous épouser dans la foi, que vous conserverez sans tache, jusqu'à ce que vous célébriez vos noces éternelles avec moi dans les cieux ». En parlant ainsi, il lui avait passé au doigt annulaire de la main droite un anneau, enrichi de quatre pierres précieuses et d'un très beau diamant. Cet anneau fut visible pour elle seule durant sa vie ; mais après sa mort, le doigt opéra de nombreuses guérisons, et plusieurs personnes, en venant le vénérer, aperçurent l'anneau miraculeux¹. L'anneau de sainte Catherine de Ricci fut de son vivant visible pour ses sœurs².

Sainte Thérèse fut admise aussi à l'honneur du mariage spirituel, en 1572, dix années avant de quitter la terre. Le fait est attesté par l'Église, qui l'admire et le chante dans la préface de la messe, qu'elle nous permet de dire le 15 octobre dans vos chapelles, et presque tous les jours sur le maître-autel de la basilique d'Albe. Mieux que personne la *mistica doctora* nous en a décrit le prélude, la célébration et les effets.

1. B. Raymond, *Vita...* 1^a p., cap. XII, p. 119, 120. — Alibert, *Vie...*, l. I, ch. XIX, p. 59, 60.

2. R. P. Bayonne, *Vie de sainte Catherine de Ricci*, t. I, ch. X, p. 170, 171.

Le prélude, c'est la manifestation intellectuelle de l'auguste Trinité, et la conscience de son habitation au centre même de l'âme : « Les trois personnes de la sainte Trinité se montrent à elle, avec un rayonnement de flammes qui, comme une nuée très éclatante, vont d'abord à la partie la plus spirituelle de l'âme. A la faveur d'une connaissance admirable qui lui est alors donnée, elle voit ces trois personnes distinctes, et entend avec une souveraine vérité qu'elles ne sont toutes trois qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse et un seul Dieu... Là les trois adorables personnes se communiquent à l'âme, lui parlent, et lui donnent l'intelligence de ces paroles de Notre-Seigneur dans l'Évangile (Joan., XIV, 23) : « Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure¹ ».

La célébration ne se fait qu'avec la seconde personne, parce qu'il est dans la nature du mariage d'associer deux êtres semblables, et que le Verbe, intelligence et parole du Père, est l'époux le mieux assorti à la créature intelligente et parlante. C'est même lui qui, par sa filiation éternelle, dont notre filiation adoptive est l'image et l'effet, comme par son incarnation dont l'eucharistie est le prolongement, engendre dans les âmes une vie divine, leur communique la vie qu'il reçoit de son Père céleste. Pour se distinguer de l'union com-

1. *Le Château intérieur*, 7^e demeure, ch. I, p. 510.

mune qui se fait par la grâce habituelle, le mariage spirituel suppose toujours une manifestation spéciale du Verbe incarné, qui vient déclarer à l'âme qu'il la prend pour épouse, et qu'il est son Époux.

Voici en peu de mots comment votre bienheureuse Mère décrit celle dont elle fut favorisée : « Se montrant à moi dans le plus intime de mon âme par vision imaginaire, comme il l'avait souvent fait, Notre-Seigneur me donna sa main droite et me dit : « Regarde ce clou : c'est la marque et le gage que dès ce jour tu seras mon épouse ; jusqu'à présent tu ne l'avais point mérité. Désormais tu auras soin de mon honneur, ne voyant pas seulement en moi ton créateur, ton roi et ton Dieu, mais encore te regardant toi-même comme ma véritable épouse ; dès ce moment, mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien¹ ».

Voulez-vous, ma révérende Mère, connaître les effets de ce mariage spirituel ? Ils sont nombreux et magnifiques ; jugez-en par ce que nous en a révélé la *santa escritora*.

C'est d'abord la stabilité, une sorte d'indissolubilité. « Malgré sa majesté infinie, Dieu daigne s'unir de telle sorte à une faible créature, qu'à l'exemple de ceux que le sacrement de mariage unit d'un lien indissoluble, il ne veut plus se séparer d'elle. Les simples fiançailles ne jouissent

1, *Libro de las relaciones*, relacion III; *Escritos...*, t. I, p. 154.

pas de ce privilège ; l'union qu'elles forment entre l'âme et Dieu n'est point permanente. »

Vient ensuite l'intimité. « L'union des fiançailles spirituelles peut se comparer à celle de deux flambeaux, tellement rapprochés qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, mais qui peuvent être séparés l'un de l'autre... L'union du mariage spirituel est plus intime : c'est comme l'eau qui tombant du ciel dans une rivière ou une fontaine, s'y confond tellement qu'on ne peut plus séparer une eau de l'autre... Peut-être saint Paul par ces paroles : Celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui (I Cor., VI, 17), entendait-il parler de cet admirable mariage, qui unit inséparablement l'âme à son Dieu. Peut-être l'indiquait-il encore par celles-ci : Jésus-Christ est ma vie, et il m'est avantageux de mourir (Philip. I, 21)¹. »

Quel est le troisième effet ? une espèce d'impeccabilité, ou de confirmation dans la grâce. « Ne pensez pas que, malgré ces grands désirs et cette résolution si ferme de ne commettre pour rien au monde une imperfection, il n'arrive point à ces âmes d'en commettre plusieurs, et même des péchés. J'entends des péchés véniels, mais non commis de propos délibéré, parce que le Seigneur leur donne sans doute un secours très spécial pour s'en préserver. Quant aux mortels, commis avec vue, elles en sont exemptes². » On croit même que le mariage spirituel produit, non seu-

1. *Le Château intérieur*, 7^e demeure, ch. II.

2. *Ibid.*, ch. IV.

lement la certitude de l'état de grâce, mais encore l'assurance de la prédestination à la gloire.

Quel est le quatrième effet ? une paix au-dessus de tout sentiment, un calme et un silence intérieur, que cette assurance entretient et augmente : « Il n'y a presque jamais de sécheresse ; l'âme y jouit presque toujours du calme le plus pur... Là, Notre-Seigneur enrichit l'âme de ses dons et de ses lumières, au milieu d'une paix si profonde et d'un si grand silence, que cela me rappelle la construction du temple de Salomon, où l'on ne devait entendre aucun bruit. » Là, presque plus de ravissements impétueux, les extases même et les vols d'esprit deviennent très rares, et n'arrivent presque jamais en public¹.

Laissez-moi vous citer un cinquième effet. C'est une parfaite communauté de biens, qui complète le don du cœur, l'étend du dedans au dehors, et en développe les conséquences ; écoutez encore votre Mère : « Pendant que j'étais à la fondation du monastère de Séville (en 1575), Notre-Seigneur me dit : « Tu sais le mariage spirituel qui existe entre toi et moi ; par ce lien ce que je possède est à toi, et ainsi je te donne toutes les douleurs et tous les travaux que j'ai endurés. En vertu de ce don tu peux demander à mon Père, comme si tu demandais ton bien propre. » Je savais déjà que nous étions participants des souffrances et des travaux de Notre-Seigneur, mais je le compris alors d'une façon

1. *Ibid.*, ch. III.

très différente; il me sembla que je restai avec un grand apanage ou empire¹. »

Quel était cet apanage ou cet empire? Quelle en était du moins la plus riche et la plus précieuse partie? Pour sainte Thérèse, comme pour saint Paul, comme pour sainte Gertrude, c'était le divin Cœur de Jésus. Il leur appartenait en propre, il se mettait à leur disposition, il multipliait pour eux ses soins et ses sollicitudes. Le Sauveur avait poussé l'amitié jusqu'à dire à l'abbesse bénédictine : « Voilà que je présente aux yeux de ton âme mon très doux Cœur, l'organe de l'adorable Trinité. Tu lui remettras avec confiance, pour qu'il y supplée, tout ce que tu ne peux accomplir parfaitement toi-même; et de la sorte mes yeux ne verront rien en toi, qui ne soit de la dernière perfection. Car de même qu'un fidèle serviteur est toujours à la volonté de son maître, ainsi mon Cœur sera désormais toujours à ta disposition, pour réparer à toute heure toutes tes négligences². »

Ah! comme il réparait les négligences de la future réformatrice du carmel, mille fois mieux qu'un serviteur dévoué, autant que l'époux le plus affectueux et le plus attentif! Que nous en dit-elle, pour ce temps même de sa jeunesse religieuse, où ses sœurs ne pouvaient prévoir ses grandes destinées? « Que de fois il sauva ma réputation! Quelle lutte entre son amour et mon

1. *Relacio X, Escritos...*, t. I, p. 168.

2. *Le Héraut de l'amour divin*, l. III, ch. xxv, trad. des Bénédictins, t. I, p. 212.

infidélité ! Moi, par des œuvres, je trahissais au dehors le secret de ma misère ; lui, jetant un voile sur toutes mes fautes, se plaisait à découvrir une petite vertu, qui venait à peine de germer dans mon âme, et il la faisait paraître grande à tous les yeux, afin que plus tard, lorsqu'il s'agirait de son service, on donnât quelque crédit à mes paroles¹. »

Il avait eu des attentions du même genre pour le jeune persécuteur, qu'il terrassa sur la route de Damas, et qu'il transforma en ardent apôtre. « Il m'a distingué, dit saint Paul, il m'a réservé pour lui dès le sein de ma mère, et il m'a appelé par sa grâce, afin que j'annonce l'Évangile aux Gentils (Gal., I, 15, 16). Mais il m'a laissé l'aiguillon de la chair, pour que la grandeur de mes révélations ne m'enorgueillisse pas ; et chaque fois que je le priais de m'en délivrer, il me répondait : Ma grâce te suffit, car la vertu se perfectionne dans l'infirmité. Aussi, est-ce quand je me sens faible que je suis fort (II, Cor., XII, 9, 10), parce qu'alors je puis tout en celui qui me fortifie (Philip., IV, 13). »

Si vous ne voyez pas le céleste Époux donner un anneau à votre séraphique Mère, comme il en mit un au doigt de sainte Catherine, considérez les paroles qu'il lui adresse et le clou qu'il lui montre ; vous reconnaîtrez qu'on peut étendre jusqu'à elle l'explication, qu'il avait suggérée à cette autre épouse virginale, qui fut toujours si

1. *Vie...*, ch. VII.

dévote à son divin Cœur, sainte Gertrude : « De même que l'anneau est le signal des fiançailles, ainsi l'adversité matérielle ou spirituelle est le signe d'une élection divine, et pour ainsi dire des fiançailles de l'âme avec Dieu. Et cela est si vrai, que toute personne affligée peut dire avec confiance ces paroles de sainte Agnès : « Mon Seigneur Jésus m'a engagée en me donnant son anneau. » Et si, au milieu de l'adversité, elle a encore ce don de pouvoir diriger vers Dieu, en esprit de reconnaissance, des louanges et des actions de grâces, elle peut continuer et dire avec joie : « Et telle qu'une épouse il m'a parée d'une couronne. » Car la reconnaissance au milieu des adversités est la couronne de gloire la plus belle, incomparablement plus précieuse que l'or et la topaze¹. » Certes, ni cet anneau fait de tribulations, ni cette couronne faite d'actions de grâces, ne manquèrent à la grande réformatrice et au grand apôtre.

Ils ne manquent pas non plus à vous et à vos filles, ma révérende Mère. Combien d'épreuves visibles ou cachées impriment sur vous le sceau de votre divin Époux, la croix, et témoignent qu'il vous a donné son amour, mis au doigt son sanglant anneau ! Néanmoins combien d'hymnes et de cantiques, de *Te Deum* et de *Deo gratias*, montent de votre cœur et de vos lèvres vers cet Époux de sang, et vous font aux yeux des anges une couronne d'héroïsme, la

1. *Le Héraut...*, liv. III, ch. II, t. I, p. 148.

couronne d'un lent et secret martyr ! Mais que dis-je ?

Le Dieu qui du tombeau s'élança dans la gloire,
Victime sur l'autel, captif en un ciboire,
Veut charmer votre exil, s'unir souvent à vous
Et vous être l'anneau, la couronne et l'époux.

Quelle invitation adresse-t-il à chacune de vous, en montrant l'hostie ? *Pone me ut signaculum*, place-moi comme un cachet, imprime-moi comme un sceau sur ton cœur, sur tes affections et tes actes (Cant., VIII, 6). Quelle invitation l'Église vous adresse-t-elle à toutes, en le montrant lui-même sur l'autel comme au ciel ? Venez, adorons le Seigneur, le roi des rois, parce qu'il est la couronne de tous les saints, *ipse est corona sanctorum omnium*¹.

Demandez instamment cette couronne pour votre très humble et très respectueux serviteur...

1. *Brév.*, la Toussaint, invitoire.

DOUZIÈME LETTRE

TROISIÈME EXPLICATION DE L'IDENTITÉ DE CŒURS

Ma Très révérende Mère Prieure,

La théologie nous offre une troisième explication de l'identité de cœurs, dans ce qu'elle nomme en latin *circuminsessio*, et j'espère vous intéresser en vous rappelant ce qu'elle en dit, puisque cette circuminsession est une doctrine, qui explique un des chefs-d'œuvre de votre sainte réformatrice, une lumière qui éclaire tout son *Château intérieur*. Ce traité fameux n'est pas simplement de la mysticité, il est de la théologie dogmatique et morale; les idées mystiques qu'il expose ne sont si parfaitement justes et solides, que parce qu'elles sont inspirées et soutenues par les principes théologiques.

Chaque science a ses sommets, et le *Château intérieur* est certainement un de ces points culminants de la science sacrée, où le mysticisme s'unit au dogme, où ils se prêtent mutuellement leur flambeau, pour mieux découvrir les secrets

de l'habitation de Dieu en certaines âmes d'élite, pour mieux admirer les merveilles de l'union du Cœur de Jésus avec le cœur des saints. Les plus brillantes comparaisons, que l'imagination et la nature puissent nous fournir, restent fort au-dessous de la réalité. Le soleil, par exemple, réfléchit son image dans une eau limpide, comme Dieu dans une âme très pure, mais il ne l'habite pas ; les rayons de l'astre du jour pénètrent le diamant et le cristal de roche, comme le Cœur adorable du bon Maître pénètre en nous malgré notre dureté, mais ils les traversent et n'y demeurent pas. La mystique va plus loin que l'imagination, et l'expérience révèle des détails que la théorie n'aurait pas soupçonnés.

Mais avant d'entrer dans le *Castillo interior*, dont le divin Maître habite le centre, où il travaille assidûment à la sanctification de ses disciples choisis, en identifiant de plus en plus leurs cœurs avec le sien, ne convient-il pas de vous montrer les larges avenues et les fondements profonds de ce château mystérieux, ou pour mieux dire de vous en donner la clef ? Je vais donc d'abord mettre sous vos yeux une faible partie de ce que les saints ont daigné nous apprendre, en général, sur l'habitation de l'adorable Trinité dans leur âme. Ensuite je résumerai ce qu'ils ont écrit, en particulier, de l'habitation réciproque ou de l'union étroite de Notre-Seigneur et du pieux communiant.

§ I.

L'habitation de la sainte Trinité dans l'âme juste.

Pour répandre plus de clarté sur ce sujet, peut-être est-il bon de vous rappeler brièvement ce que les théologiens en ont dit. J'ouvre le traité de la grâce, publié en 1878 par le R. P. Mazzella, de la compagnie de Jésus, promu depuis au cardinalat, et j'y trouve formulées et soutenues les trois propositions suivantes : La grâce sanctifiante, constituant une amitié très parfaite entre Dieu et l'homme, demande une intime et personnelle présence de Dieu dans l'âme sanctifiée ; c'est pourquoi un don incrée est communiqué à cette âme, l'Esprit-Saint lui-même, qui lui est uni comme un ami, non seulement par la conformité des affections, mais encore par une présence inséparable. — Cette habitation dans l'âme est commune aux trois personnes divines ; mais par appropriation on l'attribue au Saint-Esprit, qui est amour, don et sainteté. C'est son union avec l'âme qui s'appelle son habitation ou sa mission invisible. — Cette habitation existait déjà dans les saints de l'Ancien Testament ; toutefois elle est plus excellente dans les saints de la Loi Nouvelle, surtout à cause de la mesure des dons.

Quant à la manière dont Dieu habite l'âme du juste par la grâce, voici en peu de mots la pensée du savant cardinal : en raison de son immen-

sité, Dieu existe dans toutes les créatures par essence, puissance et présence. Mais il existe d'une manière spéciale dans l'âme du juste ; comment ? Selon quelques-uns, en tant qu'il y opère des effets surnaturels ; selon saint Thomas, en tant qu'il est dans l'âme comme un objet connu et aimé par elle. Oui, Dieu est dans l'âme comme un ami intimement aimé, car la vie surnaturelle sur la terre doit se comparer à la vie surnaturelle dans le ciel ; elles ne diffèrent l'une de l'autre que par l'état et le degré, en ce que la première n'est que commencée par la grâce, et que la seconde est consommée par la gloire. Or, dans cette vie surnaturelle consommée par la gloire du paradis, l'union parfaite avec Dieu se fait par connaissance et par amour ¹.

Il vous sera maintenant plus facile de comprendre ce qu'est la circuminsession, ce qu'elle ajoute à la simple habitation, la réciprocité. C'est, en effet, l'union intime et substantielle de choses ou de personnes, qui existent réciproquement l'une dans l'autre. Cette *inexistence* ou habitation réciproque est parfaite, quand les personnes ou les choses se compénètrent si complètement partout, que l'une n'est nulle part hors de l'autre. Les trois personnes de l'auguste Trinité en sont un exemple, comme Notre-Seigneur nous l'enseigne lorsqu'il dit : « Je suis dans le Père, et le Père est en moi (Joan., X, 38). » Elle est imparfaite quand

1. Camille Mazzella, aujourd'hui cardinal, *De gratia Christi prælectiones*, Disput. V, art. 9, § 2-5, p. 690-708.

l'une des choses s'étend au-delà de l'autre. L'incarnation en est un exemple, puisqu'en Jésus-Christ la nature divine a seule l'immensité, s'étend infiniment plus loin que la nature humaine, qui lui est substantiellement unie. Un second exemple c'est nous-mêmes, au moment de la communion sacramentelle qui vérifie cette parole du Sauveur : « Quiconque mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et je demeure en lui, *in me manet et ego in eo* (Joan., VI, 57). »

Personne n'a autant affirmé que le grand apôtre la circuminsession imparfaite ; ses discours et ses épîtres attestent plusieurs fois l'habitation de Dieu en nous, et notre habitation en Dieu. S'agit-il de l'ordre de la nature, qui est au plus bas degré, saint Paul dit à l'aréopage : « C'est en Dieu que nous vivons, *in ipso vivimus*, c'est en Dieu que nous avons le mouvement et l'être, *movemur et sumus* (Act., XVII, 28). » S'agit-il de l'ordre de la grâce, qui est un degré bien supérieur, il écrit aux Romains : « Si l'Esprit de Dieu habite en vous (Rom., VIII, 9, 11) », il écrit aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous (I Cor., III, 16) ? » Il répète encore à Timothée : « L'Esprit-Saint habite en nous (II Tim., I, 14). » S'agit-il de l'ordre de la gloire, qui est le degré le plus élevé, il annonce aux chrétiens de Corinthe qu'après que la mort sera détruite, toutes choses seront soumises à Jésus-Christ, afin que Dieu soit tout en tous, *ut sit Deus omnia in omnibus* (I Cor., XV, 28).

Les mystiques ont donné d'heureux développements aux pensées de l'Apôtre, du moins pour ce qui concerne l'ordre surnaturel, en ce qui sort du cours ordinaire de la grâce.

Une sainte veuve, Angèle de Foligno, après une longue expérience, a fait de précieux aveux que son biographe nous a transmis, et que je ne puis, ma révérende Mère, vous citer qu'en abrégé. Si parfaitement, dit-elle, que je voie Dieu en ce monde, ce n'est pourtant qu'à travers un brouillard et dans une sorte de ténèbres, *in una tenebra*, parce qu'il est un bien si grand qu'on ne peut le concevoir; il me semble que je me tiens dans la Trinité, et que je demeure au milieu d'elle. Je me suis trouvée tout entière en Dieu, et il me semblait que j'étais au milieu de la Trinité, *eram in medio Trinitatis*. Alors il se faisait dans mon âme des opérations divines, tellement ineffables, qu'aucun saint, qu'aucun ange ne pourrait ni les expliquer, ni les narrer...

La Bienheureuse avoue également la présence de Dieu en son âme. *Intus tamen in anima est camera*, au dedans de mon âme, dit-elle, est une chambre où entre tout bien, où Dieu choisit sa cellule, où il fait sa demeure à différents degrés. Lui-même a soin de l'éclairer et de l'orner, d'y entretenir le feu et la joie. Cela n'empêche pas que mon âme ne soit élevée par le Seigneur, tout à coup et sans que je le veuille, si haut qu'il me semble être dans le ciel en Dieu, *sed stem in cælo in Deo*.

Angèle parle aussi du Verbe incarné, de l'humanité du Sauveur qu'elle aime à contempler, et même de cette sainte Face, qui se laisse fléchir par nous et qui est capable d'apaiser la divine colère, *Faciem placabilem*. Cette Face, nous dit-elle, attirait mon âme, lui donnait un baiser, l'unissait étroitement au céleste Époux. Je voyais s'irradier de sa Face et de ses yeux le bien qui est au dedans de lui, et j'en éprouvais un contentement inénarrable. Mon âme se tenait dans le Verbe incarné, habitait beaucoup plus dans le Dieu fait homme, qu'en celui qu'elle voyait dans les ténèbres, et qui l'attirait plus encore. Néanmoins l'Homme-Dieu l'attira avec une si grande douceur, qu'il lui dit quelquefois : « Tu es moi, et je suis toi, *tu es ego, et ego sum tu* ¹. » Pouvait-il mieux lui faire entendre qu'il y avait entre eux une parfaite identité de cœurs ?

Une vierge célèbre, une abbesse bénédictine, à l'occasion de Noël, nous donne de gracieux détails sur l'habitation du divin Enfant en son cœur : « C'était en cette sainte nuit, où la tendre rosée de la divinité descendit des cieux sur le monde, en s'y résolvant en une pluie de douceur. Mon âme, telle qu'une toison exposée dans l'aire de la charité tout humide de cette rosée, voulut en méditant s'ingérer et tenter, dans un exercice de dévotion, de prêter son ministère à ce divin enfantement, où tel que l'astre émet le rayon, la

1. *Acta Sanctorum*, t. I., p. 197-199. *Vita*, cap. iv, n° 72-85, le 4 janvier.

Vierge produisit un Fils vrai Dieu et vrai homme. Il me sembla tout à coup qu'on me présentait, et que je recevais en mon cœur, un tendre enfant né à l'heure même, qui contenait en lui le don de la suprême perfection...

« De là mon âme perçut une intelligence ineffable de ces paroles pleines de douceur : *Dieu sera tout en tout* (I Cor., XV, 28), alors qu'elle se sentait contenir son Bien-Aimé descendu dans son sein, et se réjouissait de voir qu'elle n'était point privée de la douce présence de l'Époux, dont les caresses ont tant de charme. Aussi but-elle avec une avidité insatiable le breuvage délicieux des paroles suivantes, qui lui était divinement présenté : Comme je suis la figure de la substance de Dieu le Père en la divinité (Heb., I, 3), ainsi tu seras la figure de ma substance en l'humanité ; et tu recevras dans ton âme déifiée les émissions de ma divinité, comme l'air reçoit les rayons du soleil. Pénétrée alors jusqu'aux moelles de ce rayon qui doit nous unir, tu deviendras capable d'une union plus familière avec moi¹. »

Ailleurs cette même sainte Gertrude, surnommée la Grande, rapporte que le Seigneur lui dit un jour : « Regarde mon Cœur, il sera ton temple. » Elle répondit : « J'ai trouvé une telle abondance de délices en votre Cœur, que vous daignez appeler mon temple, que je n'en puis sortir pour prendre le repos ou la nourriture. »

1. *Le Héraut de l'amour divin*, liv. II, ch. vi, t. I, p. 86, 87.

Il repartit : « Tu pourras encore trouver ces deux choses dans mon Cœur ¹. »

La sœur de Gertrude, sainte Mechtilde, fut prise d'un grand désir de voir son cœur versé totalement dans le Cœur de Jésus. Aussitôt elle sentit qu'il y était plongé, comme un poisson dans l'Océan, et elle pria Notre-Seigneur de lui apprendre quelles dispositions elle devait donner à ce cœur immergé, pour demeurer dans cette heureuse union qu'elle venait de recevoir. A l'instant même elle vit le divin Cœur changé en une grande maison, brillante comme de l'or, et Jésus allant et venant au milieu de ce Cœur, selon la parole du Psalmiste : « J'allais et venais dans l'innocence de mon Cœur, au milieu de ma maison (Ps. C, 2) ². »

Quand Mechtilde fut près de mourir, le Sauveur l'enveloppa de la lumière de sa divinité, et l'en pénétra complètement ; puis il lui rappela la faveur insigne qu'il lui avait faite huit ans auparavant, lorsqu'il lui avait donné son Cœur en gage, comme preuve d'amour et de sincérité ; il ajouta en la saluant avec tendresse : « Et mon gage, où est-il ? » Alors de ses deux mains l'héroïque religieuse ouvrit son propre cœur, devant le Cœur de son Bien-Aimé, qui lui était également ouvert. Jésus appliqua son Cœur sur ce cœur virginal, et absorbant la mourante tout entière par la vertu de sa divinité, il l'associa à sa gloire ³.

Toutefois personne n'a mieux parlé que votre

1. *Ibid.*, l. III, ch. xxviii, t. 1, p. 217.

2. *Le Livre de la grâce spéciale*, 2^e p., ch. xxi, p. 191.

3. *Le Livre de la grâce spéciale*, 7^e p., ch. xi, p. 480.

séraphique Mère, d'une descente actuelle et suréminente, d'une habitation durable de la très sainte Trinité au plus intime d'une âme privilégiée. Déjà par la grâce sanctifiante, les trois adorables personnes prennent possession de toute âme juste, et y résident comme dans leur temple. Mais, en outre, on admet une présence spéciale de l'auguste Trinité en quelques âmes choisies, à cause de leur alliance mystique, de leur mariage spirituel avec le Verbe, avec le Fils de Dieu fait homme. *La mística doctora*, qui avait reçu cette faveur et nous en a si bien décrit les effets, jouissait de la vision, je ne dis pas intuitive, mais intellectuelle de cette présence des trois divines personnes.

Elle en parle souvent, et raconte qu'un jour le Seigneur lui dit : « Ne travaille pas à me tenir enfermé en toi, mais à te renfermer en moi¹ ». Nous renfermer en Dieu, ce n'est pas seulement nous recueillir pour mieux penser à lui, restreindre nos mouvements et nos affections à ce qui est de son service et de sa gloire, ce n'est pas seulement mourir aux choses du dehors pour mener une vie intérieure, pour pratiquer la maxime si chère à sainte Thérèse : Dieu seul suffit, *solo Dios basta* ; c'est encore faire effort pour habiter en lui, comme il habite dans les âmes d'élite, d'une manière extraordinairement parfaite.

Plus que d'autres, la réformatrice du carmel avait reçu le bienfait de cette circuminsession.

1. *Libro de las relaciones*, relation III ; *Escritos...*, t. I, p. 152.

Vous avez lu, ma révérende Mère, l'aveu qu'elle nous en a laissé dans sa *Vie*: « Tandis que dans l'oraison je me tenais auprès du divin Maître, me le représentant dans le sanctuaire intérieur de mon âme, quelquefois aussi au milieu d'une lecture, j'étais tout à coup saisie du sentiment de la présence de Dieu. Il m'était absolument impossible de douter qu'il ne fût au dedans de moi, ou que je ne fusse tout abîmée en lui, *toda engolfada en El*¹. » Mais vous n'avez pu lire dans le *libro de las relaciones*, parce qu'il n'a pas encore été traduit intégralement en notre langue, beaucoup d'autres aveux semblables.

Dans sa III^e relation ou confidence à ses directeurs, sainte Thérèse atteste qu'elle voyait les trois divines personnes présentes en son âme, et dit que, comme l'eau s'imbibe et pénètre dans une éponge, ainsi son âme lui semblait s'emplir de la divinité, et posséder en soi les trois adorables personnes². Dans la IX^e relation, elle ajoute qu'elle entendit une fois comment le Seigneur est en toutes choses, comment il est dans l'âme, et que la comparaison qui lui vint à l'esprit, fut celle d'une éponge qui absorbe l'eau en soi³. Elle revient souvent sur ce sujet, parfois avec plus de détails; en voici un exemple :

« J'aperçus clairement, dans une vision intellectuelle, la très sainte Trinité présente en moi; je

1. *Libro de su Vida*, cap. x; *Escritos*, t. I, p. 41.

2. *Libro de las relaciones*, relacion III; *Escritos*, t. I, p. 152.

3. *Ibid.*, relacion IX, p. 168.

connus par une manière de représentation qui, étant comme une figure de la vérité, la rendait accessible à ma bassesse, de quelle sorte un seul Dieu est en trois personnes. Ces trois divines personnes que je voyais ainsi distinctement dans mon âme, m'adressèrent ensemble la parole et me dirent : « A partir de ce jour, chacune de nous te faisant une faveur particulière, tu sentiras croître trois choses en ton âme : la charité, la joie dans les souffrances, et l'embrasement intérieur de cette charité ». Je compris aussi le sens de ces paroles de Notre-Seigneur : « Les trois divines personnes habiteront dans l'âme qui est en état de grâce. » Un jour, ajoute-t-elle, pendant que j'étais en oraison, il plut à Notre-Seigneur de me faire connaître, par une vision intellectuelle, l'état d'une âme qui est en grâce : je voyais que la très sainte Trinité la gardait en sa compagnie, et lui donnait un souverain empire sur le monde. J'eus alors l'intelligence de ces paroles des Cantiques : « Mon Bien-Aimé est descendu dans son jardin (Cant. VI, 1)¹ ».

Vous trouveriez de pareilles confidences dans les relations v, VIII et IX. Celle-ci est la plus riche, et votre bienheureuse Mère y exprime le désir d'échapper aux entraves, que le corps met à la vue et à la jouissance des trois augustes personnes, qui sont dans nos âmes par présence, puissance et essence. Puis elle écrit : « Je pen-

1. Relacion III, p. 152, 153. — *Additions à la Vie*, trad. Bouix, p. 600-602.

sais combien il était pénible de vivre, puisque cela nous prive d'être toujours en cette admirable compagnie, et je disais en moi-même : Seigneur, donnez-moi quelque moyen de sortir de cette vie. Il me répondit : « Pense, ma fille, qu'après la mort tu ne pourras plus me servir dans les choses d'à-présent; mange pour moi, dors pour moi, et que tout ce que tu feras soit pour moi, comme si ce n'était déjà plus toi qui vis, mais moi, selon ce que disait saint Paul (Gal., II, 20)¹. »

Toutes les citations que je viens de faire prouvent abondamment le fait de l'habitation réciproque, montrent clairement ce que les mystiques ont pensé de la réalité de cette existence mutuelle de l'un dans l'autre, de deux cœurs qui s'épanchent, se versent et se donnent, mais dont le plus haut, le plus profond et le plus large, est toujours le Cœur de Jésus. Sur cette circuminsession imparfaite, la théologie de saint Paul et la théologie de sainte Thérèse sont en complète harmonie. Elles visent au même but, recommandent les mêmes moyens, s'appuient sur la même expérience, emploient souvent les mêmes expressions.

Si elles ne nous parlent pas plus explicitement du sacré Cœur, c'est parce que le germe de cette dévotion, déposé dès l'origine dans le sol arrosé par le sang des martyrs, n'avait pas encore étalé au grand jour la fleur, que nous voyons s'épanouir en notre siècle, pour consoler l'Église et embaumer les âmes. Mais l'Apôtre et la carmélite

1. Relacion IX, p, 170.

nous en parlent implicitement ; car ils exaltent sans cesse le sacrifice, l'abnégation, le dévouement, tout cet amour effectif et généreux, toute cette charité héroïque dont le Cœur de Jésus est le symbole, sans doute aussi l'organe et le foyer. Tous deux auraient approuvé ce que sainte Jeanne de la Croix fait dire par Notre-Seigneur, parlant à une âme fervente dans le sens de l'identité de cœurs, et selon la troisième explication que je vous en donne :

« Viens, ma colombe, la porte de mon Cœur est ouverte pour toi. Tu es mon Cœur, et je suis le tien. J'ai mis mon Cœur dans le tien, et j'ai renfermé le tien dans le mien ; nous n'avons tous les deux qu'une même volonté¹. »

§ II.

L'union eucharistique.

La communion rend moins imparfaite la circuminsession, dont je viens de vous parler, elle la complète, en ajoutant à la présence réciproque ce que son nom indique, l'union étroite et même la durée. Par la grâce sanctifiante le Saint-Esprit habite en nous, et avec lui le Père et le Fils ; par la communion eucharistique c'est le Fils de Dieu fait homme qui demeure en nous, avec son corps,

1. Dufau. *Beautés de l'âme contemplées dans le Cœur de Jésus*, liv. IV, ch. VII, p. 683.

avec son âme, avec sa divinité même qu'accompagnent les deux autres personnes. Cette présence sacramentelle perfectionne certainement la présence spirituelle, qui la précède et la prépare ; elle en augmente le charme et la fécondité, par l'union intime et durable qu'elle établit.

Parcourez, ma révérende Mère, les leçons du bréviaire romain durant toute l'octave du saint Sacrement ; vous y verrez que les Pères et les Docteurs de l'Église s'efforcent de nous donner la plus haute idée de cette union, qu'ils recourent là comme ailleurs aux comparaisons les plus hardies, mais qu'aucune ne les satisfait pleinement. Par l'eucharistie dignement reçue, le Sauveur du monde est en nous, comme la divinité dans le temple qu'elle habite, comme le levain dans la pâte qu'il fait fermenter, comme l'esprit dans la chair qu'il vivifie, comme la nourriture dans le corps qu'elle entretient et accroît. Par une communion bien faite nous sommes unis à Jésus-Christ, comme les membres à leur corps, comme le corps à sa tête, jusqu'à ne faire avec lui qu'un seul corps, qu'une seule chair, qu'un même sang ; nous lui sommes même unis comme la goutte de cire, qui se fond avec une autre et ne s'en distingue plus, comme l'eau au vin qu'on mélange, comme le fer au feu qui le pénètre, le rend lumineux et embrasant, enfin comme le Fils l'est au Père dans la Trinité. La communion sacramentelle est pour nous ce que la génération éternelle est pour lui : selon saint Hilaire de Poitiers, elle nous fait vivre par sa chair comme il vit par son

Père ; selon saint Cyrille de Jérusalem, elle nous fait participants de la nature divine.

Ce sacrement étant tout d'amour, cette union est toute de cœur. Elle identifie les cœurs, pour mieux réaliser ce que le divin instituteur de l'eucharistie avait annoncé de chaque communiant, dans ce sixième chapitre de saint Jean, dont la seconde partie s'entend de la manducation sacramentelle, comme le prouvait en 1593 un théologien de Salamanque¹ : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. (Joan., VI, 57). »

In me manet. Qu'est-ce que je demande, en lisant l'offertoire de la messe *Gaudeamus* du sacré Cœur ? que j'habite dans cet aimable Cœur tous les jours de ma vie, *ut inhabitem in Corde Domini*. Qu'est-ce que je lis de la bienheureuse Marguerite-Marie et du vénérable père de la Colombière ? « Au moment de la communion, elle vit le cœur du saint prêtre et le sien abîmés l'un et l'autre dans le Cœur de Jésus, comme dans une fournaise ardente, et elle entendit une voix qui lui disait : « C'est ainsi que mon pur amour unit ces trois cœurs pour toujours². » Pourquoi sainte Catherine de Sienne désirait-elle si vivement communier ? pour unir son corps au corps de l'Homme-Dieu, pour être cœur à cœur avec lui ; elle croyait même parfois que son propre cœur entraît dans la plaie du côté de

1. Diego del Catillo, *Disputatio in caput sextum sancti Joannis*, Rome, 1593.

2. Daniel, *Hist. de la B. Marguerite-Marie*, ch. XII, p. 138.

Jésus, qu'il s'incorporait à ce Cœur adorable, et ne faisait plus qu'un avec lui¹. »

Et ego in eo. D'ordinaire, pour nous préparer à communier, nous considérons moins notre habitation dans le Cœur de Jésus, que sa demeure dans le nôtre. Nous savons que notre poitrine va devenir une nouvelle Bethléem, la maison du pain vivant descendu des cieux, et nous tâchons de faire pour lui de notre pauvre cœur une crèche transfigurée, dans laquelle il naisse, vive et réside, non pas sur une paille grossière, mais sur les fleurs des bons désirs, non dans l'obscurité de la nuit, mais au midi de notre foi, non dans une atmosphère glaciale, mais sous les souffles embaumés de notre ardent amour.

Ces efforts ne sont pas stériles, si j'en crois un célèbre cardinal espagnol, une des gloires de la compagnie de Jésus. Selon lui, des communions ferventes unissent physiquement l'âme du Sauveur à nos âmes, et par cette union stable les transforment en parfaites images de Dieu; elles soumettent nos corps à l'influence physique de son corps, qui s'y dépose comme une semence d'immortalité, comme un germe de résurrection glorieuse; elles assurent le bienfait de l'union déiforme, non seulement à l'âme du juste, mais de plus à son corps, mais de plus à son cœur, *sed insuper cum ejus corpore, corde*². Elles

1. B. Raymond de Capoue, *Vita...*, p. II, cap. 1, p. 131. — Alibert, *Vie...*, l. I, ch. xx, p. 63.

2. Cienfuegos, *Vita abscondita*, Disput. IX, sect. 1, § 1, p. 675.

mettent si bien le Cœur de l'Homme-Dieu dans notre cœur, qu'elles nous en communiquent l'impulsion, les battements, toutes les affections, la vie même divine, puisqu'elles sont cause que nous avons comme lui la vie éternelle, et comme lui des droits à la résurrection bienheureuse (Joan., VI, 55).

Nous pouvons d'autant plus admettre cette opinion, que mieux il est reçu dans notre cœur, plus longtemps le Cœur de Jésus y fait sentir sa présence. Un des effets du sacrement n'est-il pas de perpétuer en nous, d'une façon aussi réelle que mystérieuse, même après que les saintes espèces sont consommées, une présence personnelle et spéciale de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Ainsi du moins l'ont enseigné Lessius, Corneille de la Pierre, Schram et Reguera, dont le P. Séraphin cite et partage le sentiment¹. En parlant de la communion, le Fils de Dieu n'a pas dit : Je passe, je passe par la bouche et l'œsophage pour descendre dans l'estomac ; il a dit : Je demeure, je séjourne, je fais dans le vertueux communiant mon habitation fixe et permanente... Toutefois la consommation des espèces est ordinairement si rapide, que son humanité passe, ne fait que passer ; c'est donc sa divinité qui reste, qui demeure d'une manière nouvelle, spéciale et plus parfaite.

En quelle partie de notre être fait-elle sa de-

1. *Principes de la Théologie mystique, De asithia*, n° 30-32, p. 408-410.

meure, manifeste-t-elle sa présence durable ? L'Évangile nous dit deux fois que la Vierge Mère conservait les paroles saintes, qui arrivaient à ses oreilles ; mais où ? dans son intelligence ? dans sa mémoire ? non. Elle les conservait dans son cœur, *in corde suo* (Luc., II, 19, 51). A plus forte raison devons-nous rapporter au cœur du pieux fidèle, la conservation de la divine présence de cette Parole substantielle, de ce Verbe éternel, qui est entré chez lui, non par l'oreille, mais par la bouche, non comme un son, comme un air battu, mais comme une nourriture, comme un pain céleste. Aussi l'effet constant de cette présence prolongée, doit-il être que chacun de nous devienne un bon cœur, un cœur d'or, un homme de cœur. C'est ce que les Pères nous rappellent plus d'une fois, dans les leçons que je vous ai indiquées. Les fruits de la communion, dit saint Jean Chrysostome, sont l'intrépidité du lion et la douceur de l'agneau ; ils sont, suivant saint Augustin, la miséricorde et le pardon des injures ; ils sont, ajoute saint Grégoire, les délices du cœur qui n'engendrent pas le dégoût, mais augmentent le désir ; ils sont, dit encore saint Cyrille d'Alexandrie, une chair soumise, un esprit tranquille, une piété forte, un corps guéri, une âme relevée.

Ces courtes paroles : *in me manet et ego in eo*, sont si riches de sens, qu'un jésuite espagnol, né à Valladolid en 1589, nous en a laissé un commentaire, qui n'a pas moins de vingt-quatre pages in-folio à deux colonnes. Bien qu'il n'ait

jamais recours aux écrivains mystiques, qu'il ne cite que les Pères de l'Église et les théologiens du moyen âge, on croit, en le lisant, parcourir une introduction au *Château intérieur*. En huit annotations successives, le savant religieux donne les preuves et tire les conséquences d'une union eucharistique si étroite, d'une identité de cœurs si parfaite, que le digne communiant demeure en Jésus-Christ comme Jésus-Christ en lui, et selon le mot de saint Augustin, habite et est habité, *si manet et manetur, si habitat et inhabitatur*¹. Ce sujet est si pratique pour vous, ma révérende Mère, et si cher aux âmes ferventes, que je veux vous donner au moins le titre et l'analyse de ces annotations.

La première est intitulée : Celui-là seul qui demeure en Jésus-Christ, mange véritablement le pain eucharistique.

Une sorte de fiançailles ou de mariage de l'âme avec le Sauveur par la grâce sanctifiante, par l'habitation du Saint-Esprit en notre cœur, doit précéder la communion, pour que l'eucharistie produise l'union véritable, l'habitation réciproque, comme celle qui existe dans la Trinité entre le Père et le Fils, et que le Fils promet d'étendre jusqu'au communiant, lorsqu'il dit après la dernière cène : « Mon Père et moi nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui (Joan., XIV, 23). » Bien plus, nous devons auparavant demeurer en Jésus-Christ, être Jésus-Christ

1. *Tract. XXVII in Joann.*, n° 1, Migne, P. L. t. 35, p. 1616.

même, *debemus manere in Christo, imo Christus esse*, de manière à justifier cette autre parole de l'évêque d'Hippone : Nous sommes devenus son corps, et par sa miséricorde nous sommes ce que nous recevons, *quod accipimus, nos sumus*¹.

Qu'est-ce à dire ? Pour bien communier, il faut être soi-même préalablement la nourriture que l'on va prendre, il faut être mystiquement ce pain eucharistique, ce corps et ce sang de Jésus-Christ, qu'on va recevoir sacramentellement, il faut être déjà par la grâce d'union ce divin Sauveur, qui va se donner à nous par le sacrement. Le célèbre auteur en conclut que le pain de l'autel l'emporte sur la manne du désert, parce qu'en le mangeant on se nourrit de soi-même.

La deuxième annotation a pour titre : Celui qui reçoit dignement l'eucharistie est uni à Jésus-Christ.

La communion nous incorpore à Jésus-Christ, elle fait de nous les membres de son corps, la chair de sa chair, l'os de ses os (Eph., V, 30), elle fait de lui l'Époux de notre âme. Ce qui se passa au premier mariage du divin roi, quand par l'incarnation il s'unit à la sainte humanité qu'il épousait, se renouvelle pour chaque âme, avec laquelle il célèbre des noces sacrées par la communion sur la terre, par la gloire dans le ciel. L'eucharistie unit même l'Homme-Dieu à chacun de nous, comme l'âme au corps, de telle sorte

1. *Sermo CCXXIX*, t. 38, p. 1103.

que vous ne pouvez recevoir Jésus-Christ, sans vous recevoir vous-même, *te ipsum recipis, Christum recipiendo*. Nous sommes nous-mêmes une eucharistie, et le même sacrement est notre mystère, comme il est le mystère de Jésus-Christ, parce qu'il est le signe de notre union, de notre unité, de notre identité avec lui, ainsi qu'Algerus l'a dit après saint Augustin, en ajoutant : Nous sommes le corps de Jésus-Christ, nous sommes Jésus-Christ même, *corpus Christi sumus, et Christus sumus*¹.

Il s'ensuit que le Sauveur prend part avec nous au banquet sacré, que dans nos communions il mange et boit en nous. C'est ce qui explique, selon saint Paschase Ratbert², certaines paroles qu'il prononça aussitôt après avoir institué l'eucharistie : « Je ne boirai plus ce jus de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père (Matth., XXVI, 29). » Quel est ce royaume de son Père ? Est-ce le ciel, l'Église triomphante ? Non, car il n'y aura plus là de vin à boire, de communion sacramentelle à faire. C'est donc la terre, l'Église militante. Je ne communierai plus avant de mourir, dit le Sauveur, je ne prendrai plus mon corps en nourriture et mon sang en breuvage, jusqu'à ce que je les prenne avec les fidèles qui les recevront

1. Algerus, *De Sacramento*, l. I, cap. III, Migne, P. L. t. 180, p. 750.

2. Saint Paschase Ratbert, *Lib. de corpore et sanguine Domini*, cap. XXI, n° 2, Migne, P. L. t. CXX, p. 1334, 1335. *Expositio in Matth.*, l. XII, cap. XXVI, p. 892.

ici-bas... Comme il avait promis par la bouche du psalmiste d'être avec le juste dans la tribulation (Ps. XC, 15), il annonça lui-même qu'il serait avec nous dans la communion. Or, l'union fait la force, et cette union avec Jésus-Christ par le sacrement a permis à saint Jean Chrysostome de dire : « La table sainte est pour nous le nerf de l'âme, le lien de l'esprit, la cause de la confiance, l'espérance, le salut, la lumière et la vie¹. »

Non seulement nous sommes si étroitement unis à Notre-Seigneur par l'eucharistie, qu'il mange nécessairement et boit avec nous à la sainte table, mais encore par la communion nous sommes ce qu'il est, nous faisons ce qu'il fait, à cause de notre identité avec lui. Nous participons, dit saint Paschase, à son sacerdoce et à sa royauté, nous sommes comme lui prêtres et rois². Est-il crucifié, nous sommes crucifiés avec lui. Il institua ce sacrement quelques heures avant sa mort, pour attacher à la croix, et offrir avec lui en holocauste à son Père, toute l'Église, cette Église que formaient les hommes qui s'étaient trouvés avec lui au Cénacle et avaient communié de sa main, cette Église que forment, dans tous les siècles, ceux qui mangent sa chair et boivent son sang. Ressuscite-t-il, nous ressuscitons avec lui. Fait-il son ascension dans le ciel, nous y montons avec lui, tant nous ne faisons qu'un

1. *In I ad Corinth.. hom. XXIV*, n° 5, Migne, P. Gr. t. 61, p. 204.

2. *Lib. de corpore*, cap. ix, n° 6, p. 1298.

par la communion, dit encore le saint abbé de Corbie¹.

Voici le titre de la troisième annotation : Par la réception de l'eucharistie nous sommes en quelque sorte déifiés.

Saint Jean Damascène en donne la raison, quand il compare le Verbe fait chair à un charbon enflammé : il est charbon par son corps qui, comme le nôtre, est poussière (Gen., III, 19) ; il est flamme par sa personnalité qui, comme Dieu, est un feu consumant (Deut., IV, 24). Il est sur l'autel le charbon entrevu par Isaïe (Isaï., VI, 6) ; car de même que le charbon n'est pas simplement du bois, mais du bois uni au feu ; ainsi le pain de la communion n'est pas un simple pain, mais un pain uni à la divinité. Prenons donc ce divin charbon, *divinum carbonem sumamus*, pour qu'il nous enflamme comme lui, pour qu'il brûle nos péchés, illumine nos cœurs, et nous embrase tellement d'un feu divin, que nous devenions des dieux, *in deos evadamus*².

La quatrième annotation a pour but de prouver que, le jour où nous communions, nous devons demeurer tout entiers en Jésus-Christ, concentrer sur lui toutes les affections de notre cœur, et ne pas nous laisser entraîner par elles hors de lui. Qui le demande ? un casuiste qui fut tant calomnié par les jansénistes, que son nom éveille chez nous l'idée de subterfuge, de faux-fuyant, de

1. *De corpore...*, cap. ix, n° 5, p. 1297.

2. Saint Jean Damascène, *De fide orthodoxa*, lib. IV, cap. xiii, Migne, P. Gr., t. 94, p. 1150.

mensonge adroit et de relâchement dans la morale. Le jansénisme aurait-il exigé pour ses rares communions une pureté plus grande, que celle qu'exigeait le jésuite ? « O âme fidèle, s'écriait-il, c'est dans la maison de votre cœur que Jésus-Christ a été reçu, et qu'il fait sa demeure. N'est-il pas juste que ce jour-là vous restiez avec lui pour le remercier, que vous demeuriez en lui sans vous permettre d'en sortir, sans suivre au dehors vos affections les plus légitimes, celles d'époux ou d'épouse, de mère ou d'enfant ? Vous devez purifier la terre de votre cœur de toute affection même permise, vous devez chasser du temple de votre cœur tout ce qui, à l'instar d'une idole, sollicite ou attire votre amour. »

La cinquième annotation prouve que l'eucharistie est le signe de l'union des fidèles entre eux. L'Apôtre n'a-t-il pas affirmé que, par la participation au pain de l'autel, nous sommes un seul pain, un seul [corps, *unus panis, unum corpus* (I Cor., X. 17) ? Cette unité de corps, cette unité de pain est plus intime qu'apparente : c'est l'identité de cœurs qui, produite entre Jésus-Christ et chaque fidèle par la communion, existe par là-même entre tous les fidèles qui communient. Car deux choses identiques avec une troisième sont identiques entre elles. Et parce que nous sommes tous unis ainsi entre nous, le Sauveur nous offre tous ensemble en holocauste avec lui, comme le prêtre offre l'eau qui est mêlée au vin dans le calice, et qui à cause de ce mélange sera transsubstantiée avec le vin au sang de l'Homme-Dieu.

La sixième annotation est intitulée : Jésus-Christ mange et boit ceux qui le mangent et le boivent dignement.

En tant qu'il nous nourrit de lui, il est mangé ; en tant qu'il se nourrit de nous, il nous transforme en soi. Aussi disait-il à saint Augustin : « Tu ne me changeras pas en toi, mais tu seras changé en moi¹. » Le pape saint Léon exprimait la même pensée, quand il disait à ses auditeurs : La participation au corps et au sang de Jésus-Christ nous fait passer en ce que nous prenons, *ut in id quod sumimus transeamus*².

Notre âme est pour le Seigneur, par la communion, un jardin dont il mange les fruits, un paradis dont il savoure les vertus. Notre poitrine est pour lui, malgré nos protestations d'indignité, la maison où il entre pour nous parler, nous guérir, et prendre lui-même son repas avec nous. Que nous sommes heureux, si la dévotion fait de nous alors et le lait qu'il boit, et le rayon de miel qu'il mange avec plaisir ! Nous sommes si bien, dit Algerus, un même sacrement avec Jésus-Christ, qu'on nous appelle le pain du Seigneur, *ut dicamur panis dominicus*, et la nourriture de son corps, *dicamur etiam corporis Christi cibus*³. Saint Augustin avait déjà dit aux fidèles : Soyez ce que vous voyez, *estote quod videtis*, et re-

1. Saint Augustin, *Confession.*, l. VII, cap. x, n° 16, Migne, P. L., t. 32, p. 742.

2. Saint Léon, *De Passione, sermo XII*, cap. vii, Migne, P. L. t. 54, p. 357.

3. Algerus, *De Sacramento*, l. I, cap. iii, Migne, t. 180, p. 751.

cevez ce que vous êtes, *accipite quod estis* ¹.

Mais lorsqu'il entre en nous, notre divin Sauveur est à l'état de victime immolée, et c'est par son immolation qu'il nous nourrit; nourrissons-le de même par nos sacrifices et nos mortifications. Ne devons-nous pas être son pain, comme il est notre pain vivant, et son hostie vivante, comme il est notre hostie? Il a soif de nos âmes, il boit nos âmes renouvelées par la pénitence : elles sont pour lui, non le vinaigre qu'on lui offrit sur la croix, mais le vin nouveau qu'il promet de boire dans le royaume de son Père. Quelle joie pour elles de pouvoir lui répondre au dernier jour, quand il dira : J'ai eu faim, j'ai eu soif, m'avez-vous nourri, m'avez-vous désaltéré? — Oui, Seigneur, je me suis donnée moi-même à vous en nourriture et en breuvage!

A l'endroit où il appelle Jésus eucharistique *convivium et conviva*, saint Paschase fait une citation, qui nous ramène au puits de Jacob². L'eucharistie n'est-elle pas ce puits, près duquel le bon Maître converse avec notre âme, comme autrefois avec la samaritaine, en lui disant : *Da mihi bibere*, donne-moi à boire (Joan., IV, 7)? Par cette demande il nous prouve qu'il est vivant sous les voiles sacramentels, quoiqu'il y revête les apparences de la mort; il nous prouve même qu'il a une puissance d'assimilation, bien supérieure à celle de la nourriture matérielle, qui se laisse digérer

1. Saint Augustin, *Sermo CCLXXII*, Migne, t. 38, p. 1247.

2. Saint Paschase, *De corpore et sanguine Domini*. cap. xxi, n° 2, p. 1334, 1335.

et assimiler : n'est-ce pas lui qui s'assimile notre âme et notre cœur? Il se les assimile surtout, il se nourrit excellemment de nous, quand nous sommes obéissants, quand nous disons avec lui : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé (Joan., IV, 34). Donc que la conformité à la volonté de Dieu soit notre préparation à la communion ! Qu'elle fasse de nous la nourriture et le breuvage de Jésus-Christ, avant que nous mangions sa chair et buvions son sang, *prius bibat nos Christus, quam bibere illum audeamus !*

La septième annotation a pour titre : L'eucharistie conserve l'homme dans la grâce, elle donne accroissement aux vertus, elle met obstacle aux péchés. Pourquoi? précisément parce que le Sauveur nous assimile à lui-même par la communion, et nous fait ainsi triompher de l'image de la mort qui est le péché, comme il triompha de la mort même par la résurrection. Pourquoi encore ? parce qu'en venant en nous il nous apporte ce qui nous manque, ce dont nous sentons le besoin. Nous faut-il l'humilité, l'obéissance, la pureté? Les demandons-nous? Les voici : Jésus les amène et les introduit avec lui, comme son cortège eucharistique. Désirons-nous plus de foi, plus d'espérance, plus de charité? il fait croître et fleurir en nous ces belles plantes, par la rosée de son sang et les rayons de son Cœur.

La huitième et dernière annotation traite de la perfection, dont le prêtre doit être doué. N'est-il pas spécialement uni au Sauveur du monde dans

l'eucharistie ? il en est le vase, le calice et le ciboire vivant. N'est-il pas roi, ange et en quelque sorte Christ et Dieu ? Il est roi par sa dignité, ange par sa pureté, Dieu par son pouvoir¹.

Ne croyez pas, ma révérende Mère, que ces considérations sur l'identité de cœurs entre le Maître et le disciple, sur l'habitation de l'un dans l'autre, soient restées toujours dans le domaine de l'abstraction et de la théorie. Elles ont eu souvent pour base l'expérience ou la pratique des grandes âmes qui, comme votre séraphique Mère, avaient la vue de la Trinité, sentaient la présence de Dieu par les effets, par les grâces reçues et les paroles entendues, ou près desquelles Notre-Seigneur se montrait présent avec son humanité, par une connaissance plus claire que le soleil². Quelquefois même il prit plaisir à les justifier par des faits merveilleux, par des témoignages d'union, par des substitutions que vous pouvez lire dans la vie des saints, qui frappèrent d'admiration les contemporains, et qui étonnent encore la postérité.

Les Bollandistes ont écrit d'une de vos sœurs, d'une illustre fille du carmel, Madeleine de Pazzi : C'était chose admirable, surpassant tout l'ordre de la nature, qu'une jeune religieuse qui n'avait qu'une instruction commune, exposât durant ses ravissements les doctrines les plus élevées, traitât les questions les plus subtiles de la théologie,

1. Antonio de Escobar y Mendoza, *In caput sextum Joannis*, lib. III, sectio v, folio 187-199, Valladolid 1624.

2. *Vie de sainte Thérèse*, par elle-même, ch. xxvii, p. 318, de la 11^e édit. — *Château intérieur*, 6^e dem., ch. viii.

avec autant de clarté et de solidité, en se conformant aussi parfaitement aux termes employés par les théologiens, que si elle eût passé un grand nombre d'années dans les écoles. Ceux qui n'en furent pas témoins, peuvent difficilement s'imaginer ce qui lui arrivait de prodigieux, quand elle était comme transformée dans la divinité, et jouissait de ses entretiens. C'était tantôt la personne du Père éternel, tantôt la personne du Verbe, qui s'exprimait par sa bouche, et alors elle donnait à son geste et à sa voix une majesté, qui était en rapport avec la sublimité de ses pensées¹.

Dans l'ouvrage italien intitulé *Vita e Ratti di santa Maria Maddalena*, vous verrez cette substitution se produire avant, et surtout après la communion. Pour vous en convaincre, lisez seulement le chapitre III de la IV^e partie : vous y entendrez au moins vingt-cinq fois le Père céleste parler à cette âme si humble. Vous l'entendrez plus de quarante fois à la fin de la III^e partie².

Notre-Seigneur donna un jour une autre preuve d'union, en montrant sa Face à la place du visage de sainte Catherine de Sienne. Nous avons pour garant de cette substitution le bienheureux Raymond de Capoue. Il était allé voir cette admirable fille de saint Dominique, et il écoutait

1. *Acta Sanctorum*, 25 mai, Vita, synopsis, n° 233; t. XIX, p. 237, Palmé.

2. Edition de Lucques, 1716, t. II, p. 597-644, partie IV, cap. III, et p. 435-517, partie III, terzanette.

ce que Dieu lui avait révélé. Pendant qu'un doute traversait son esprit, sur la vérité de ces révélations, il vit la face de Catherine se transformer en la face d'un homme, qui le regarda fixement et le fit trembler. Cette face ovale, d'âge moyen, avec barbe pas longue et couleur de froment, avait un aspect si majestueux que c'était évidemment le divin Sauveur. Je ne voyais alors que cette auguste Face, ajoute le bienheureux, et je n'en pouvais distinguer aucune autre. Épouvanté, j'élevai les mains et m'écriai : Quel est celui qui me regarde ? La sainte répondit : *Colui ch'è, celui qui est*¹.

Un dominicain français que vous connaissez, le R. P. Bayonne, dans sa *Vie de sainte Catherine de Ricci*², rapporte une substitution, qui rappelle mieux encore ce que je vous ai dit de l'union intime, de l'habitation réciproque. Sœur Gabriella Mascalzoni croyait peu aux ravissements de Catherine. L'ayant surprise en extase et sans témoins dans un petit oratoire, elle se mit à genoux devant elle, et pria Notre-Seigneur de mettre un terme à son incrédulité. « Puis, levant les yeux sur le visage de Catherine, elle ne vit que le visage de Jésus-Christ avec ses grands cheveux et sa barbe. Saisie de frayeur à cette vue, elle veut s'enfuir. Mais, sans quitter son extase, la sainte la retenant de ses deux mains par les épaules, et la regardant en face, lui dit : « Qui penses-tu que

1. *Vita...*, partie I, cap. ix, p. 93.

2. Tome I chap. ix, édition de Paris, 1873, p. 161-163.

je sois, Jésus ou Catherine? » La pauvre enfant, encore plus effrayée, poussa un grand cri, de manière à être entendue d'une foule de ses compagnes, qui accoururent de toute part, et répondit : « Vous êtes Jésus. » Et trois fois, à la même demande, elle fit la même réponse : « Vous êtes Jésus. » A l'instant même une grande joie inonda son âme ; elle venait d'obtenir la certitude de la grande sainteté de Catherine, et de la vérité de ses extases. Elle racontait ensuite naïvement à ses compagnes, que jamais elle n'avait vu beauté comparable à la beauté du visage de Jésus, qui avait pris la place de celui de Catherine.

« En présence d'un phénomène si merveilleux, Benoît XIV, du haut de cette chaire qui possède le privilège de juger infailliblement les actions des saints, comme d'affirmer les dogmes immortels de l'Église, s'exprime ainsi dans la bulle de canonisation de la sainte : « Jésus-Christ, voulant montrer à quel point il y avait unité de pensées et de volontés entre lui et Catherine, en plaça un signe éclatant sur son visage, en le transformant en une vive image et une parfaite ressemblance de son propre visage, de telle sorte que quiconque eût vu Catherine, eût pensé qu'il voyait le Fils de Dieu et en même temps le Fils de l'homme. »

C'est l'interprétation qu'en avait donnée la sainte elle-même, avec une naïveté et une grâce charmantes. Sœur Maddalena Strozzi, son heureuse confidente, celle qui avait le droit de demander les derniers secrets, et qui certes n'y manqua jamais ; sœur Maddalena lui ayant

donc demandé comment pouvait se faire un semblable changement de visage : « Ne savez-vous donc pas, lui répondit la sainte par une belle parole de saint Jean, ne savez-vous donc pas que celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu en lui? »

Oui, ma révérende Mère, cette belle parole de saint Jean : *Qui manet in charitate, in Deo manet et Deus in eo* (I Joan., IV, 16), explique et résume tout ce que je vous ai dit dans cette lettre sur la circuminsession, tout ce que j'ajouterai dans la lettre suivante en vous parlant du *Château intérieur*, et de ce qui en est le trait caractéristique, après l'habitation et l'union, le travail continuel et sanctifiant.

Veillez agréer, etc...



TREIZIÈME LETTRE

SUITE DE LA TROISIÈME EXPLICATION

ou

Le Château intérieur.

Ma Très Révérende Mère Prieure,

La doctrine de la circuminsession était si familière à sainte Thérèse, qu'elle compare la Majesté divine à un immense et superbe palais, qui contient le monde ¹, et notre âme à un château ayant au moins sept demeures, dont la plus centrale est habitée par Dieu même ². La circuminsession est le fil conducteur qui nous guide à travers les divisions successives de ce château, et la lumière qui éclaire les diverses pièces de chaque demeure.

L'humble église qui renferme le tombeau de votre Mère, me semblait ce matin un Thabor, où le célèbre traité mystique se transfigurait à mes yeux, et brillait d'une splendeur céleste qui me

1. Sixième demeure, ch. x, p. 492.

2. Première dem., ch. I, p. 276-277, et septième dem., ch. iv, p. 545.

faisait dire : *Bonum est nos hic esse* (Luc., IX, 33), il est bon d'être ici pour étudier ce chef-d'œuvre, près de la tête qui le conçut, près de la main qui l'exécuta, près de la chaire où, hier soir encore, la voix d'un pontife vénéré nous en donnait une radieuse explication.

Ce n'est pas une explication que je viens vous offrir, je n'oserais même l'essayer ; je me borne à vous montrer, dans le *Château intérieur*, d'abord les deux premiers éléments de la circuminsession, c'est-à-dire l'habitation et l'union, puis et surtout le troisième élément, le travail de l'esprit. Qui dit circuminsession, ne dit pas seulement habitation réciproque et union intime, mais dit de plus travail continu, travail sanctifiant. Notre-Seigneur fit un jour cet aveu : « Mon Père travaille sans relâche, et moi aussi je travaille (Joan., V, 17). » Oui, le Père et le Fils travaillent l'âme qu'ils habitent, pour se l'unir plus parfaitement, et cette âme seconde ou facilite le travail divin, pour se rendre plus digne de cette union surnaturelle. Selon moi, la vertu opposée au vice capital qu'on nomme paresse d'esprit, et qui est le plus grand obstacle au progrès spirituel, le travail de l'esprit complète la caractéristique du *Château intérieur*. Coopérer, n'est-ce pas travailler avec ? L'âme qu'une grâce insigne prévient, accompagne et suit, travaille continuellement avec Dieu, pour qu'il produise en elle, à chacune des sept demeures du château, un effet sanctifiant, un accroissement de sainteté, analogue à quelqu'un des sept sacrements.

§ I.

Habitation et union.

Habiter ensemble est un signe d'union, habiter l'un dans l'autre est une cause d'unité ou d'identité de cœurs. Le docteur mystique, Thérèse de Jésus, nous l'enseigne, en s'appuyant sur les textes de l'Écriture que j'ai cités; jugez-en par ces quelques lignes : « Il est certain que, lorsque nous ôtons de notre âme toute affection aux créatures, et que nous nous en détachons pour l'amour de Dieu, ce grand Dieu la remplit aussitôt de lui-même. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, priant le Père éternel pour ses apôtres, lui demanda qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble; et que comme son Père est en lui, et lui en son Père, ils fussent de même un en son Père et en lui. Quel amour peut surpasser cet amour? Et qui nous empêche d'y participer, puisque notre adorable Sauveur ajoute : Et je ne vous prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole... Je suis en eux (Joan., XVII, 20-23)? Oh! que ces paroles sont vraies¹! »

Dieu dans l'âme. Lisez, tout au commencement de la première demeure : « L'âme du juste n'est autre chose qu'un paradis, où Dieu prend ses délices². » Lisez dans la seconde : « Le comble

1. Septième dem., ch. II, p. 519.

2. Première dem., ch. I, p. 276.

de bonheur pour elle, c'est d'avoir un hôte, qui la mettra en possession de tous les trésors du ciel¹. » Lisez dans la cinquième : « Dieu s'établit lui-même dans l'intérieur de l'âme, de telle manière que, quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu, et Dieu en elle². » Lisez dans la septième ; « Le ciel n'est pas son seul séjour ; il en a aussi un dans l'âme, que l'on peut nommer un autre ciel... On peut la considérer comme le ciel empyrée, où Dieu a établi son trône... On peut l'appeler le temple de Dieu, où Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un très profond silence³. »

L'âme en Dieu. Que lisez-vous dans la sixième demeure ? « Le bonheur d'être continuellement dans la compagnie du divin Maître, ajoute une extrême tendresse à l'amour que l'âme a pour lui ; le privilège de le sentir si près d'elle, la rend si attentive à lui plaire, qu'elle vit dans une plus grande pureté de conscience⁴. » Que lisez-vous encore ? « Une vision intellectuelle fait connaître à l'âme, de quelle manière toutes les choses se voient en Dieu, et comment elles sont toutes en lui. Cette vision donne une très grande confusion à l'âme, par la manière si claire dont elle lui fait voir la grandeur du péché, puisque étant en Dieu ainsi que nous y sommes, ce n'est pas seulement

1. Seconde dem., ch. I, p. 304.

2. Cinquième dem., ch. I, p. 370.

3. Septième dem., ch. I, p. 507 — ch. II, p. 520 — ch. III, p. 528.

4. Sixième dem., ch. VIII, p. 474.

en sa présence, mais en lui-même que nous le commettons¹. »

Pour que nous ne perdions jamais de vue le but de cette habitation réciproque, sainte Thérèse a soin de nous le rappeler souvent, en nous faisant parcourir les demeures du château, principalement les dernières. Dans la cinquième elle dit : « Nous vaincrons sans nul doute, pourvu que notre volonté soit véritablement unie à celle de Dieu. C'est là l'union que j'ai désirée toute ma vie, et que j'ai toujours demandée à Notre-Seigneur... Or, mes filles, quelle est la volonté de notre divin Maître? C'est que nous devenions si parfaites, que nous ne soyons qu'une même chose avec lui et avec son Père, comme il le lui a demandé pour nous². » Que dit-elle de la sixième et de la septième? « Dans ces deux dernières demeures, Dieu est dans une âme comme dans le ciel empyrée, et tellement uni à elle qu'elle n'est plus qu'une même chose avec lui³. »

Dans la septième demeure, votre admirable Mère répète au moins quatre fois la même vérité, si consolante et si glorieuse pour nous. Parlant de ce que Notre-Seigneur opère au centre de l'âme, devenue son épouse, elle dit : « Ce que j'en comprends, c'est que ce que j'appelle l'esprit de l'âme devient une même chose avec Dieu⁴. » Un peu plus loin : « L'union du mariage spirituel

1. *Ibid.*, ch. x, p. 494.

2. Cinquième dem., ch. III, p. 387.

3. Sixième dem., ch. IV, p. 435.

4. Septième dem., ch. II, p. 516.

est plus intime : c'est comme l'eau qui, tombant du ciel dans une rivière ou une fontaine, s'y confond tellement qu'on ne peut plus séparer une eau de l'autre ; ou bien comme un petit ruisseau qui, entrant dans la mer, mêle tellement ses ondes aux siennes, qu'il est impossible de les séparer. C'est encore comme une grande lumière qui se divise, en entrant dans un appartement par deux fenêtres, mais qui ensuite ne forme qu'une seule lumière. Peut-être saint Paul par ces paroles : « Celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui (I Cor., VI, 17) », entendait-il parler de cet admirable mariage, qui unit inséparablement l'âme à son Dieu. Peut-être l'indiquait-il encore par celles-ci : « Jésus-Christ est ma vie, *mihi vivere Christus est* (Philip. I, 21)¹. »

Dans le même chapitre la sainte ajoute : « Si un arbre planté près du courant des eaux a plus de fraîcheur, et donne plus de fruits, faut-il s'étonner qu'une âme dont la partie supérieure, ou l'esprit, ne fait plus qu'un avec l'eau céleste dont nous avons parlé, conçoive de si ardents désirs de la gloire de Dieu²? » Presque à la fin de son traité, elle revient sur cette idée dominante, et dit que l'épouse veut occuper plus que jamais tous ses sens et toutes ses puissances, au service de l'Époux : « La compagnie dont elle jouit maintenant, lui donne des forces beaucoup plus grandes qu'elle n'en eut jamais. Si, au dire de David, on

1. Septième dem., ch. II, p. 517.

2. *Ibid*, p. 521.

devient saint avec les saints, qui doute que cette âme, qui n'est plus qu'une même chose avec le Dieu fort, par cette souveraine union d'esprit à esprit, ne participe à sa force ? C'est là que les saints ont puisé ce courage, qui les a rendus capables de souffrir et de mourir pour leur Dieu¹. »

Le peu que je viens de vous citer, ma révérende Mère, sur l'habitation et l'union, suffirait presque à démontrer que, pour comprendre le *Château intérieur* et en général le mysticisme chrétien, il ne suffit pas d'être saint, spirituel ou expérimenté, il faut encore être savant en théologie, capable de descendre dans les profondeurs, et de s'élever aux sommets de la science sacrée. L'expérience et la sainteté ne remplacent que très incomplètement ce savoir, qui est souvent nécessaire aux guides des âmes, pour reconnaître l'origine divine de certains phénomènes, et pour discerner ceux qui ne sont que naturels ou diaboliques. Votre Mère revient souvent sur cette importance du savoir, pour l'intelligence des choses mystiques, et elle ose affirmer que *gran cosa es el saber y las letras para todo*, ce que le P. Bouix traduit par : La science est utile à tout²... « O mon Dieu, s'écrie-t-elle, comptez, s'il vous plaît, pour quelque chose ce que le manque de connaissance nous fait souffrir dans ce chemin spirituel. Ce qui nous trompe, c'est que, nous imaginant que notre unique science doit être de penser à vous,

1. Ch. iv, p. 538.

2. *Escritos*, t. I, p. 446, *Moradas cuartas*, cap. 1. — Quatrième dem. ch. 1, p. 334.

nous ne cherchons pas à nous instruire auprès des personnes doctes, et ne croyons même pas en avoir besoin ¹. »

Plus loin, que dit-elle d'elle-même : « Je suis disposée, si je ne me trompe, à m'en rapporter à des hommes savants. S'ils n'ont pas une connaissance expérimentale de ces faveurs, ils ont l'instinct de la vérité. Dieu les ayant choisis pour être des lumières de son Église, il suffit qu'on leur propose une vérité, pour qu'une lumière intérieure les porte à l'admettre... J'en puis parler par expérience, aussi bien que de ces demi-savants à qui tout fait peur, et dont l'ignorance m'a coûté si cher, *unos medio letrados espantadizos, porque me cuestan muy caro* ². Enfin que recommande-t-elle à ses filles, lorsque Notre-Seigneur leur donne le sentiment de sa présence ? « Il sera bon, dans les commencements, de parler de cette faveur, sous le secret de la confession, à un homme très docte, capable de vous éclairer, ou bien avec un homme éminent dans la spiritualité. S'il faut opter entre un homme médiocrement spirituel et un savant, préférez ce dernier ; mais le plus sûr sera de consulter et un théologien très savant, et un homme très spirituel, si vous pouvez le faire ³. »

Cette haute opinion que sainte Thérèse avait de la science, et le fréquent usage qu'elle en faisait en la consultant, prouvent qu'elle se tenait à une

1. *Ibid*, p. 337.

2. Cinquième demeure, ch. I, p. 368-369.

3. Sixième dem., ch. VIII, p. 477.

très grande distance, et du quiétisme grossier de Molinos, et du quiétisme raffiné de M^m Guyon. Ce qui le prouve mieux encore, c'est ce qu'elle dit du travail de l'esprit, travail aussi nécessaire pour devenir un saint que pour devenir un savant, travail sans lequel les mystiques ne sauraient faire de rapides progrès dans la perfection, pas plus que les théologiens ne peuvent sans lui acquérir et conserver la science.

§ II.

Travail continuel.

Dans son injuste appréciation des personnes et des choses, le monde accuse le cloître d'être le séjour de la paresse, et ne voit dans les contemplatifs que des oisifs. Ah ! s'il était moins aveugle, s'il parcourait seulement le *Château intérieur*, ou s'il lisait la vie de quelque sainte recluse, il reconnaîtrait bientôt que la solitude austère et l'exercice de la contemplation sont, pour l'esprit humain, le lieu et le temps de la plus grande activité. Je fus stupéfait la première fois que je notai, additionnai et comparai, tout ce que la réformatrice du carmel nous révèle de l'ineffable travail, qui s'accomplit dans une âme et par une âme appelée à la sainteté. Je compris pourquoi les personnes paresseuses ou ferment le livre, ou ne le lisent qu'en frissonnant. Je ne trouvai plus aucune exagération, dans ce qu'un écrivain de l'Oratoire avait dit, en la vie d'une carmélite célèbre :

« Le péché de paresse est tout ensemble le plus universel et le plus inconnu de tous. Son venin ne consiste pas seulement en une langueur et une lâcheté à vaincre le sommeil, ou à se porter au travail, mais plutôt en une négligence des choses qui regardent le salut, et le service que nous devons à Dieu ; de laquelle négligence toute sorte de pesanteur à agir pour Dieu, peut être une branche et une étendue. De grands hommes ont cru que ce vice avait été la source de tous les autres dans le premier père... Jésus-Christ fit voir à sœur Marguerite du Saint-Sacrement ce qu'il avait souffert pour ce péché, et la rendit participante de ses douleurs... Pour apaiser l'ire de son Père contre ce péché, il voulut que durant l'espace de près d'un an elle fit une pénitence si prodigieuse, que nous la taisons à dessein, parce que peu d'esprits seraient capables de la comprendre¹. »

O vous, ma révérende Mère, qui, comme les saints anges, avez une extrême horreur de la paresse², admirez l'hommage que la *santa escriptora* rend, dès les premières pages, au travail de la grâce qui nous prévient toujours : « Quant à ce que Dieu opère dans une âme, lorsqu'il y agit par des moyens extraordinaires et surnaturels, c'est ce qu'on explique fort peu. Je vous parlerai donc de ces opérations surnaturelles de la grâce,

1. *La Vie de sœur Marguerite du S. Sacrement, religieuse carmélite du monastère de Beaune, composée par un prêtre de la congrégation de l'Oratoire, Paris, 1679, liv. V, ch. VII, n° 1, p. 197.*

2. *Ibid.*

et j'essaierai de plusieurs manières de vous en donner l'intelligence. Vous goûterez, je n'en doute pas, une consolation bien pure, quand vos regards découvriront cet admirable travail de Dieu dans l'âme¹. »

Rend-elle hommage aussi au travail de l'âme, en ces états mystiques où elle semble le plus passive? D'abord je répons en général, avec un auteur contemporain que vous aimez à lire et à entendre : « Plus l'âme s'élève dans l'échelle mystique, plus la part de Dieu grandit en restreignant la part de l'homme; l'oraison des parfaits va toujours se simplifiant, l'exercice de leurs facultés devient plus rare, leur activité se ralentit, l'âme vit moins par elle-même et plus par Dieu. Mais se peut-il que cette part de l'activité humaine devienne absolument nulle? Je ne le crois pas². » Ensuite je répons en particulier pour votre illustre réformatrice : Bossuet a prouvé, contre Fénelon, qu'elle n'exclut de l'oraison de quiétude que le raisonnement, ou l'exercice naturel de l'intelligence, mais non pas tout acte surnaturel de l'esprit. La suspension, l'impuissance et le sommeil de l'âme dans la contemplation, ne sont jamais complets et durent à peine une demi-heure³. »

Ce double travail nous est insinué par les com-

1. Première dem., ch. II, p. 288.

2. Mgr D'Hulst, *Vie de la Mère Marie-Thérèse*, ch. IV, 3^e édit., p. 107.

3. Bossuet, *Mystici in tuto*, 1^a p., art. 1, cap. I-VII, *Œuvres*, édit. Vivès, t. XIX, p. 584-589.

paraisons, dont se sert votre sainte Mère. A quoi compare-t-elle l'hôte divin du château intérieur? à une fontaine de vie, à un resplendissant soleil, fontaine où est planté l'arbre de nos âmes, soleil dont la chaleur féconde nos œuvres¹. Dieu n'est donc dans l'âme des mystiques ni une source tarie, ni un astre éteint ou éclipsé; il y est une fontaine qui jaillit, et un soleil qui rayonne. Cette âme même à quoi est-elle comparée? à une source très claire, qui communique aux ruisseaux formés d'elle toute sa limpidité². Elle n'est donc ni stagnante ni croupissante. A quoi encore la compare-t-on? dès le commencement, dès le titre même, à un château fait d'un seul diamant ou d'un cristal très pur³, mais à un château où il y a de l'air et du mouvement, comme il est dit à la fin : « Il me semble, mes sœurs, que ce sera une consolation pour vous de respirer au large, et de vous récréer dans ce château intérieur; à quelque heure que ce soit, vous pourrez, sans la permission des supérieures, y entrer et vous y promener⁴. »

Ce double travail est souvent affirmé en des termes si expressifs, qu'ils prouvent manifestement à tous les lecteurs, que ce château n'est pas un lieu de plaisance et de repos, mais le théâtre de l'action combinée de Dieu et de l'âme, pour vaincre les résistances et surmonter les obstacles

1. Première dem., ch. II, p. 285, 286.

2. Première demeure, ch. II, p. 284.

3. *Ibid.*, ch. I, p. 275.

4. Septième dem., fin, p. 544.

à l'union parfaite, à l'entière identification des cœurs.

Dieu appelle l'âme, l'accompagne et lui parle, soit par lui-même, soit par des intermédiaires¹. S'il parle lui-même, ses paroles sont efficaces, laissent une grande tranquillité, et restent longtemps gravées dans la mémoire². Il produit les goûts spirituels, il en est la source, et c'est de lui qu'ils jaillissent dans le bassin de l'âme³. Il la réveille tout à coup par un rapide éclair, ou la pénètre d'une flamme délicieuse; il lui fait une blessure d'ineffable suavité, et lui cause des élans d'amour délicats et subtils⁴. Il fait même naître au plus profond de son intérieur une étincelle, qui l'embrase de telle façon qu'elle se renouvelle, comme un phénix au milieu des flammes⁵. D'autrefois il tient tellement unies à lui toutes nos puissances, ou les suspend si bien, que nous semblons détachés du corps, *desatados de este cuerpo*⁶.

Par ses mystérieuses opérations, le Seigneur transforme une âme, mieux que le ver à soie en un brillant papillon, et la fait revivre à elle-même pour ne vivre qu'à Jésus-Christ⁷. Dans le ravissement ou l'extase, il la dégage des sens, l'attire toute à lui et, la traitant comme son

1. Seconde dem., ch. I, p. 300-301, et sixième dem., ch. III, p. 428-429.

2. Sixième dem., ch. III.

3. Quatrième dem., ch. II.

4. Sixième dem., ch. I.

5. Sixième dem., ch. IV, p. 431.

6. Quatrième dem., ch. I, p. 337. *Escritos*, t. I, p. 447.

7. Cinquième dem., ch. II.

épouse, lui découvre une petite partie du royaume qu'il a conquis, lui montre en un clin d'œil les merveilles de son cabinet céleste ¹. Il lui donne des visions imaginaires ou intellectuelles, qui ne s'effacent jamais de son souvenir ². Il fait s'élever de son intérieur ce mouvement si prompt, qu'on appelle vol de l'esprit ; il la ravit, il l'enlève et l'emporte, avec la même facilité qu'un géant enlève une paille, et quelquefois son corps avec elle ; il la met entièrement hors d'elle-même, et lui révèle des choses admirables ³. Tantôt c'est le Sauveur qui lui fait voir clairement sa très sainte humanité, en lui apparaissant de la manière qu'il veut ⁴ ; tantôt c'est Dieu même qui lui fait voir en soi une vérité, dont l'éclat obscurcit en quelque sorte toutes celles qui sont dans les créatures ⁵.

Ainsi travaillée par le Créateur, l'âme peut-elle rester insensible ou indifférente ? Évidemment non. La terre qui boit la pluie et la rosée, devient un laboratoire fécond. De même l'âme sainte qui boit les paroles qu'elle entend, qui s'enivre des grâces qu'elle reçoit, répond par son travail au travail de Dieu, coopère avec lui, jusque dans ces rares instants où elle n'a pas conscience de cette coopération. Combien de mouvements sont réels dans notre corps, sans que nous

1. Sixième dem., ch. IV.

2. *Ibid.*, ch. VIII, IX, X.

3. *Ibid.*, ch. V.

4. *Ibid.*, ch. IX.

5. *Ibid.*, ch. X.

en ayons le sentiment ? De même, lorsqu'elle est le plus abîmée en Dieu, lorsque toutes ses facultés sont suspendues pour un moment, l'âme n'est ni morte ni stérile, ni négligente ni distraite. Votre vaillante réformatrice favorise si peu le quiétisme, qu'il n'y a pas dans tout son *Château* une seule demeure, où elle n'assigne à ceux qui l'habitent quelque tâche à remplir. Si vous voulez avoir le tableau de l'activité de l'âme la plus contemplative, dans le temps même qu'elle semble le plus passive sous la main de Dieu, parcourez du regard toutes les demeures, ou laissez-moi vous en signaler un trait, vous en rappeler un détail.

Au premier plan, que voyez-vous ? l'application de l'esprit exigée pour rentrer en soi, ou pénétrer dans le château intérieur. « La porte, dit sainte Thérèse, la porte par où l'on entre dans ce château, est l'oraison et la considération. Je ne distingue pas ici l'oraison vocale de l'oraison mentale ; car l'une et l'autre, pour mériter ce nom, doivent être accompagnées de considération ¹. »

Dans la première demeure que demande-t-elle ? que l'âme apprenne à se connaître et à connaître Dieu, pour s'humilier sans se décourager. « *La humildad siempre labra como la abeja*, l'humilité travaille toujours comme l'abeille, qui fait son miel dans la ruche, et sans cela tout serait perdu. Or, considérez l'abeille : elle quitte la ruche, et va de fleur en fleur chercher son butin.

1. Première dem., ch. I, p. 280.

Que cette âme, si elle veut m'en croire, fasse de même; que, de temps en temps, elle quitte ce fonds de sa propre misère, et prenne son vol pour considérer la grandeur et la majesté de son Dieu... Lorsque nous demeurons enfoncés dans la considération de notre misère, au lieu de couler pur et limpide, le fleuve de nos œuvres entraîne dans son cours la fange des craintes, de la pusillanimité, de la lâcheté et de mille pensées qui troublent... C'est pourquoi je dis que, si nous voulons acquérir une véritable humilité, il faut jeter et arrêter nos yeux sur Jésus-Christ, le souverain bien de nos âmes, et sur ses saints. Cette vue, je le répète, ennoblira notre entendement, et la connaissance de nous-mêmes cessera de nous décourager et de nous abattre ¹.»

Que faut-il pour entrer dans la seconde demeure? « Il faut que chacun, selon son état, travaille à s'affranchir des soins et des occupations non nécessaires ². » Les âmes y souffrent beaucoup plus que dans la première, mais elles y jouissent du bonheur d'entendre Dieu les appeler par un événement, par une épreuve, par la voix d'un saint, par un sermon, par une lecture. « Elles sont encore, il est vrai, au milieu des affaires, des plaisirs, des divertissements, des vanités du monde, elles vont tombant, se relevant de leurs péchés; mais la miséricorde et la bonté de l'adorable Maître sont si grandes, qu'il

1. Première [dem., ch. II, p. 289-292. *Escritos*, t. I, p. 437.

2. *Ibid.*, p. 295.

continue de les appeler, et cela d'une manière si douce, qu'elles se désolent de ne pouvoir exécuter à l'heure même ce qu'il leur commande. » Comment la sainte les console-t-elle ? par cette importante vérité : « Ce à quoi doivent uniquement prétendre, ceux qui commencent à s'adonner à l'oraison, c'est de travailler de toutes leurs forces, avec courage et par tous les moyens possibles, à conformer leur volonté à la volonté de Dieu ¹. »

Que dit-elle des âmes de la troisième demeure ? Comme celles des deux premières, « elles ne s'occupent presque sans cesse qu'à agir par l'entendement, et à méditer. Cependant elles feraient très bien d'employer aussi quelque temps à produire, et à offrir à Dieu, divers actes intérieurs de louanges, d'admiration de sa bonté, de joie de ce qu'il est Dieu, de désir de le voir honoré et glorifié comme il le mérite ². » Plus spécialement elle dit : « Ce sont là des personnes qui méditent depuis des années sur ce que Notre-Seigneur a souffert, sur les avantages qui se rencontrent dans la souffrance, et qui même désirent de souffrir. » Que leur recommande-t-elle principalement ? « Les personnes qui, par la bonté du Seigneur, sont parvenues à cette troisième demeure, et qui, grâce à sa miséricorde, sont bien près de monter plus haut, ne peuvent rien faire, à mon avis, qui leur soit plus utile, que de s'adonner de toutes leurs forces à la pratique

1. Seconde dem., ch. 1, p. 300-306.

2. Quatrième dem., ch. 1, p. 335.

d'une prompt obéissance. Quoiqu'elles ne soient pas engagées dans la vie religieuse, il leur sera très avantageux d'avoir un directeur auquel elles se soumettent en tout, comme plusieurs le pratiquent dans le monde même¹. »

Que la *mística doctora* conseille-t-elle aux âmes dans la quatrième demeure ? « Laissez aller cette imagination, vrai traquet de moulin, et sans vous inquiéter de son bruit incommode, occupez-vous de faire votre farine, c'est-à-dire de poursuivre votre méditation à l'aide de la volonté et de l'entendement²... Puisque Dieu nous a donné les puissances de l'âme pour agir, et que le travail de chacune d'elles a sa récompense, au lieu de chercher à les captiver par une sorte d'enchantement, laissons-les s'acquitter librement de leur office ordinaire, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur en confier un autre plus élevé³. »

Qu'avait-elle dit des contentements spirituels ou sentiments de bonheur, qui naissent dans l'âme quand elle médite et prie ? « Ces contentements sont des fruits de nos bonnes œuvres; nous les acquérons en quelque sorte par notre travail, et nous avons sujet de nous réjouir de l'avoir si bien employé⁴. » Que dit-elle du recueillement surnaturel, qu'elle nomme le principe, et comme le vestibule, de l'oraison, des goûts divins ou de quiétude ? « On ne doit point arrêter les discours

1. Troisième dem., ch. II, p. 322-328.

2. Quatrième dem., ch. I, p. 340.

3. *Ibid.*, ch. III, p. 355.

4. Quatrième dem., ch. I, p. 333.

et les considérations de l'entendement... On ne doit point laisser la méditation ni le travail de l'entendement¹. » Que dit-elle de la préparation et des résultats de cette oraison même de quiétude, ou des goûts divins, dans laquelle le Seigneur agrandit l'âme et la remplit de ses dons ? « La véritable préparation pour recevoir de telles faveurs, après avoir tant offensé Dieu, n'est pas de désirer des consolations, mais d'imiter Notre-Seigneur, en souhaitant de souffrir pour lui comme il a souffert pour nous². » Et les marques de ces faveurs, les résultats de l'opération divine ?

« L'âme, moins liée qu'auparavant dans le service de Dieu, y agit avec beaucoup plus de liberté et d'étendue. Elle sent diminuer l'appréhension des peines de l'enfer, parce qu'elle perd la crainte servile ; mais elle conserve une crainte plus vive d'offenser Dieu, et sent en elle une grande confiance de le posséder un jour. Libre de l'appréhension qu'elle avait de perdre la santé par les pénitences, elle croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec le secours de Dieu, et désire ainsi en faire encore de plus grandes. Elle redoute beaucoup moins les croix et les peines, parce que sa foi est plus vive, et elle ne doute point que, si elle les embrasse pour plaire à Dieu, il ne lui fasse la grâce de les souffrir avec patience ; quelquefois même elle les désire, parce que nul

1. *Ibid.*, ch. III, p. 353, 356.

2. *Ibid.*, ch. II, p. 348.

bonheur ne lui paraît si grand, que de faire quelque chose pour l'amour de lui ¹. »

Avec la cinquième demeure commence la théologie mystique proprement dite, ou l'oraison d'union, qui produit cette suspension des facultés de l'âme, que les écrivains désignent par les mots de passiveté, inaction, silence et anéantissement. Sainte Thérèse en avait déjà parlé dans sa *Vie* ², où elle dit : « Ce ravissement complet et général n'a pas toujours lieu dans la contemplation, il est même fort rare; mais dès qu'il existe, je le répète, il n'y a plus de notre part aucune opération, aucun acte, et Dieu fait tout en nous. Ici l'âme ne fait absolument rien, elle ne prête même pas ce petit concours, qui consiste à écouter sans aucun travail d'attention, elle trouve en elle la vérité, elle l'y trouve infuse, en sorte qu'elle n'a qu'à jouir ³. »

Si vous voulez avoir, ma révérende Mère, une explication savante et développée du sens précis de ces paroles, et de plusieurs autres semblables, parcourez le remarquable ouvrage composé en italien par un religieux de votre ordre, par le P. Balthazar de Sainte-Catherine de Sienne, qui le publia à Bologne en 1671 et l'intitula : *Splendori riflessi de Sapienza celeste vibrati dà gloriosi gerarchi Tomaso d'Aquino e Teresa di Giesu sopra il Castello interiore e mistico Giardino*. C'est un volume in-folio qui contient

1. Quatrième demeure, ch. III, p. 357.

2. *Vie*, ch. XVIII, XX, XXV, XXVII.

3. Ch. XXVII, p. 320, 321.

plus de 700 pages, et qui est destiné particulièrement aux pères spirituels et aux directeurs des âmes contemplatives.

La vue seule du frontispice gravé en fait comprendre le sens et la portée : le Saint-Esprit darde ses rayons de lumière sur un livre, que Thérèse de Jésus et Thomas d'Aquin tiennent ouvert, et qui réfléchit ces rayons sur les carmes et les carmélites, en inondant de clartés le château intérieur et le jardin mystique. Partout l'ange de l'école vient appuyer de son autorité, expliquer par sa science, les enseignements du séraphin du carmel. L'auteur n'oublie pas de citer aussi d'autres théologiens illustres, en particulier Suarez, qu'il nomme le très docte scolastique et mystique, *il dottissimo scolastico e mistico*¹. Quant à votre Mère, il avoue qu'elle remplit l'office de théologienne, non seulement mystique, mais positive, *officio non tanto di mistica, mà di teologhessa positiva*².

En le lisant vous remarquerez qu'il écrit en italien *Teresa*, comme *Tomaso*, par un simple T, parce que cette langue, comme l'espagnol, n'admet pas le TH; mais il leur rend ce TH toutes les fois qu'il les écrit en latin, *Thomas, Theresia*. De même il appelle Louis de Léon *Aluigi Legionense*³. Saint Louis de Gonzague signait aussi son prénom *Luigi*, en le commençant par

1. P. 331, 2^e colonne. Mansioni V, cap. 1, splendore V riflesso IX.

2. P. 337, 1^{re} colonne. *Ibid.*, riflesso XI fin.

3. P. 329, 1^{re} colonne. *Ibid.*, riflesso VIII fin.

un A, suivant un usage qui n'était sans doute pas rare en Italie, et auquel nous devons *Aloysius*, comme traduction latine de *Loys* ou *Lovis*.

Le P. Balthazar explique les expressions les plus fortes de sainte Thérèse, non par une inaction absolue et prolongée des puissances de l'âme, mais par une suspension relative et passagère, qui leur laisse la connaissance directe et l'amour général. Les termes employés sont des expressions hyperboliques, qui ne sont vraies que par proportion ou analogie. L'âme ne vole pas vers Dieu avec une seule aile, mais avec les deux ailes de la pensée et de l'affection ; lors même qu'elle semble le plus passive, elle produit l'acte de l'attention intellectuelle, et digère la nourriture spirituelle qui lui est infuse, comme l'estomac de l'enfant digère le lait qui lui est donné, comme l'épouse des Cantiques se sert de ses pieds, pour entrer dans le cellier où le roi l'introduit. Elle agit, elle opère, non par son industrie propre, non d'une manière naturelle et humaine, mais d'une façon surnaturelle et divine, étant mue par l'influence spéciale du Saint-Esprit. Sa coopération est active et son concours réel ; mais elle ne s'en aperçoit pas, parce qu'on ne s'aperçoit guère de ce qu'on fait, qu'autant qu'on le fait avec quelque difficulté. Elle s'applique à Dieu, et cette application contribue à l'amour, mieux que ne ferait la réflexion sur cet amour ; car cette réflexion ne serait que la considération d'une chose créée, ne servirait pas immédiatement à l'amour, mais l'entraverait plus qu'elle

ne l'enflammerait. Donc pas de retour sur soi-même dans l'union avec Dieu, pas même pour penser qu'on fait oraison¹. Cassien cite avec éloge cette parole de saint Antoine : Elle n'est point parfaite l'oraison où le moine se comprend, ou même comprend qu'il prie, *vel hoc ipsum quod orat, intelligit*².

D'ailleurs le mot *demeure* indique une habitation d'une certaine durée, et à coup sûr sainte Thérèse n'admet pas qu'on puisse être longtemps dans la cinquième demeure sans travailler. Elle y compare même longuement le travail de l'âme à celui du ver à soie. « Ce qui est ici en notre pouvoir, dit-elle, pour faire que Jésus-Christ soit lui-même notre demeure, comme il l'est dans l'oraison d'union, c'est de travailler de notre côté à bâtir cette demeure, ainsi que le ver à soie construit sa coque... Certes, ce n'est ni en ôtant ni en donnant à Dieu, qu'il est en notre pouvoir de bâtir cette demeure, mais en retranchant de nous, en donnant quelque chose de nous, à l'exemple des vers à soie³. »

Que dit-elle encore? « L'âme doit travailler sans cesse à avancer dans le service de Dieu, et dans la connaissance d'elle-même... Il n'est point de chrétien qui, avec l'aide de la grâce, ne puisse arriver à la véritable union, pourvu qu'il s'efforce

1. Mansioni V, cap. 1, splendore V, riflesso VII-X, p. 324-334.

2. Cassien, *Collation. IX*, cap. xxxi, Migne, P. L., t. XLIX, p. 808.

3. Cinquième demeure, ch. II, p. 375.

de tout son pouvoir de renoncer à sa volonté propre, pour s'attacher uniquement à la volonté de Dieu... Sachez, mes filles, que pour cette union de pure conformité à la volonté de Dieu, il n'est point nécessaire que les puissances soient suspendues... Mais remarquez bien que, dans tous les cas, il faut que ce ver mystique meure, et que dans cette union de pure conformité à la volonté divine, sa mort doit vous coûter plus cher. En effet, dans cette union surnaturelle où l'âme goûte en Dieu de si grandes délices, le bonheur qu'elle éprouve de vivre d'une vie si nouvelle, aide beaucoup à faire mourir ce ver; tandis que dans l'union de conformité, il faut que l'âme, sans sortir de la vie ordinaire, lui donne elle-même la mort¹. »

Qu'ajoute-t-elle en finissant ? « L'amour n'étant jamais oisif, il n'est pas possible que le nôtre pour Dieu, après avoir atteint un tel degré, cesse d'aller en augmentant. Et qui ne voit qu'une âme, qui ne prétend à rien moins que d'être l'épouse d'un Dieu, et à qui il a déjà fait l'honneur de se communiquer par de si grandes faveurs, ne saurait, sans infidélité, demeurer dans l'inaction et comme endormie² ? »

Dans la sixième demeure l'âme reçoit la blessure d'amour, entend de divines paroles, éprouve le ravissement, le vol de l'esprit, la jubilation spirituelle, a des visions intellectuelles et imagi-

1. *Ibid.*, ch. III, p. 383, 385, 386.

2. Cinquième demeure, ch. IV, p. 398.

naires, est soumise à des souffrances morales, à des maladies corporelles, à des peines mystiques qui sont une sorte de martyre. N'est-ce pas assez dire combien le séjour en cette demeure est laborieux ? Mais ce sont ces épreuves mêmes qui font prendre à la petite colombe, c'est-à-dire à l'âme, un vol plus élevé. Les puissances et les sens restent libres, considèrent avec étonnement ce qui se passe, mais ne troublent en rien l'application de l'âme à son divin Époux. Quand elle jouit de la présence de Notre-Seigneur, elle sent un si ardent désir de continuer à le posséder, qu'elle ne trouve rien de difficile pour son service, et qu'il n'y a point de louanges qu'elle ne lui donne¹.

Lui fallût-il endurer les plus grandes peines et les plus grands travaux, elle aimerait mieux les souffrir que de voir sans effet ce qu'elle tient avec certitude pour une parole de Dieu. « Quand Dieu parle, plus les faveurs dont il comble l'âme sont grandes, moins l'âme fait cas d'elle-même ; elle demeure pénétrée d'un plus vif sentiment de ses péchés, et oublie ce qu'elle peut avoir fait de bien ; son unique pensée et son unique désir, c'est la gloire de Dieu, sans songer à son intérêt propre². »

« Quels désirs n'éprouve-t-elle pas de s'employer au service de Dieu, de toutes les manières qu'il lui plaira ! Car si les faveurs précédentes produisent de si grands effets, quel doit être ce-

1. Sixième demeure, ch. II, p. 412, 415, 417.

2. *Ibid.*, ch. III, p. 424, 428.

lui d'un ravissement si sublime ! Cette âme voudrait avoir mille vies, pour les sacrifier à Dieu ; elle souhaiterait que toutes les créatures fussent changées en autant de langues, pour l'aider à louer celui qu'elle aime ; elle a soif de pénitence, mais tout ce qu'elle peut faire d'austérités lui semble peu de chose, parce que la force de son amour l'empêche en quelque sorte de les sentir ¹. »

« Pourrait-elle jamais acheter trop cher une grâce, où elle se purifie pour entrer dans la septième demeure, comme on se purifie dans le purgatoire pour entrer au ciel ? Qu'est-ce que sa souffrance auprès d'une telle faveur, sinon une goutte d'eau en comparaison de l'Océan ? C'est trop dire encore. Quand à ce tourment et à cette affliction qui sont, selon moi, la plus grande souffrance qu'on puisse endurer dans ce monde, viendraient se joindre beaucoup d'autres douleurs spirituelles et corporelles, l'âme compterait tout cela pour rien auprès de la sublime faveur que Dieu lui accorde. L'âme comprend que cette peine est d'un prix inestimable, et qu'elle n'aurait jamais pu la mériter. Elle voit clairement que ce martyre est d'une nature telle, que rien en ce monde ne saurait l'adoucir, et néanmoins elle le souffre avec bonheur, et serait prête à l'endurer toute sa vie si Dieu le voulait ainsi : ce qui serait se dévouer non à mourir une fois, mais à être toujours mourante ; car ce martyre n'est rien moins qu'une agonie ². »

1. Sixième demeure, ch. iv, p. 438, 439.

2. *Ibid.*, ch. xi, p. 500, 501.

Dans la septième demeure l'âme célèbre avec Dieu un mariage spirituel, qui est la plus précieuse faveur, précédée de la vision de la Trinité, et suivie d'une activité sans égale.

« Lorsque Notre-Seigneur veut accorder à une âme la grâce de ce mariage divin, il la fait d'abord entrer dans sa propre demeure, et contracte avec elle une union plus étroite que par le passé... Soit dans l'oraison d'union, soit dans les ravissements, il unit l'âme à lui, mais en la rendant aveugle et muette, comme saint Paul au moment de sa conversion; il la prive tellement de sentiment, qu'elle ne peut comprendre ni quelle est la faveur dont elle jouit, ni comment elle en jouit, parce que l'extrême plaisir qu'elle goûte de se voir si près de Dieu, suspend toutes ses puissances. Ici Dieu agit différemment; dans sa bonté, faisant comme tomber les écailles qui couvrent les yeux de l'âme, il veut que, par une voie à la vérité tout extraordinaire, elle découvre et comprenne quelque chose de la grâce dont il daigne l'honorer. L'ayant donc introduite dans sa propre demeure, il lui accorde une vision intellectuelle des plus hautes : par une certaine manière de représentation de la vérité, les trois personnes de la très sainte Trinité se montrent à elle, avec un rayonnement de flammes qui, comme une nuée très éclatante, vont d'abord à la partie la plus spirituelle de l'âme...

Quelle est l'activité de cette âme, après son mariage mystique? La sainte répond : « Il vous semblera peut-être que l'âme dans cet état doit

être si absorbée, qu'elle ne peut s'occuper de rien. Vous vous trompez; elle se porte avec plus de facilité et d'ardeur qu'auparavant à tout ce qui est du service de Dieu¹... Elle marche avec plus de crainte qu'auparavant, et elle veille avec le plus grand soin à se garder de la moindre offense contre son Dieu. Elle a les plus ardents désirs de travailler à son service; mais elle gémit, elle est confuse de ne pouvoir faire que si peu de chose pour un Dieu qu'elle est obligée de servir à tant de titres. Cette impuissance n'est pas une petite croix, c'est au contraire la plus grande pénitence pour elle. Quant aux mortifications du corps, plus elle en fait, plus elle goûte de bonheur²... Dans le dessein de Dieu, ce mariage spirituel n'est destiné qu'à produire incessamment des œuvres pour sa gloire. Les œuvres, voilà, comme je vous l'ai déjà dit, la meilleure preuve de la vérité d'une si haute faveur... Ainsi, la vie des âmes élevées à un état si sublime n'est pas le repos, mais le travail et la souffrance; la force intérieure qui est en elles, allant de beaucoup au delà de ce qu'elles peuvent exécuter, elles livrent au corps une guerre continuelle; mais elles ont beau l'accabler de travaux et de souffrances, tout cela n'est rien en comparaison de ce qu'elles voudraient faire et souffrir pour leur divin Époux³. »

J'ai voulu, ma révérende Mère, mettre sous vos yeux le texte même de sainte Thérèse, pour qu'il

1. Septième demeure, ch. I, p. 509-511.

2. *Ibid.*, ch. II, p. 520, 521.

3. Ch. IV, p. 535, 539.

vous fût plus facile de juger par vous-même qu'elle diffère du quiétisme, autant que le jour diffère de la nuit. J'ai lu un grand nombre d'autres ouvrages de spiritualité, et l'évidence me contraint de proclamer ici que je n'en connais pas, qui combattent mieux la paresse de l'esprit, qui excitent plus l'activité de l'âme, que les écrits de votre admirable Mère, qu'il m'est doux de comparer sous ce rapport à saint Ignace de Loyola. Dans le *Château intérieur*, comme dans les *Exercices spirituels*, le progrès se mesure sur la violence qu'on se fait à soi-même.

§ III.

Travail sanctifiant.

Partout et toujours donnant l'exemple du travail, Thérèse de Jésus ne s'est point contentée de tirer les pierres de la carrière, de rassembler les matériaux, et de les laisser dans une sorte de chaos ; elle les a rangés dans un ordre parfait, que l'on regrette parfois de ne pas rencontrer en certains traités mystiques : elle a fait le plan et l'ordonnance du *Château*, et l'a divisé en sept demeures, comme en autant d'appartements qu'il faut parcourir, comme en autant d'étages qu'il faut monter, pour arriver au sommet de la perfection. Pourquoi sept ? Pourquoi pas huit ou neuf ? à cause des sept sacrements, qui nous font atteindre par les grâces ordinaires le but, qu'elle

poursuit par les grâces extraordinaires, l'union avec Dieu, l'identification des cœurs.

L'harmonie ne doit-elle pas régner partout, dans la rédemption comme dans la création ? Le savant Dumas disait à l'Académie des sciences, en 1874 : « J'ai la conviction de l'existence d'un être divin, créateur d'une double harmonie, de l'harmonie qui régit le monde inanimé, puis de l'harmonie qui régit le monde organisé vivant. » Un théologien français a dit de même plus récemment : « L'harmonie est un des caractères les plus évidents de la vérité, tandis que le décousu est la note et la conséquence logique de l'erreur ¹. » Ne soyez donc pas surprise que, pour l'œuvre de notre sanctification, la grâce se greffe sur la nature, et que dans la grâce même le plan supérieur soit en harmonie avec le plan inférieur, qu'il y ait entre eux de nombreuses ressemblances.

D'où viennent les sept couleurs que le prisme ou l'arc-en-ciel étale à nos yeux, qui fournissent une multitude de nuances, et qui donnent aux fleurs et à mille autres objets la plus brillante parure ? La science nous montre qu'elles viennent du soleil par ses rayons. D'où viennent les sept sacrements, qui appliquent à nos âmes les grâces de la rédemption, pour les embellir et les rendre agréables à Dieu ? La foi nous enseigne qu'ils jaillissent du Soleil de Justice qui se coucha sur le Calvaire, qu'ils sortent du Cœur de Jésus qui fut ouvert sur la croix, *ex Corde scisso... Ex*

1. Ribet, *La Mystique divine*, tome III, ch. 1, n° 14, p. 34.

*hoc perennis gratia, ceu septiformis fluvius*¹. Si vous lisez l'office du Précieux Sang, vous entendrez l'évêque d'Hippone affirmer que de là ont coulé les sacrements de l'Église, *unde sacramenta Ecclesiæ manaverunt*; vous entendrez l'archevêque de Constantinople s'écrier que l'eau et le sang étaient deux symboles, l'un du baptême, l'autre de l'eucharistie, *unum baptismatis symbolum, aliud sacramenti*².

Or, de même que partout, dans la nature, nous sentons l'influence de ces rayons qui viennent de l'astre du jour, nous admirons quelque nuance d'une ou de plusieurs de ces couleurs qu'étale l'arc-en-ciel : ainsi partout, dans l'ordre surnaturel, on découvre l'influence ou on aperçoit un reflet de ces sacrements, qui forment dans le firmament de l'Église un magnifique arc-en-ciel, gage de la miséricorde divine, instrument de la réconciliation entre Dieu et l'homme. Aujourd'hui on n'abuse que trop de ces analogies, en appliquant à des choses profanes les mots les plus sacrés. Mais en dehors de ce déplorable abus peut exister un légitime usage.

Saint Grégoire de Nazianze appelle le purgatoire un dernier baptême, *postremus baptismus*³, parce que l'un et l'autre purifient les âmes, et les font entrer dans la vie soit de la grâce, soit de la gloire. Figurée par les noces de Cana, l'eucharistie n'est-

1. Fête du Sacré-Cœur, hymne de matines.

2. *Brev. romain*, 1^{er} dimanche de juillet, leçon VII pour saint Augustin, et V pour saint Jean Chrysostome.

3. Saint Grégoire de Nazianze, *Oratio XXXIX*, n° 19, P. G., t. XXXVI, p. 358.

elle pas un banquet, figure et avant-goût du banquet des cieux? Comme sacrifice, n'éclaire-t-elle pas d'une vive lueur tous les sacrifices anciens? Comme sacrement, n'a-t-elle pas permis à Monseigneur Gerbet de dire : « L'univers où tout ce qui est divin est enveloppé de symboles matériels, est une grande et immense eucharistie? »¹.

Comme la copie rappelle l'original, le pape Innocent III s'élevait, de la pensée du mariage à la contemplation de l'union du Verbe de Dieu avec la nature humaine, de l'union de Jésus-Christ avec l'Église, de l'union même de Dieu avec l'âme juste². Et saint Jean n'appelle-t-il pas la béatitude céleste les noces de l'Agneau (Apoc., XIX, 7)? Quant au sacrement de l'Ordre, saint Pierre voit dans tous les fidèles comme autant de prêtres, puisqu'il leur reconnaît à tous un royal sacerdoce, *regale sacerdotium* (I Petr., II, 9). Presque dans le même temps, où saint Ambroise attribuait à l'innocente jeune fille le sacerdoce de la chasteté, *sacerdotium castitatis*³, saint Augustin attribuait au père de famille un office presque épiscopal, *quodam modo episcopale officium*⁴. Au XVII^e siècle, le vénérable fondateur de Saint-Sulpice s'élevait plus haut que la terre, cherchait dans le ciel même les gloires du sacerdoce, et montrait

1. Cité dans les *Annales du Saint Sacrement*, t. IV, p. 5.

2. Innocent III, *Prima collectio decretalium*, titul. XL, édit. Baluze, *Epist.*, tome I, p. 600.

3. Saint Ambroise, *De Virginibus*, l. I, cap. VII, n° 32, P. L., t. 16, p. 198.

4. Saint Augustin, *in Joann. tract. LI*, n° 13, P. L., t. 35, p. 1768.

comment les prêtres l'emportent sur les anges, par les fonctions comme par la dignité¹.

Que dirai-je de la pénitence? On en voit un reflet dans l'habit même que vous portez, et Bourdaloue osait dire : « Qu'est-ce que l'habit religieux? C'est, pour user de cette expression, une espèce de sacrement². » Oui, ma révérende Mère, c'est le signe visible de vos dispositions intérieures, de votre application à mourir au monde et à vous-même, à ne vivre qu'à Dieu, à pratiquer pour Jésus-Christ la pauvreté, la mortification et l'humilité.

Ai-je besoin de citations et d'autorités, pour vous apprendre que l'huile sainte qui coule sur nos membres, par la confirmation et l'extrême-onction, rappelle à tous le soldat et l'athlète, qui se préparent à la lutte, qui vont livrer le long combat de la vie, ou le décisif combat de la mort, soit pour leur patrie, soit pour leur Église, soit pour leur roi, soit pour leur Dieu? Votre séraphique Mère y faisait elle-même allusion, quand elle écrivait pour ceux qui commencent à faire oraison : « Il faut imiter la bravoure de ces preux chevaliers qui, sans solde, veulent servir leur roi, sûrs qu'ils sont du salaire de leurs services. Entrés dans la lice spirituelle, tenons toujours nos yeux élevés vers ce véritable et éternel royaume, que nous voulons conquérir³. » Elle disait de l'âme qui a fait de grands progrès

1. M. Olier, *Traité des saints Ordres*, 3^e p., ch. I, éd. Migne, *Œuvres complètes*, p. 661.

2. Bourdaloue, *Pensées sur divers sujets*, habit religieux, *Œuvres*, Paris, 1828, t. XV, p. 164-166.

3. *Vie*, ch. xv, p. 165.

dans l'oraison, et à qui Dieu donne des ravissements : « Le moment est venu pour elle de lever hautement l'étendard de Jésus-Christ. Elle monte, ou plutôt le Seigneur la transporte à la plus haute tour de la forteresse dont elle a la défense, et elle arbore au sommet la bannière de Dieu. De cette hauteur où elle se voit en sûreté, elle regarde ceux qui sont dans la plaine ; loin de redouter les dangers des combats, elle les appelle, parce que Dieu lui donne comme la certitude de la victoire¹. »

Je ne sors donc pas de la tradition, et je ne suis point téméraire en vous disant : De même que les sept sacrements sont les signes sensibles institués par Notre-Seigneur, pour nous sanctifier, pour opérer le salut de tous les hommes de bonne volonté ; ainsi les sept demeures du *Château intérieur* sont les degrés qu'il a établis, pour perfectionner quelques âmes d'élite et se les unir plus intimement. Souvent même entre les demeures et les sacrements l'analogie est frappante. Laissez-moi vous le prouver.

La première demeure, c'est l'état de grâce, avec la connaissance de soi-même et la vigilance contre les pièges de Satan. Qui nous rend l'état de grâce ? Qui nous donne Dieu pour père, et le ciel pour héritage ? Le baptême. Qui nous empêche d'en profiter ? L'ignorance de notre dignité surnaturelle et l'attachement aux pompes du démon. Écoutez sainte Thérèse :

1. *Ibid.*, ch. xx, p. 226.

« Dites-moi, mes filles, si l'on demandait à quelqu'un quel est son père, quelle est sa mère, quel est le pays où il a vu le jour, et qu'il ne sût que répondre, qu'éprouverait-on à la vue d'une pareille ignorance? Eh bien, il existe une stupidité plus dégradante encore : c'est celle de ces enfants de Dieu qui, ne se mettant nullement en peine de connaître la noblesse de leur origine et la dignité de leur être, n'ont de pensées et de soins que pour ce misérable corps. Ils savent, en général, qu'ils ont une âme, parce qu'ils l'ont ouï dire, et que la foi l'enseigne ; mais l'inestimable prix de cette âme, mais les biens dont elle peut être enrichie, mais l'hôte divin qui y fait son séjour, c'est ce dont ils s'occupent rarement. Voilà pourquoi, au lieu de travailler par toutes sortes de soins à conserver la beauté de cette âme, ils n'ont pour elle qu'indifférence et oubli. Pensées, regards, tout chez eux se porte et se concentre sur la grossière enchâssure de ce diamant divin, ou sur l'enceinte de ce château, je veux dire sur ces corps de boue¹. »

« Mais il faut en convenir, le démon se sert de terribles artifices et de ruses bien subtiles, pour empêcher les âmes de se connaître, et pour les détourner du véritable chemin qu'elles doivent suivre... Il médite sans cesse leur ruine... Ce qui fait que dans les premières demeures les âmes sont plus exposées, c'est qu'elles sont encore pleines de l'amour du monde, engagées dans ses

1. Première demeure, ch. I, p. 276, 277.

plaisirs, passionnées pour ses honneurs et ses prétentions¹. »

Quel est le moyen d'échapper à ces artifices, d'entrer et de nous établir dans la première demeure ? Votre Mère nous a déjà dit que la prière nous en ouvre la porte², et elle ajoute que la charité nous y maintient : « Comprendons-le bien, mes filles, la véritable perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain ; ainsi nous serons d'autant plus parfaites, que nous garderons avec plus de fidélité ces deux importants préceptes. Toute notre règle et toutes nos constitutions ne sont que des moyens, pour atteindre plus parfaitement ce but³. » Et que fait donc le baptême ? Par la grâce sanctifiante il fait de nous le temple de Dieu, où habite l'Esprit-Saint (I Cor., III, 16), cet Esprit d'adoption qui nous rend témoignage que nous sommes les enfants de Dieu (Rom. VIII, 15, 16), cet Esprit de prière qui nous fait crier vers lui : O mon Père, *abba Pater* (Rom., VIII, 15, Gal. IV, 6), cet Esprit d'amour qui répand la charité dans nos cœurs (Rom., V, 5).

La seconde demeure est ouverte, par la persévérance dans la pratique de l'oraison et de la charité ; mais que de combats pour y entrer ! que de combats pour ne point reculer ! Comment alors ne pas se rappeler la confirmation, qui fait de nous les soldats de Jésus-Christ, et qui nous aide à ne pas rougir de sa croix ? La vaillante carmélite

1. Première demeure, ch. II, p. 293.

2. *Ibid.*, ch. I, p. 280.

3. *Ibid.*, ch. II, p. 297.

lite nous y fait elle-même songer, puisqu'elle écrit : « C'est ici qu'il faut que l'âme se montre courageuse, et ne ressemble point à ces lâches soldats, qui se couchaient sur le ventre pour boire, lorsque Gédéon les conduisait à l'ennemi. Elle doit se persuader qu'elle va livrer combat à tous les démons, et que de toutes les armes, les meilleures pour vaincre sont celles de la croix... Embrassez la croix que votre Époux a portée, et sachez que c'est à ce noble but que doivent tendre tous vos efforts. Que celle d'entre vous qui peut le plus souffrir pour ce divin Époux, souffre de grand cœur, et à celle-là appartiendra la plus belle couronne¹. »

La troisième demeure répond au sacrement de pénitence, appelé si souvent un baptême laborieux, un baptême de larmes. La sainte y parle des épreuves par lesquelles Notre-Seigneur purifie les âmes, des angoisses de cœur qu'elles endurent, de leurs peines intérieures et de leurs humiliations. Elle y parle aussi des qualités du confesseur, et de la soumission qui lui est due. « Souvent, dit-elle, Dieu veut que les élus sentent leur misère, et dans ce but il éloigne d'eux ses faveurs pour un peu de temps. Il n'en faut pas davantage, cette épreuve est pour eux un trait de lumière, bien vite ils apprennent à se connaître, et ils voient très clairement leurs défauts. Parfois même, considérant qu'ils n'ont pas le courage de s'élever au-dessus de certaines tri-

1. Seconde demeure, ch. I, p. 306.

bulations assez légères, ils en éprouvent une peine plus vive, que des sécheresses et de la soustraction des grâces sensibles qu'ils endurent¹. »

Quel est le premier remède ? la première vertu qu'on doit porter au tribunal de la pénitence, l'humilité : « L'humilité est un remède infailible pour guérir nos plaies ; et quoique Notre-Seigneur, qui est notre divin médecin, tarde à venir, ne doutez pas qu'il ne vienne et ne nous guérisse... Je sais que c'est moins par les austérités du corps qui sont secondaires, que par une humilité profonde, qu'on avance dans ce chemin spirituel. Ce qui arrête et empêche d'entrer plus avant dans le château, c'est le manque de cette humilité². »

Quel est le second remède ? la seconde vertu que nous devons pratiquer au saint tribunal, l'obéissance : « Les personnes parvenues à cette troisième demeure, ne peuvent rien faire qui leur soit plus utile, que de s'adonner de toutes leurs forces à la pratique d'une prompte obéissance. Quoiqu'elles ne soient pas engagées dans la vie religieuse, il leur sera très avantageux d'avoir un directeur auquel elles se soumettent en tout, comme plusieurs le pratiquent dans le monde même, afin de ne faire en quoi que ce soit leur propre volonté, parce que d'ordinaire c'est de là qu'arrivent tous nos maux. Pour cela, il ne faut point qu'elles cherchent un guide qui soit, comme l'on dit, de leur humeur, et

1. Troisième demeure, ch. II, p. 320.

2. *Ibid.*, p. 323 et 325.

qui marche en tout avec autant de circonspection qu'elles. Mais elles doivent en choisir un qui connaisse la vanité des choses d'ici-bas, et qui tienne le monde vaincu sous ses pieds. On ne saurait dire combien l'on gagne à l'école de tels maîtres. ¹ »

La quatrième demeure me fait penser à l'extrême-onction, qui nous oint au dedans comme au dehors, qui nous fortifie pour les derniers combats et nous prépare un repos éternel. De quoi parle sainte Thérèse en cette demeure ? des contentements spirituels et des goûts divins, du recueillement surnaturel et de l'oraison de quiétude. Elle parle même des suaves odeurs que l'âme respire, comme s'il y avait au dedans d'elle-même un brasier où l'on jetât d'excellents parfums². On y lit beaucoup de choses qui conviennent aux agonisants, comme le conseil de ne s'inquiéter ni s'affliger des imaginations³. On y reconnaît, comme à la mort, que tous les plaisirs du monde ne sont qu'un pur néant⁴. On s'y tient doucement uni à Notre-Seigneur par la volonté, comme le pieux moribond, et on prononce de temps en temps quelques paroles d'amour⁵.

On se garde bien de retourner en arrière et d'offenser le Seigneur, car une pareille infidélité ferait tout perdre⁶. « Le naturel s'y trouvant mêlé avec ce qui est surnaturel, on y est plus

1. *Ibid.*, p. 328.

2. Quatrième demeure, ch. II, p. 345.

3. *Ibid.*, ch. I, p. 340.

4. *Ibid.*, ch. III, p. 358.

5. *Ibid.*, ch. III, p. 355.

6. P. 358.

exposé aux artifices du démon que dans les demeures suivantes¹ », ou qu'en d'autres circonstances de la vie, et Satan fait tous ses efforts pour gagner une seule de ces âmes, il tente tout pour l'arracher à Dieu².

La cinquième demeure, l'oraison d'union, rappelle le mariage ou du moins les entrevues, les fiançailles qui le précèdent; la sainte prend soin de nous en avertir elle-même. « Vous avez entendu dire, écrit-elle, que Dieu contracte avec les âmes un mariage spirituel. Béni soit-il de ce qu'il daigne dans sa miséricorde s'humilier jusqu'à cet excès! J'avoue que cette comparaison est grossière; mais je n'en sais point qui exprime mieux ce que je veux dire, que le sacrement de mariage. Il existe sans doute une grande différence entre le mariage dont je veux parler, et le mariage ordinaire : l'un, qui est spirituel, est bien éloigné de l'autre, qui est corporel; les plaisirs spirituels que Dieu donne dans l'un, sont à mille lieues des contentements terrestres de l'autre. Dans le premier c'est l'amour qui s'unit à l'amour, et toutes ses opérations sont ineffablement pures, délicates, suaves; les termes manquent pour les exprimer, mais Notre-Seigneur sait bien les faire sentir.

« Or, selon moi, l'oraison d'union ne s'élève point jusqu'au mariage spirituel; elle n'en est que la préparation et comme le chemin. De

1. P. 362.

2. P. 359.

même qu'ici-bas, quand deux personnes doivent se marier, elles examinent d'abord si elles se conviennent, si elles se veulent, et en viennent ensuite à des entrevues, afin qu'ells soient plus satisfaites l'une de l'autre; ainsi en est-il dans le mariage spirituel. L'âme a déjà formé son jugement sur l'Époux, auquel elle doit s'unir; elle voit tout l'avantage d'une si haute alliance; elle est déterminée à n'avoir d'autre volonté, que celle de ce divin Époux, et à lui plaire en toutes choses. De son côté, Notre-Seigneur demeure content d'elle, parce qu'il voit sa disposition intérieure; et voulant, dans sa miséricorde, le lui faire connaître d'une manière plus particulière, il en vient, comme on dit, à une entrevue avec cette âme bien-aimée, et il daigne se l'unir¹. »

Sans doute, l'oraison d'union, qui caractérise cette cinquième demeure, n'est qu'une préparation au céleste mariage; mais cela suffit déjà pour expliquer la fécondité des âmes apostoliques, qui ont donné à Dieu tant d'autres âmes. Car, « ayant reçu, comme leurs vies en font foi, cette grâce de l'entrevue avec l'Époux, elles ont fait de magnifiques efforts pour ne pas perdre, par leur faute, la grâce plus éminente encore d'un mariage si divin², » d'un mariage qui leur assurera une postérité spirituelle, en rendant à jamais féconds leurs actes et leurs discours, leurs désirs même et leurs tourments.

1. Cinquième demeure, ch. iv, p. 393, 394.

2. *Ibid.*, p. 396.

Et cette entrevue, cette oraison d'union, à quelles conditions est-elle obtenue ? A deux conditions, qui rappellent encore le mariage : le don de soi et l'obéissance à l'Époux : « Il veut que, sans vous réserver la moindre chose, vous lui fassiez un don absolu de vous-mêmes et de tout ce qui vous concerne. Selon que ce don sera plus ou moins parfait, vous recevrez de plus grandes ou de moindres grâces. Ce don total de soi à Dieu est la meilleure de toutes les marques, pour reconnaître si nous arrivons jusqu'à l'oraison d'union¹. » Mais ce que l'oraison d'union a de meilleur, c'est qu'elle procède de l'union des volontés, où tout chrétien peut parvenir, avec l'aide de la grâce ordinaire : « Il est même impossible d'arriver à la première, si l'on ne possède la seconde, je veux dire cette soumission entière de notre volonté à celle de Dieu². »

La sixième demeure me paraît répondre au sacrement de l'Ordre. Elle parle de tant de choses qui conviennent spécialement aux prêtres, qu'elle occupe plus de cent pages, et remplit plus que le tiers du traité. N'est-ce pas là que l'âme entend des paroles divines, qu'elle a des visions et des ravissements, qu'elle éprouve le vol de l'esprit et la jubilation du cœur, mais après avoir reçu la blessure d'amour qui lui cause un martyre plein de délices, mais après avoir éprouvé de grandes peines, contradictions, blâmes, maladies ? C'est même là qu'elle endure la peine la plus grande de

1. *Ibid.*, ch. I, p. 365.

2. *Ibid.*, ch. III, p. 385.

ce monde, celle d'être séparée de Dieu et le désir de le posséder. Pour supporter toutes ces peines, elle considère la sainte humanité de Notre-Seigneur, elle se garde bien de « s'éloigner d'une aussi parfaite compagnie, que celle de notre bon Jésus et de sa très sainte Mère¹. » Or, tout cela ne convient-il pas admirablement au sacerdoce catholique ?

N'est-ce pas le prêtre qui nous parle de Dieu et pour Dieu, qui est l'écho et l'interprète de la parole divine ? N'est-ce pas le prêtre qui est, par office, le voyant, le successeur des prophètes, nous révélant les secrets divins, les abîmes, les dangers du présent, les promesses ou les menaces de l'avenir, pour nous ramener dans le bon chemin, parfois au péril de sa vie ? N'est-ce pas le prêtre qui élève nos âmes vers Dieu, et embrase nos cœurs de son amour, tantôt en les inondant d'une joie sainte, tantôt en les pénétrant d'une douleur salutaire ? Qui plus que le prêtre doit sentir Jésus près de soi ? Qui plus que le prêtre doit éprouver les trois effets du vol de l'esprit : une admirable connaissance de Dieu, la connaissance de soi-même avec un profond sentiment d'humilité, un souverain mépris pour les choses de la terre² ? Qui plus que le prêtre doit être embrasé du zèle des âmes, et disposé à sacrifier mille vies pour les gagner à Dieu³ ? Qui plus que le prêtre doit méditer Jésus et Marie ?

1. Sixième demeure, ch. vii, p. 468.

2. Sixième demeure, ch. v, p. 447.

3. Ch. vi, p. 451.

Aussi votre sainte Mère, dès le premier chapitre¹, souhaite-t-elle à ses filles un bon prêtre qui ait l'expérience de ces choses, et avoue-t-elle plus loin² que, quand il ne l'a pas, il est un tourment pour les âmes d'élite. Elle leur dit encore : « Si celui que vous consultez est homme d'oraison, mais étranger à ces faveurs, il s'effrayera soudain de ce que vous lui direz, et il ne manquera pas de le condamner. C'est pourquoi le meilleur, à mon avis, est de vous adresser à quelque prêtre très savant, et tout ensemble, s'il se peut, très versé dans les choses spirituelles³..... Un confesseur qui a une connaissance expérimentale de ces choses, verra bien vite si ce qu'on lui rapporte vient de Dieu, ou de l'ennemi du salut, ou de l'imagination, principalement s'il a le don du discernement des esprits⁴. »

La septième demeure nous remet en mémoire les plus doux souvenirs du banquet eucharistique ; car elle est le lieu du mariage spirituel, comme l'église est le lieu de la communion sacramentelle, comparée souvent à un festin nuptial. Toutes deux sont comme un second ciel, où Notre-Seigneur habite : dans l'une il s'unit par un mystique mariage à l'âme sainte, qu'il a lui-même choisie ; dans l'autre il s'unit par l'eucharistie à l'âme juste, qui s'est bien préparée. Aussi que de choses, dites dans cette dernière et plus intime de-

1. Ch. I, p. 403.

2. Ch. VI, p. 449 — ch. VIII, p. 472, 477.

3. *Ibid.*, p. 478.

4. Ch. IX, p. 485.

meure, pourraient s'appliquer à la maison du pain vivant descendu des cieux, et à la table sainte!

« Là les trois divines personnes se communiquent à l'âme, font en elle leur demeure; » ici elles sont dans le juste par la grâce, et plus encore par la communion, en vertu de la concomitance. Là, après cette descente de la Trinité, comme ici après la réception de l'adorable sacrement, « l'âme se porte avec plus de facilité et d'ardeur qu'auparavant à tout ce qui est du service de Dieu; et dès que les occupations la laissent libre, elle reste avec cette agréable compagnie... Il paraît que Dieu veut alors, par cette compagnie, la préparer à de plus grandes choses. Il est clair, en effet, qu'elle en tirera un très grand secours pour s'avancer dans la perfection ¹. »

N'est-ce pas après la communion, comme après le mariage, que l'âme peut dire à son divin Époux: « O vie de ma vie, ô mon aliment et mon soutien, et autres paroles de ce genre? Car alors de ce sein infini de son amour où il la sustente sans cesse, Dieu laisse s'échapper à flots le lait des célestes consolations, qui communiquent comme une nouvelle vie.... L'âme voit clairement que ce grand Dieu est en elle comme une eau vive qui l'arrose, que c'est lui qui lance les flèches dont elle est blessée, qu'il est la vie de sa vie, et le soleil dont la lumière se répand de son intérieur sur toutes ses puissances ². »

1. Septième demeure, ch. I, p. 510, 511, 512.

2. *Ibid.*, ch. II, p. 518.

Enfin la communion n'est-elle pas ce baiser de Dieu et de l'homme, que l'Épouse demande dès le début des saints Cantiques, *osculetur me osculo oris sui* (Cant. I, 1)? N'est-ce pas le baiser par lequel Notre-Seigneur donne aux âmes qu'il aime, un avant-goût de la béatitude céleste, comme le gage ou les arrhes de la récompense qu'il leur destine, pour tout ce qu'elles ont fait et souffert à son intention? Ne faudrait-il pas énumérer les admirables et nombreux effets de la communion, comme du mariage, « pour avoir une idée juste, suivant l'expression de sainte Thérèse, de ce que Dieu opère dans l'âme, lorsqu'il l'unit à lui par ce baiser, qu'elle lui demandait avec l'Épouse des Cantiques? C'est ici, selon moi, que Dieu exauçant sa demande lui donne ce gage souverain de son amour. C'est ici la source des eaux vives, où cette biche blessée boit à longs traits et étanche sa soif. C'est ici le tabernacle de Dieu, où cette bien-aimée goûte d'ineffables délices¹. »

La symétrie du plan divin est telle, ma révérende Mère, que ce qui est plus bas et sous les yeux de tous, nous sert à deviner, entrevoir, apprécier même ce qui est plus haut, ce qui dépasse la portée du commun des mortels. Pour l'ordre de la nature, saint Paul avait dit : Par le visible on connaît l'invisible, par les créatures qu'il a faites Dieu nous laisse apercevoir ses invisibles attributs, *invisibilia ipsius*; on les voit, non des yeux du

1. *Ibid.*, ch. III, p. 530.

corps, mais des yeux de l'esprit, *intellecta conspiciuntur* (Rom., I, 20). Dans l'ordre de la grâce, la révélation générale ou le dogme catholique nous sert de criterium, de règle, pour discerner ce qu'ont de faux, ce que peuvent avoir de vrai, les révélations particulières dont certaines personnes se croient favorisées; les grâces communes, les moyens ordinaires de sanctification, nous aident à juger les privilèges mystiques, les grâces extraordinaires, que le Seigneur accorde à quelques âmes choisies.

La doctrine des sacrements, le but et l'efficacité de ces signes sensibles, projettent une vive lumière sur les sommets peu connus et peu fréquentés du mysticisme, sur les phénomènes du surnaturel. Cette lumière nous dirige dans nos appréciations, nous fait rejeter ce qui est naturel ou diabolique, pour n'admettre que ce qui est divin. Quoique ces faveurs soient parfois accordées pour le bien des autres, Dieu n'en désire pas moins toujours que celui qui les reçoit, s'en serve pour son propre avancement dans la perfection, pour sa sanctification personnelle. La mystique ne remplace point les sacrements, mais elle les complète; ce sont deux routes parallèles et superposées : la plus élevée n'est parcourue que par un petit nombre d'âmes d'élite, la plus basse est suivie par la multitude des élus. Mais l'une et l'autre ont le même point de départ, la prière, et le même point d'arrivée, la sanctification, c'est-à-dire l'union, l'unité, l'identification du cœur de l'homme avec le cœur de son Dieu. Je ne crois pas

qu'il existe un livre de spiritualité, où l'on entende cet harmonieux accord, où l'on voie cette belle symétrie, mieux que dans le *Château intérieur* de sainte Thérèse.

Cette instructive et consolante harmonie se retrouve jusque dans les trois effets, auxquels on reconnaît également bien les progrès spirituels, et des âmes qui s'agitent sur le champ poudreux de l'apostolat, et des âmes qui semblent se reposer dans la tranquille solitude de la contemplation. Est-ce l'apôtre des gentils, est-ce la réformatrice du carmel, qui a le mieux éprouvé le premier effet? « Il est un tel oubli de soi, qu'il semble véritablement que l'âme n'a plus d'être, parce que la transformation qui s'est faite en elle, est si totale qu'elle ne se connaît plus. Elle ne pense ni à la félicité du ciel, ni à la vie, ni à l'honneur; mais elle s'occupe tout entière à procurer la gloire de Dieu¹. » Est-ce Paul, est-ce Thérèse qui a le plus ressenti le second effet? « C'est un vif désir de souffrir, mais un désir qui ne cause point d'inquiétude². »

Est-ce l'âme du grand apôtre, est-ce l'âme de la grande contemplative, qui nous montre le mieux la vérité de ces paroles sur le troisième effet? « Vous avez vu avec quelle ardeur elles désiraient de mourir, afin de jouir de la présence de Notre-Seigneur, et quel martyr était pour elles la prolongation de cet exil; et maintenant

1. Septième demeure, ch. III, p. 523.

2. P. 524.

elles sont si embrasées du désir de le servir, de faire bénir son nom, d'être utiles à quelque âme, que loin de soupirer après la mort, elles souhaitent vivre pendant de très longues années, et au milieu des plus grandes souffrances, trop heureuses de pouvoir à ce prix procurer au divin Maître, en chose si petite que ce soit, une partie des louanges qu'il mérite¹. »

Au chapitre suivant, qui est le dernier, votre Mère elle-même attire notre attention sur cette harmonie : « Et un saint Paul, s'écrie-t-elle, où puisa-t-il la force pour supporter des travaux si excessifs ? Que nous voyons clairement en lui les effets des visions et de la contemplation, qui procèdent de Dieu, et non d'une imagination en délire, ou des artifices de l'esprit de ténèbres ! Après avoir reçu de si hautes faveurs, alla-t-il par hasard se cacher, pour jouir en repos des délices dont son âme était inondée, sans vouloir s'occuper d'autre chose ? Vous voyez, au contraire, qu'il passait les jours entiers dans les occupations de l'apostolat, et qu'il travaillait la nuit pour gagner sa vie...

« O mes sœurs, qui pourra dire à quel point une âme où Notre-Seigneur habite d'une manière si parfaite, met en oubli son propre repos ! Que les honneurs la touchent peu ! et qu'elle est loin de désirer d'être estimée en la moindre chose ! Tenant sans cesse compagnie à son Époux, ainsi qu'il est juste, comment pourrait-elle se souvenir

1. *Ibid.*, p. 525.

d'elle-même? Sa seule pensée est de lui plaire, et de rechercher les moyens de lui témoigner son amour. C'est là que tend l'oraison; et dans le dessein de Dieu, ce mariage spirituel n'est destiné qu'à produire incessamment des œuvres pour sa gloire¹. »

Voilà donc comment la plus tendre mysticité dispose à l'apostolat le plus actif, voilà comment la contemplation la plus assidue mène à l'action la plus fructueuse, voilà comment l'une et l'autre aident les âmes à gravir les plus hautes cimes de la sainteté, voilà comment sainte Thérèse enseigne à sa manière la même doctrine que saint Paul; et proclame après lui l'unité dans la variété : « Division des grâces, mais un même Esprit; division des ministères, mais un même Seigneur; division des œuvres, mais un même Dieu qui opère tout en tous. » (I Cor. XII, 4-6.)

Mais au-dessus de la carmélite, au-dessus de l'Apôtre, je vois le Sauveur du monde. Et lui aussi s'explique par la circuminsession, je ne dis pas seulement dans son corps réel, dans l'union de ses deux natures, je dis dans son corps mystique, dans chacun de ses membres. Plus le chrétien est fidèle à disposer par l'oraison des degrés, des ascensions dans son cœur, *ascensiones in corde suo*, pour monter de vertu en vertu et s'élever jusqu'à la vision de Dieu (Ps. LXXXIII, 6-8), plus son cœur devient le château intérieur, où Jésus réside avec son Cœur et son amour, dont il

1. Septième demeure, ch. iv, p. 535.

habite toutes les demeures, tous les étages, tous les appartements, toutes les pièces. Réciproquement, le divin Cœur de cet adorable Maître devient le château, où le cœur de l'homme qui prie, médite et contemple, trouve un refuge inexpugnable, une habitation variée, un paradis délicieux.

L'idée du *Château intérieur* fut même suggérée à la *mística doctora*, par une longue habitude de faire sa demeure dans le Cœur de Jésus, comme la colombe dans le trou de la muraille (Cant. II, 14). Du moins il est certain qu'elle emprunta le titre de son célèbre traité à une comparaison, qui est plus vraie du Cœur de l'Homme-Dieu que de tout autre cœur, de l'âme de Jésus que de l'âme du juste : « J'ai considéré notre âme, dit-elle, comme un château fait d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, dans lequel il y a, de même que dans le ciel, diverses demeures¹. » Il est également certain que, sans la connaissance de la circuminsession avec ses trois éléments d'habitation réciproque, d'union intime, de travail continu et sanctifiant, on ne comprend presque rien au château intérieur : on n'en voit ni le fondement, ni l'étendue, ni l'élévation ; on ne comprend guère mieux toute la mystique chrétienne : on n'en apprécie suffisamment ni la racine, ni la tige, ni les fleurs, ni les fruits.

En terminant cette lettre, la plus longue que

1. Première demeure, ch. I, p. 275.

vous ayez reçue de moi jusqu'ici, et en prévoyant la longueur de celles qui la suivront, je sens le besoin de vous redire, ma très révérende Mère, ce que l'auteur séraphique du traité dont je viens d'effleurer ou d'ébaucher l'analyse, écrivait humblement dès la première demeure : « Il faut qu'on ait de la patience pour le lire, *es menester tenga paciencia quien lo leyere*¹. » Oui, il vous faut de la patience pour achever la lecture de mes lettres, si souvent que vous l'interrompiez, il vous en faudra plus encore dans la suite. Mais quels mérites vous acquerrez, si vous unissez cette patience à celle que vous montrez tous les jours, en supportant sans vous plaindre un mal qui est sans relâche ! Puis, quel bien vous ferez, comme vous serez apôtre, si vous daignez offrir l'une et l'autre à Notre-Seigneur, tantôt pour l'âme du purgatoire qu'il sait être la plus délaissée, ou qui vous est la plus chère, tantôt pour l'âme du plus ennuyeux épistolier, qui n'a d'excuse que le sincère désir de vous témoigner un infatigable et respectueux dévouement !

1. *Château intérieur*, trad. Bouix, 1^{re} dem., ch. II, p. 287 — *Escritos*, t. I, p. 437.

QUATORZIÈME LETTRE

QUATRIÈME EXPLICATION

DE L'IDENTITÉ DE CŒURS

Ma Très Révérende Mère Prieure,

La quatrième et dernière explication que je veuille vous donner, de l'identité du cœur de votre séraphique Mère avec le Cœur de votre divin Époux, c'est la conformité des sentiments et surtout des volontés.

Le vénérable P. Eudes, qui aimait tant à dire au singulier le *Cœur* de Jésus et Marie, comme on le voit par la longue salutation qu'il lui adresse, et par la manière dont il parle aux deux congrégations qu'il fonda, explique principalement ainsi cette unité : « Jésus, écrit-il après Jean Lansperge, Jésus est le très doux Époux du cœur, ou pour mieux dire de la volonté de Marie, qui est le cœur spirituel de son âme... Comme l'époux n'est qu'un avec son épouse, ainsi le Cœur de Jésus n'est qu'un avec la volonté de Marie ; comme

l'épouse doit être semblable à son époux, il y a aussi une très parfaite ressemblance entre la volonté de Marie et le Cœur de Jésus; et comme il y a communauté de biens entre l'époux et l'épouse, tout est aussi en commun entre ces deux cœurs. De sorte que tout ce qui appartient au Cœur de Jésus, appartient au cœur de Marie; ce que le Cœur de Jésus aime, le cœur de Marie l'aime; ce que le Cœur de Jésus hait, le cœur de Marie le hait; les joies et les douleurs du Cœur de Jésus sont les joies et les douleurs du cœur de Marie¹. »

Cette conformité, si pratique pour nous, est toujours à notre portée, et néanmoins si efficace qu'elle nous élève très haut dans la perfection et la béatitude, comme on le voit par sainte Thérèse et par tous ceux qui ont suivi son exemple. Je me propose donc de vous montrer d'abord quel cas en fait son école, ensuite jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle alla réellement dans la réformatrice du carmel. Elle achève de caractériser sa glorieuse école, et nous aide à en reconnaître les disciples. En étudiant ce que les plus illustres nous ont dit de cette vertu, nous voyons qu'elle peut s'élever jusqu'à l'uniformité de sentiments, et atteindre jusqu'à l'unité de vie avec Jésus. Elle atteint jusque-là en votre bienheureuse Mère, pour mettre le comble à l'identité de cœurs.

1. *Le Cœur admirable de la très sacrée Mère de Dieu*, édit. de Paris, 1834, t. II, liv. II, ch. III, section VIII, p. 82, section XII, p. 87, et Salutation, p. 315.

§ I.

La caractéristique de l'École de sainte Thérèse.

Le docteur mystique a fait école, tout le monde le sait; mais le vulgaire se trompe, en croyant que son école se distingue par l'abondance des révélations, et par la singularité des phénomènes mystiques. S'il en était ainsi, aucun de nous ne pourrait légitimement s'efforcer, ni même désirer d'en devenir le disciple. Non, ce qui la caractérise, selon moi, ce sont deux choses auxquelles il est méritoire d'aspirer, qui doivent être l'objet de nos efforts : je veux dire l'application à l'oraison mentale, et le soin de conformer notre volonté à celle de Dieu. Ces deux choses se tiennent par un lien étroit, influent l'une sur l'autre, la première prépare la seconde, et la seconde donne plus d'élévation à la première. La *mística doctora* affirme nettement cette dépendance et cette réciprocité.

D'une part, en parlant du château intérieur où l'âme reçoit les plus hautes faveurs, elle dit : « Il n'y a point d'autre porte que l'oraison, pour entrer dans ce château ¹. » Et que faut-il faire tout d'abord dans l'oraison ? Elle répond : « N'oubliez jamais cette importante vérité : ce à quoi doivent

1. *Le Château intérieur*, seconde demeure, ch. I, p. 309.

uniquement prétendre ceux qui commencent à s'adonner à l'oraison, c'est de travailler de toutes leurs forces, avec courage et par tous les moyens possibles, à conformer leur volonté à la volonté de Dieu.

« Soyez bien assurées qu'en cela consiste la plus sublime perfection, à laquelle on puisse s'élever dans le chemin spirituel. Plus on s'unit à Dieu par cette conformité entière de volonté, plus on reçoit de lui, et plus on avance dans les voies de la perfection. N'allez pas croire que notre avancement dépende de quelque autre moyen inconnu et extraordinaire; non : tout notre bien consiste dans la parfaite conformité de notre volonté avec la volonté de Dieu¹. »

N'est-ce pas pour que ce but soit atteint, que la sainte a écrit cet autre traité qui a pour titre : *Le chemin de la perfection* ? Elle l'avoue en ces termes : « Tous mes avis dans ce livre ne tendent qu'à établir ce principe : que nous devons nous abandonner entièrement à notre Créateur, n'avoir d'autre volonté que la sienne, et nous détacher des créatures. »

D'autre part, elle reconnaît, au même endroit, qu'à son tour la conformité nous aide à mieux faire oraison, nous prépare même à la contemplation et aux grâces les plus extraordinaires : « Par là notre âme se dispose à atteindre en très peu de temps le terme de sa course, et à se désaltérer enfin aux eaux vives de la contemplation.

1. *Ibid.*, p. 306, 307.

Mais si nous ne donnons pas sans réserve notre volonté au Seigneur, afin qu'il s'en serve entièrement à son gré, jamais il ne nous laissera boire à cette divine fontaine. C'est là, mes filles, cette contemplation parfaite sur laquelle vous m'avez priée de vous parler. Nous ne concourons en rien à une faveur si élevée ; notre unique office est de nous tenir sous la main de Dieu ; toute autre chose détourne l'âme de son divin objet, et l'empêche de dire : *Votre volonté soit faite...*

« Plus ce grand Dieu, notre tendre père, voit par nos œuvres que ce don de notre volonté est sincère et absolu, plus il nous approche de lui, plus il élève notre âme au-dessus des créatures, au-dessus d'elle-même, afin de la rendre capable de recevoir les plus grandes faveurs. Il met à si haut prix cette preuve de notre amour, qu'il ne cesse de nous en récompenser en cette vie... Ainsi, ne se contentant pas de cette union intime par laquelle il nous a rendus une même chose avec lui, ce Dieu d'amour commence à prendre ses délices dans notre âme, à lui découvrir ses secrets... Il commence aussi à lui témoigner tant d'amitié, que non seulement il lui rend cette volonté dont elle lui a fait un si entier abandon, mais encore il lui donne la sienne ; il prend plaisir que cette âme si tendrement aimée commande à son tour, ainsi que l'on dit, faisant lui-même tout ce qu'elle désire, comme elle accomplit tout ce qu'il ordonne¹. »

1. *Chemin de la perfection*, ch. xxxiii, p. 203-206.

Si je devais recourir moi-même à des images, pour vous rendre plus sensible, ma révérende Mère, cette union de l'oraison et de la conformité, qui est la caractéristique de l'école de sainte Thérèse, je dirais : L'humble oraison est la racine féconde, l'héroïque conformité est le tronc vigoureux de l'arbre si précieux et si rare de la perfection évangélique, qui a la charité pour sève vivifiante, pour fleurs toutes les vertus, pour fruits toutes les bonnes œuvres sur la terre et l'éternelle béatitude dans le ciel. Je dirais : La conformité est l'aigle audacieux qui prend la timide oraison sur ses ailes, pour la faire planer dans les hauteurs, et contempler de plus près le divin soleil de justice. Je dirais : Comme le monde physique a son axe, comme le globe qui nous porte tourne sur ses deux pôles ; ainsi le monde surnaturel a pour axe l'oraison et la conformité, qui forment les deux pôles sur lesquels tourne la spiritualité chrétienne. Je dirais encore : L'oraison et la conformité sont deux instruments, deux leviers capables de soulever jusqu'au céleste idéal, jusqu'à Dieu, notre terrestre et pesante nature : unissez-les, vous ferez des prodiges, vous serez tout-puissant sur le cœur même du Très-Haut.

Cette caractéristique de l'école thérésienne doit d'autant plus exciter notre émulation, qu'elle renverse plus efficacement les deux principaux obstacles, qui se dressent d'ordinaire devant les hommes de bonne volonté, pour les empêcher d'aller toujours en avant dans le progrès spirituel, pour les faire s'arrêter et dire avec le psal-

miste : *Quis ascendet in montem Domini* (Ps. XXIII, 3) ? qui gravira la montagne du Seigneur ? qui pourra jamais atteindre le sommet de la perfection ?... Quels sont ces deux obstacles ? D'abord ce que les moralistes expriment en latin par le mot *acedia*, en français par la paresse de l'esprit ; ensuite la crainte des épreuves, ce que le pieux auteur de l'*Imitation* appelle *horror difficultatis*, l'horreur de la difficulté¹. Or, comme l'esprit s'exerce et s'anime dans l'oraison, la volonté se trempe et se fortifie dans la conformité.

La paresse de l'esprit, rangée parmi les sept péchés capitaux, fait omettre les exercices spirituels, principalement ceux qui requièrent une plus forte application des facultés de l'âme ; elle fait du moins qu'on y est triste et somnolent, qu'on s'y laisse aller au dégoût et à l'ennui. Les sermons semblent toujours trop longs, les livres religieux toujours trop secs ; on traite le sérieux comme une maladie, on se montre avide de distractions, ami du changement, enclin à la curiosité. Les romans, les journaux, les feuilletons deviennent une lecture habituelle, qui produit de plus en plus la dissipation de l'esprit, l'abaissement de la vie intérieure, l'éloignement de la prière, et qui nous rend bientôt incapables de convictions profondes, de certitude et d'unité dans les sciences comme dans la religion. On abandonne peu à peu les plus saintes pratiques, on s'écarte des conseils et même des commandements, on se

1. *De imitatione Christi*, l. I, cap. xxv, n° 3.

livre au dénigrement et à la jalousie contre ceux qui sont plus parfaits que nous, à la critique et au murmure contre les supérieurs qui nous reprennent ou nous stimulent.

Un savant dominicain ¹, après avoir expliqué la pensée de saint Thomas sur la nature de la paresse d'esprit, et fait connaître les six filles que lui assigne saint Grégoire le Grand, trace dix-huit règles de discernement et de conduite, puis indique plusieurs remèdes, tels que la méditation des mystères de Notre-Seigneur, la prière fervente et continuelle, la pensée fréquente des biens spirituels, les lectures pieuses, le souvenir de la présence de Dieu, la considération de nos fins dernières, remèdes qui se résument tous dans l'oraison mentale.

Oui, l'expérience le prouve, l'oraison mentale est plus opposée à la paresse de l'esprit, la combat mieux, que tout autre travail intellectuel : elle exige plus de recueillement, plus d'attention, plus de suite et de fixité. L'homme peut s'appliquer à d'autres études avec une sorte de passion, plusieurs heures par jour durant de nombreuses années ; mais les religieux qui font durant un mois la grande retraite de saint Ignace, ne peuvent, en général, méditer que trois ou quatre heures par jour, bien que chaque méditation ne soit que d'une heure, et que chaque semaine ait son congé, sa récréation, sa promenade.

1. Noël Alexandre, *Tractatus de peccatis*, — Migne, *Theologiæ cursus*, tome XI, p. 1148-1170.

Il en est ainsi, lors même que l'oraison se réduit à ce que disait sainte Thérèse : « D'après moi, l'oraison n'est qu'un intime commerce d'amitié, où l'âme s'entretient seule à seule avec Dieu, et ne se lasse pas d'exprimer son amour à Celui dont elle sait qu'elle est aimée¹. » Car qu'y a-t-il de plus actif que l'amour? *Labores non reputat*, dit l'*Imitation*, il ne compte pour rien ses travaux et ses peines, *plus affectat quam valet*, il veut faire plus qu'il ne peut; il croit tout pouvoir, et vraiment il est capable de tout; c'est la vive flamme, c'est l'ardente lumière, qui s'élance en haut et s'ouvre partout un passage, *vivax flamma et ardens facula*².

Eh! que vous ai-je démontré dans ma précédente lettre, si ce n'est l'énergie, l'habileté, la constance de votre incomparable Mère à combattre, dans ses filles, le penchant à la paresse de l'esprit? Loin de favoriser le quiétisme, elle préconise le travail, elle demande le concours de l'âme, en chaque demeure du château, à chaque page du livre même, où elle enseigne l'oraison de quiétude et l'oraison d'union, où elle parle des plus gratuites faveurs, des visions et des ravissements.

Unissant l'exemple au précepte, elle s'adonnait avec ardeur à l'oraison, elle y employait chaque jour un temps considérable³, malgré les répugnances, les sécheresses et les dégoûts qui lui ont

1. *Vie*, ch. VIII, p. 87.

2. *De Imitatione Christi*, l. III, cap. v, n^{os} 4, 5.

3. *Vie*, ch. VIII, p. 85.

fait dire : « Je me préoccupais moins d'utiles et saintes réflexions, que du désir d'entendre l'horloge m'annoncer la fin de l'heure consacrée à la prière. Bien des fois, je l'avoue, j'aurais préféré la plus rude pénitence au tourment de me recueillir pour l'oraison. C'est un fait certain, j'avais un combat à outrance à soutenir contre le démon, ou ma mauvaise habitude, pour me rendre à l'oratoire, et je me sentais saisie en entrant d'une tristesse mortelle. Je faisais néanmoins effort sur moi, et Dieu venait enfin à mon secours... Lorsque je m'étais ainsi vaincue, je goûtais plus de paix et de délices qu'à certains jours, où l'attrait m'avait conduite à cet entretien céleste¹. » Sainte Thérèse eut donc souvent, comme nous, à tirer péniblement l'eau du puits pour arroser le jardin de son âme, avant que la pluie du ciel, avant que la rosée des grâces extraordinaires y tombât d'elle-même.

Elle persévéra, et ce qu'elle avait enseigné par ses actes et par ses discours, elle ne cessa de l'enseigner encore par ses livres et par ses lettres, qu'elle écrivit dans le but avoué de porter les autres à faire oraison. Ce n'est pas un petit sujet d'étonnement, que la fécondité de cet écrivain mystique, qui reformant son ordre, gouvernant son couvent, luttant contre ses ennemis et fondant de nouveaux monastères, rédigea de sa propre main de nombreux volumes, écrivit probablement plusieurs milliers de lettres, et voulut être après sa mort, comme pendant sa vie, par la

1. *Ibid.*, p. 89.

plume autant que par la parole, le prédicateur de la prière, l'apôtre de l'oraison. Sa correspondance étendit son apostolat, hors du cloître, à tous les rangs de la société, et quoiqu'il nous en reste à peine quatre cents lettres autographes, quoiqu'une partie de ses volumes soit perdue, on peut dire qu'elle fut partout fidèle à répéter, avec sa grâce et sa simplicité inimitables : Priez, priez, priez !

Mais qui donc lui donnait le loisir de tant agir et de tant écrire ? l'oraison. C'est là un trait de plus de sa ressemblance avec saint Paul. Deux fois dans ses épîtres ce grand apôtre, cet homme de prière et d'action, nous recommande de racheter le temps, *redimentes tempus* (Eph. v, 16), *tempus redimentes* (Coloss. iv, 5). Comment ? en profitant de toutes les occasions, d'abord pour recevoir de Dieu par la prière, puis pour donner aux hommes par l'action, comme les marchands en profitent pour s'enrichir, d'abord en achetant bon marché aux uns, puis en vendant cher aux autres. L'oraison est dans l'emploi de notre journée la part de Dieu seul, faisons-la lui longue et large : il en résultera un accroissement de profits pour le ciel, et une économie de temps pour la terre.

Faire oraison, ce n'est pas seulement choisir et nous assurer Dieu même, pour aide et pour compagnon dans nos études et nos œuvres ; c'est encore prendre un bain de sérieux, donner du lest au vaisseau de notre âme, mettre du feu dans notre cœur, du discernement dans notre

esprit, de la force dans notre volonté, pour mieux pratiquer le bien, pour mieux écarter le mal, en particulier pour nous garantir de ces choses et de ces personnes, de ces lectures frivoles et de ces conversations oiseuses, de ces importuns et de ces ennuyeux, qu'on appelle des voleurs de temps. En faveur de l'homme d'oraison les heures se multiplient ou s'allongent : il fait en trois heures ce qu'un autre ne ferait pas en trois jours, et on dirait que l'aiguille du cadran s'arrête pour qu'il achève son travail, comme le soleil s'arrêta pour que Josué complétât sa victoire.

La crainte des épreuves, l'horreur de la difficulté, autant ou plus que la paresse d'esprit, diminue le nombre et ralentit la marche des âmes qui prennent le chemin du ciel. Combien voudraient y parvenir, sans passer par Gethsémani ou l'agonie morale, sans passer par Jérusalem ou les humiliations, sans passer par le Calvaire ou les souffrances physiques ! Il leur en coûte trop d'être crucifiées avec Jésus, ou seulement de se tenir debout auprès de sa croix avec Marie ; elles préfèrent rester en bas, au pied de la colline, dans la vallée où se presse le vulgaire qui se met à l'aise, qui vit sans gêne avec Dieu plus qu'avec les hommes, qui est ennemi du sacrifice, et ne veut aller au dévouement que par la route du plaisir. Elles ne savent pas même comprendre qu'il y a des croix d'état, comme des grâces d'état et des devoirs d'état, que les croix qui nous attendent dans nos fonctions propres, dans nos emplois ou nos offices, ont quelque chose de

plus sanctifiant que les autres, et doivent être préférées à celles qu'on s'imposerait à soi-même¹.

Le monde oppose ses maximes aux maximes des saints, la soif des jouissances à la mortification de la chair, l'amour des richesses à la pauvreté évangélique, le mépris de l'autorité à l'obéissance salutaire : de là cette anémie morale, ces vertus rachitiques, cette faiblesse de caractère, qui sont les lamentables indices de la décadence des peuples et de la chute des âmes. Cet esprit du monde s'insinue peu à peu dans le sanctuaire, et dans les plus religieux asiles, comme l'esprit tentateur pénétra dans le paradis terrestre. Il y favorise le relâchement, il y rend plus rare l'habitude de combattre ses défauts, de vaincre sa nature, de se faire violence, pour ne pas se traîner à l'arrière-garde des soldats de Jésus-Christ, mais se distinguer au premier rang.

Sainte Thérèse se montra tellement intrépide, au milieu des difficultés et des épreuves de toute sorte, qu'on a dit quelquefois qu'elle fut un grand homme, et qu'on dit toujours qu'elle fut un grand caractère. Elle fait elle-même cet aveu : « Pour me vaincre, j'avais besoin de tout mon courage qui, dit-on, n'est pas petit. Dieu me l'a donné bien supérieur à celui d'une femme, comme on l'a vu en plus d'une circonstance². » En voyage,

1. Voyez M. Olier dans l'*Esprit d'un directeur des âmes*, article IV. *Œuvres complètes*, édition Migne, p. 1217.

2. *Vie*, ch. VIII, p. 89.

elle voulait être la première au danger, et faisait mettre son chariot en avant dans les endroits périlleux.

Le 26 janvier 1582, quand elle avait déjà soixante-sept ans, souffrait d'une paralysie et n'avait plus que quelques mois à vivre, elle ne craignit pas de traverser, près de Burgos, l'Arlanzon grossi par les pluies d'hiver et par plusieurs rivières débordées. C'était un abîme qui menaçait de tout engloutir, un torrent qui allait tout entraîner. Les compagnes de la fondatrice tremblent, implorent sa bénédiction, et lui demandent le temps de se confesser. Que fait-elle? Avec un joyeux sourire, elle se tourne vers ses filles effrayées et leur crie : « Courage! Laissez-moi, je veux passer la première, et si je me noie, *y si me ahogare*, ne passez pas, mais retournez à l'hôtellerie ¹. » Vers le milieu de la chaussée à peine visible, le pied lui manque, elle allait se noyer si Jésus ne l'avait soutenue. « Ah! Seigneur, lui dit-elle avec la délicieuse familiarité de son langage, quand cesserez-vous de semer ainsi les difficultés sous mes pas? — Ne te plains point, ma fille, répond le divin Maître : c'est ainsi que je traite mes amis. — Eh! Seigneur, c'est aussi pour cela que vous en avez si peu ²! »

Ce peu d'amis puise, en grande partie, sa persévérance et sa force dans sa conformité à la volonté de Dieu. Cette divine volonté n'est pour

1. Ribera, *Vida*, l. III, cap. XIII, p. 278, de l'édit. de Madrid, 1863.

2. *Histoire*, ch. xxx, tome II, p. 348.

nous ni la tyrannie qui brise, ni la fatalité qui énerve, ni l'arbitraire qui déconcerte : c'est l'expression de l'amour d'un père qui veille sur ses enfants, qui fait leur éducation par des moyens différents, qui les mène au même terme par des voies opposées, et veut les attirer tous dans son paradis, sur son trône et sur son cœur. Tandis que le bon vouloir d'un homme ne peut rien créer au dedans de nous, rien qui transforme notre âme et supplée à notre faiblesse, la volonté de Dieu est efficace au dedans comme au dehors, agit sur l'esprit comme sur la matière, et nous fait à sa ressemblance, c'est-à-dire fermes, constants et résolus, intrépides et tout-puissants, dès que nous nous mettons en rapport avec elle par la soumission et la conformité.

Elles sont une sorte de communion. Saint Vincent de Paul disait, en effet, que Notre-Seigneur est une communion continuelle aux âmes vertueuses, qui se tiennent fidèlement et constamment unies à sa très sainte volonté, et qui ont un même vouloir et un même non-vouloir avec lui¹. N'était-ce pas cette continuelle communion qu'assure la conformité, qui donnait au grand apôtre le droit d'écrire : « Je puis tout en celui qui me fortifie ? » (Philip., IV, 13).

Tout homme qui se révolte contre la volonté de Dieu, se voit privé de cette grâce intérieure qui suffit à tout (II, Cor. XII, 9), de cet invisible secours qui aurait fait sa force. De là, ces fai-

1. Abelly, *Vie de saint Vincent de Paul*, l. III, ch. ix.

blesses, ces chutes, ces prostrations, qui vont souvent jusqu'au désespoir et au suicide. Chez un peuple, comme dans une famille, plus on désobéit à Dieu, plus le nombre des suicides augmente. Les statistiques officielles établissent que, pour la France, ce nombre ne fut que de 1,700 en 1827, mais qu'il a dépassé, l'année dernière, 1881, le chiffre de 6,500. L'impiété le fera croître encore¹. Pourquoi s'en étonner ?

Contre les tentations et les adversités, l'homme n'est pas fort par lui-même, il n'est fort que par son union avec Dieu. Cette union une fois détruite, il ne reste plus qu'un cadavre, qu'on pourra bien galvaniser, dans lequel on pourra produire des mouvements convulsifs, une vie factice et momentanée, par le jeu des passions, par l'appât de l'intérêt, par des mots sympathiques et sonores, mais auquel on ne rendra jamais cette virilité toujours égale, cette modération dans la force, cette intrépidité sans phrase et sans bruit, que nous communiquons et nous conservons notre soumission au bon plaisir de notre Père céleste.

La science nous montre comment, de deux métaux rapprochés et unis, peut se former un courant électrique. De même, rapprochez votre volonté de celle de Dieu, faites qu'elle en prenne la forme, qu'elle en suive les contours, qu'elle s'applique, s'unisse et se soude au divin vouloir : votre âme sera bientôt électrisée. Elle subira l'ac-

1. En 1886, il est monté à 8,187.

tion bienfaisante d'une électricité céleste, qui ne tue pas mais vivifie, qui guérit les malades, éclaire les aveugles, relève les tombés, fortifie les faibles et ressuscite les morts.

Vous savez mieux que moi, ma révérende Mère, que votre héroïque réformatrice en avait fait l'expérience, qu'elle s'était sentie souvent électrisée par son union avec Dieu, qu'un courant puissant traversait sa grande âme et ranimait son courage, dès qu'elle disait avec Jésus en agonie : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne ! Non ce que je veux, mais ce que vous voulez ! Non comme je veux, mais comme vous voulez ! » Aussi a-t-elle écrit d'une âme entièrement soumise à la volonté du Seigneur : « A part la crainte de perdre son Dieu, ou le déplaisir de voir qu'on l'offense, rien ne sera capable de l'affliger, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort, si ce n'est celle des personnes utiles à l'Église, ni aucun des événements de ce monde, parce qu'elle est assurée que Dieu sait beaucoup mieux ce qu'il fait, qu'elle ne sait ce qu'elle désire. » Thérèse ajoute, en parlant des combats de la vie et des obstacles à la perfection : « Nous vaincrons, nous vaincrons sans nul doute, pourvu que notre volonté soit véritablement unie à celle de Dieu ¹. »

1. *Le Château intérieur*, cinquième dem., ch. III, p. 385, 387.

§ II.

Les disciples de sainte Thérèse.

L'école thérésienne compte de très nombreux disciples, parmi les prêtres et les fidèles de tous les pays, comme parmi les religieux de tous les instituts ; elle n'est fermée à personne, on y peut venir, on y peut entrer de tous les rangs et de toutes les conditions. Il me suffira de vous en citer trois exemples, que je choisis dans les situations les plus différentes, l'un en Espagne, l'autre en France, le plus récent en Italie. C'est, dans le cloître et la vie contemplative, saint Jean de la Croix, mort le 14 décembre 1591, à Ubéda ; c'est, dans le monde et la vie conjugale, la bienheureuse Acarie, morte le 18 avril 1618, à Pontoise ; c'est, dans le recueillement de l'écrivain et la vie active du missionnaire, saint Alphonse de Liguori, mort le 1^{er} août 1787, à Nocéra-de-Pagani.

Tous les écrits de votre glorieux Père, Jean de la Croix, prouvent qu'il fut au plus haut degré un homme d'oraison, et que la contemplation fit de lui un esprit supérieur, perspicace et laborieux. Toute son histoire atteste qu'il fut soumis à des épreuves si terribles, qu'elles sont parfois un scandale pour les simples et les petits, quand ils songent que les principales lui furent infligées par ses propres frères en religion. Emprisonné par les mitigés à Tolède en 1577, disgrâcié par le

chapitre des réformés à Madrid, en 1591, maltraité par son supérieur dans sa dernière maladie à Ubéda, il montra partout la plus héroïque conformité à la volonté de Dieu. De ce premier disciple, de cet intrépide coadjuteur de votre Mère, je puis donc me borner à vous rappeler deux passages, pris vraiment au hasard, l'un sur l'oraison, l'autre sur la conformité.

Que lisons-nous dans le *Cantique spirituel* ? « Tant que l'âme n'est pas arrivée à l'état d'union parfaite, il lui est bon de s'exercer à l'amour, aussi bien dans la vie active que dans la vie contemplative. Mais une fois qu'elle est parvenue là, il ne lui convient plus, à moins d'une obligation positive, de s'occuper à d'autres œuvres ou à des exercices extérieurs, qui puissent lui faire perdre un seul instant de cette vie en Dieu, lors même qu'il s'agirait de choses très importantes pour sa gloire. L'âme semble alors oisive ; cependant le plus petit acte de pur amour a plus de prix aux yeux de Dieu, il est plus profitable à l'Église et à l'âme elle-même, que toutes les autres œuvres réunies.

« Voilà pourquoi Marie-Madeleine, dont les enseignements produisaient de si grands fruits, et qui aurait pu en les continuant en produire de bien plus précieux encore, se sentant consumée par un désir extrême de plaire à son divin Époux et d'aider l'Église, se cacha trente ans dans le désert pour s'y livrer exclusivement à cet amour. Elle crut, en agissant de la sorte, avancer davantage l'œuvre de Dieu...

« Que les hommes dévorés d'activité, qui se figurent pouvoir remuer le monde par leurs prédications et leurs autres œuvres extérieures, réfléchissent ici un instant; ils comprendront sans peine qu'ils seraient beaucoup plus utiles à l'Église, plus agréables au Seigneur, sans parler du bon exemple qu'ils donneraient autour d'eux, s'ils consacraient la moitié de leur temps à l'oraison. Ils feraient par une seule œuvre un plus grand bien, et avec beaucoup moins de peine, qu'ils n'en font par mille autres auxquelles ils dépensent leur vie. L'oraison leur mériterait cette grâce, et leur obtiendrait les forces spirituelles, dont ils ont besoin pour produire de tels fruits. Sans elle, tout se réduit à un grand fracas; c'est le marteau qui, en tombant sur l'enclume, fait résonner tous les échos d'alentour. On fait un peu plus que rien, souvent absolument rien, ou même du mal¹. »

Que lisons-nous dans la *Vive flamme d'amour*? Nous lisons que le chrétien qui aspire le plus vivement à la transformation éternelle, a déjà pour le temps et pour le mode conformé sa volonté à celle de Dieu, en lui disant : « Achevez, si telle est votre volonté²; » puis il fait cette touchante prière :

« O flamme de l'Esprit-Saint, qui transpercez si intimement, si tendrement la substance de mon âme, et qui la brûlez par votre divine ardeur, vous

1. *Cantique spirituel (Explication du)*, strophe XXIX p. 316-318, Paris, 1880.

2. *Vive flamme d'amour*, strophe I, vers 5, p. 472-475.

êtes déjà si aimable que vous semblez me montrer, par là, votre désir de vous donner à moi parfaitement dans la vie éternelle ! Quand je vous suppliais de me délivrer de la vie présente, les demandes que je vous adressais, au milieu des anxiétés et des fatigues que l'amour me faisait éprouver, et qui accablaient la fragilité de mon esprit, ne parvenaient pas à vos oreilles, à cause de la faiblesse de mes sens, de leur impureté et de mon peu d'amour. Vous ne m'exauciez pas davantage, lorsque mon âme vous désirait avec ardeur, lorsque l'amour impatient ne me permettait pas de me résigner complètement à la condition de cette vie, où vous me condamnâtes à demeurer, parce que les transports d'amour que j'avais ressentis jusque là, n'étaient pas d'un assez grand prix à vos yeux, à cause de leur peu de consistance.

« Maintenant mon amour est devenu tellement fort, que non seulement mon esprit et mes sens ne défont plus en vous, mais que mon cœur et ma chair, pénétrés de votre divine force, se réjouissent dans le Dieu vivant (Ps. LXXXIII, 2), avec une conformité parfaite à votre adorable volonté. Maintenant je ne demande plus que ce que vous m'ordonnez de demander ; je ne veux pas ce que vous ne voulez pas ; il me semble impossible de faire autrement, et il ne me vient pas même à l'esprit de le demander. Maintenant, dis-je, mes requêtes sont plus conformes à la droite raison ; elles ont plus de valeur à vos yeux par cela même qu'elles viennent de vous, que

vous les voulez, que je vous les adresse avec douceur et avec joie dans l'Esprit-Saint, et que mon jugement émane de votre divine Face (Ps. XVI, 2), ce qui vous fait apprécier et exaucer mes prières. Déchirez donc enfin, ô divine flamme, déchirez la toile légère de cette vie, pour que je puisse vous aimer sans retard, avec toute la plénitude et la perfection que désire mon âme, c'est-à-dire sans fin et sans mesure ¹. »

La bienheureuse Acarie, Marie de l'Incarnation, fut dans la vie de famille et au milieu d'un monde distingué, une élève de sainte Thérèse. Vous savez, ma révérende Mère, que votre héroïque réformatrice lui apparut plusieurs fois, et la forma à son école, pour la rendre plus digne de la mission que la Providence lui destinait. Son office, approuvé par l'Église, atteste son goût pour l'oraison : elle ne désirait rien tant que de vaquer à l'oraison et aux autres pieux exercices, *orationi aliisque piis actibus vacare* ². Sa messe nous fait admirer son courage dans les adversités, et le demander pour nous-mêmes, *mirabili in adversis fortitudine* ³.

Aussi pieuse que forte, cette noble femme donnait à la prière tout le temps que les affaires de sa maison lui laissaient libre. Elle avait dans l'oraison une très grande familiarité avec Dieu, et son visage, comme autrefois celui de Moïse, en devenait tout lumineux, rayonnant comme le

1. *Ibid.*, strophe I, vers 6, fin, p. 485-487.

2. Brév. de Paris, 18 avril, leçon V.

3. Missel de Paris, 18 avril, collecte.

soleil. Même après sa mort, on lui vit la face sans rides, si polie, si blanche, si vermeille, qu'on ne lui eût pas donné plus de vingt-cinq ans, et qu'elle semblait être en oraison. Ce que j'admire le plus, c'est qu'elle communiqua ce goût de la prière à ses filles dès leur bas âge.

Elles se levaient de très bonne heure, récitaient en s'habillant les psaumes de la pénitence, puis faisaient la prière du matin et une lecture de piété. On les menait ensuite à la messe, qu'elles entendaient à genoux, et en méditant sur le sacrifice de Jésus-Christ qui s'offrait en leur présence. Vers trois heures de l'après-midi, elles récitaient vêpres et faisaient encore une lecture pieuse. Après le souper on lisait les vies des saints ; puis venaient l'examen de conscience, la récitation des litanies et la prière du soir. Que nous sommes loin aujourd'hui d'une pareille application de l'esprit, même à cinquante ans, et il s'agit ici d'enfants de sept ans !

La conformité de madame Acarie à la volonté de Dieu n'était pas moins admirable. Elle se maintenait dans une sainte indifférence, par rapport à toutes les choses temporelles, et quand on lui annonçait quelque événement malheureux, elle disait : « Puisque le Seigneur le veut ainsi, que sa volonté s'accomplisse. Il fait bien ce qu'il fait. » Sa résignation à la volonté divine allait jusqu'à consentir à perdre la raison, si le Seigneur l'ordonnait. Cette conformité l'aidait à conserver sa gaieté, son air habituel de joie et de satisfaction, de même qu'à montrer en toute

occasion une héroïque force d'âme. Elle disait souvent : « Jamais il ne faut perdre courage, jamais il ne faut abandonner les choses qu'on a commencées pour le Seigneur. »

L'an 1596, en revenant de visiter son mari exilé à Luzarches, elle tomba de cheval, se cassa la jambe, fut traînée longtemps et resta deux heures étendue par terre. Elle ne jeta aucun cri, ne versa aucune larme, et conserva la même tranquillité d'esprit, que si elle n'eût pas souffert. La jambe fut mal remise, et le chirurgien recommença l'opération, qui fut fort longue : il n'entendit pas un soupir, et avoua qu'il ne croyait pas qu'on pût avoir tant d'héroïsme. La Bienheureuse essuya les plus cruels revers, exil de son mari, perte de sa fortune, accusation capitale ; elle n'en répéta pas moins dans la suite : « Ce temps a été le plus beau de ma vie ! » La souffrance lui semblait le plus précieux privilège, et elle demandait à Dieu de souffrir davantage. « Quoi ! mourir sans souffrir ! » s'écriait-elle. Dans sa dernière maladie, on voulut savoir si elle serait contente de mourir bientôt : « Je ne veux pas plus la mort que la vie, répondit-elle, je ne veux que ce que Dieu veut. » Elle enviait même l'état des âmes du purgatoire, parce qu'elles sont dans une entière conformité à la volonté de Dieu.

Aussi fut-elle choisie pour tenir dans le monde une école de sainteté, et pour contribuer par ses conseils à fonder trois congrégations religieuses : les ursulines approuvées par le Saint-Siège en 1612, les oratoriens établis par le cardinal de

Bérulle en 1611, et les carmélites qu'elle fit venir d'Espagne à Paris en 1604. Devenue veuve, elle entra au carmel, où trois de ses six enfants l'avaient précédée. Après vingt ans de vie religieuse, l'ainée disait n'y avoir rien appris de plus, que ce qui se pratiquait dans la maison de sa mère. Ce mot ne rappelle-t-il pas ce que saint Jérôme nous apprend des premiers chrétiens? Ils furent tels que des moines, et leurs maisons ressembloient à des monastères¹.

Une des gloires les plus éclatantes de l'école de sainte Thérèse, c'est d'avoir eu pour disciple un docteur de l'Église, un fondateur d'ordre, un saint justement célèbre par le double apostolat de la parole et de la plume, Alphonse de Liguori. Il semble, ma révérende Mère, s'en glorifier lui-même, tant il aime à dire : « Ma chère patronne et maîtresse sainte Thérèse²; » tant il a soin de mettre sa doctrine ascétique d'accord avec celle de l'humble carmélite, qu'il ne craint pas d'appeler « cette grande maîtresse de l'oraison³. » Après l'auguste Mère du Rédempteur, ce fut la séraphique Thérèse de Jésus qu'il donna pour patronne à sa congrégation : les rédemptoristes en récitent l'office propre, et en mettent la statue en chacune de leurs maisons. Il s'était consacré lui-même à sainte Thérèse, par un acte authen-

1. Saint Jérôme, *De viris illustribus*, cap. xi, Patrol. Lat., t. XXIII, p. 627.

2. Discours sur la nécessité de l'oraison mentale pour un prêtre, n° 1, *Œuvres ascétiques*, t. XIII, p. 444. traduction du P. Dujardin.

3. Instruction V sur l'oraison mentale, n° 1, *ibid.*, p. 278.

tique où il la choisissait après Marie pour sa mère, sa maîtresse et son avocate. C'est une assez longue prière, écrite tout entière de sa main, et retrouvée de nos jours dans ses papiers.

Saint Liguori a si souvent et si parfaitement écrit sur l'oraison, qu'on l'a surnommé le *Docteur de la prière*, comme saint Augustin est appelé le *Docteur de la grâce*. Il faudrait le lire tout entier. Mais je ne puis attirer ici votre attention que sur un point, qui intéressera vivement votre piété filiale : il cite fréquemment et textuellement votre admirable Mère. Il la cite en particulier pour ce qui était si cher au cœur de Thérèse, la perfection des prêtres. Faisant allusion aux faveurs, dont la divine Majesté comble ceux qui persévèrent dans l'oraison, elle avait dit : « Dieu n'accorde ces grâces si élevées qu'il m'a faites, que par l'oraison. Si nous lui fermons cette porte, je ne vois pas comment il pourrait nous les accorder¹. » Le docteur ajoute : « Si la sainte ne le sait pas, je déclare que je sais encore moins comment un prêtre sans oraison recevra toutes les grâces nécessaires pour se sauver². »

Le grand théologien considère d'abord combien le prêtre a besoin de lumières, pour son salut et celui des autres : « Quelles lumières, s'écrie-t-il, voulons-nous avoir, si nous n'approchons pas de Dieu par le moyen de l'oraison ? Où tant de saints, je le demande, où tant d'hommes simples

1. *Vie de sainte Thérèse par elle-même*, ch. VIII, p. 91.

2. Discours sur la nécessité de l'oraison, n° 1, *Œuvres*, t. XIII, p. 444, 445.

et tant de femmes, sans étudier la théologie, ont-ils si bien appris les choses divines, si ce n'est dans l'oraison, cette école des saints? Telle fut une sainte Hildegarde, qui composa plusieurs livres sur les divines Écritures, une sainte Marie-Madeleine de Pazzi, qui parla si admirablement des perfections de Dieu, une sainte Thérèse, qui écrivit si bien sur l'oraison qu'elle a fait l'admiration du monde entier, et que l'Église nous fait demander à Dieu la grâce de profiter de sa doctrine céleste, *cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur*¹. »

Le saint fondateur considère ensuite combien le prêtre a besoin d'amour, pour arriver à la perfection, et il s'écrie : « Où les saints ont-ils appris à aimer Dieu, si ce n'est dans l'oraison? Où un saint Philippe de Néri reçut-il un amour si ardent que, son pauvre cœur ne pouvant le supporter, deux côtes s'écartèrent pour donner plus d'espace à ses palpitations? Où un saint Pierre d'Alcantara s'enflamma-t-il d'un tel amour envers Dieu que, pour ne pas en mourir, il devait sortir en pleine campagne, et quelquefois se jeter dans l'eau glacée? Où fut embrasée du même feu une sainte Madeleine de Pazzi, qui allait presque toujours ravie hors d'elle-même par son amour? Où en fut blessée une sainte Thérèse, qui a écrit d'elle-même que, lorsqu'elle se mit à pratiquer l'oraison mentale, elle commença à sentir ce que c'est qu'aimer Dieu²? »

1. *Ibid.*, p. 446.

2. *Ibid.*, n° 2, p. 452.

Un des premiers écrits du nouveau docteur de l'Église paraît avoir été celui qui a pour titre : *De la conformité à la volonté de Dieu*. On le trouve dès l'an 1761 imprimé dans la treizième édition de ces *Visites au Saint Sacrement*, dont la première parut en 1747 à Illicéto. Saint Alphonse le relisait souvent, et lorsque sa vue fut trop affaiblie, il se le faisait lire. Il s'efforça constamment d'en inculquer à tous les maximes, et il avait coutume de répéter celle-ci : « Les saints sont devenus saints, parce qu'ils se sont toujours tenus unis à la volonté de Dieu ¹. » Or, souvent, très souvent, il cite votre séraphique Mère.

« C'était, dit-il, l'exercice continuel de sainte Thérèse ; elle s'offrait au Seigneur au moins cinquante fois par jour, en le priant de disposer d'elle selon son bon plaisir ². » Écoutez-le encore : « Les saints n'ont jamais eu d'autre but que de faire la volonté de Dieu, persuadés que c'est en cela que consiste toute la perfection d'une âme. » Il cite en preuve le passage que je vous ai rappelé au commencement de cette lettre ³, et qui est tiré du premier chapitre de la deuxième demeure du *Château intérieur*. Il cite aussi un dominicain, le bienheureux Henri Suso, qui disait : « Dieu n'exige pas que nous abondions en lumières, mais que nous nous soumettions en tout à sa volonté... J'aime mieux être le ver le plus méprisable de la terre par la volonté de Dieu,

1. *Œuvres ascétiques*, t. II, p. 379, note.

2. *Ibid.*, § 4, p. 395.

3. P. 442.

que d'être un séraphin par ma propre volonté¹. »

Comme votre réformatrice, saint Liguori voit dans cette conformité un fruit de l'oraison mentale, et il écrit : « Sainte Madeleine de Pazzi disait que toutes nos oraisons ne doivent avoir pour but, que d'obtenir de Dieu la grâce de suivre en tout sa sainte volonté. Certaines âmes, avides de délices spirituelles, ne cherchent dans l'oraison qu'à éprouver des sentiments tendres et agréables ; mais les âmes fortes, qui ont un vrai désir de se donner entièrement à Dieu, ne demandent autre chose au Seigneur que la grâce de connaître et d'accomplir fidèlement sa volonté. Pour arriver au parfait amour de Dieu, il faut que nous soumettions en tout notre volonté à la sienne, comme nous l'enseigne saint François de Sales : « Ne croyez pas être arrivés à la pureté d'amour que vous devez avoir, tant que votre volonté n'est pas, même dans les choses les plus répugnantes, soumise entièrement et avec joie à la volonté de Dieu. »

Il cite de nouveau quelques paroles de sainte Thérèse : « O mes sœurs, quelle force n'a pas ce don de notre volonté, quand il est parfait et absolu ! Il a un tel empire sur le cœur du Tout-Puissant lui-même, qu'il le détermine à ne faire qu'un avec notre bassesse, à nous transformer en lui, et à unir ainsi le Créateur à la créature². » Puis il ajoute : « Mais on ne pourra jamais parvenir à ce

1. *Ibid.*, § 1, p. 381.

2. *Chemin de la perfection*, ch. xxxiii, p. 204, 205.

suprême bonheur, que par le moyen de l'oraison mentale, et de prières continuelles à la divine Majesté, accompagnées d'un désir sincère d'être totalement et sans réserve à Jésus-Christ¹. »

Voulez-vous savoir, ma révérende Mère, quelle vigueur d'âme le saint fondateur puisa lui-même dans cette conformité ? Rappelez-vous les terribles épreuves auxquelles il fut soumis. Tous ses premiers compagnons l'abandonnèrent, moins deux. Obligé, à soixante-dix ans, d'accepter l'évêché de Sainte-Agathe, il tomba dans de telles convulsions qu'il fut cinq heures sans parole. Plusieurs maladies l'accablèrent à la fois, et il vit sa congrégation attaquée avec fureur par des ennemis puissants, qui traitaient les rédemptoristes de jésuites déguisés ou ressuscités. Pour la défendre, il députa deux de ses religieux, l'un à Rome, l'autre à Naples, et tous deux trahirent ses intentions. Il fut privé par le pape de toute autorité, et même exclu de son ordre à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Mais vingt-deux ans de la plus douloureuse infirmité, vingt-quatre ans de la persécution la plus acharnée, mille assauts du démon, les tentations même du désespoir, ne l'empêchèrent point de boire avec résignation jusqu'à la lie le calice d'amertume, à la suite du divin agonisant, et de répéter comme lui avec courage : *Eamus, allons, en avant* (Matth., XXVI, 46) !

1. *Pratique de l'amour envers J.-C.*, ch. ix, § 1 ; t. VI, p. 434, 435.

Est-ce tout? non, non; permettez que je vous signale un nouveau rapport, un rapport de plus entre ces deux grandes âmes, Thérèse de Jésus et Alphonse de Liguori? Je n'ai qu'à rapprocher le célèbre vœu de la réformatrice de l'héroïque vœu du fondateur, en citant l'un et l'autre, tels que le bréviaire romain les formule, tels qu'il les fait lire chaque année par tous les prêtres, comme pour exciter en nous une généreuse émulation. Le 15 octobre, que dit-il de la séraphique maîtresse? Elle fit le vœu le plus ardu, celui d'accomplir toujours tout ce qu'elle jugerait être plus parfait, *quidquid perfectius esse intelligeret*¹. Elle le fit dès l'année 1560, et l'observa jusqu'à sa mort, durant vingt-deux ans. Qui lui donna un esprit assez attentif et une volonté assez ferme, pour la préparer et la rendre fidèle à ce vœu sublime? l'oraison et la conformité.

Le 2 août, que lit-on de l'angélique disciple? Il s'obligea par un vœu perpétuel à ne faire aucune perte de temps, *nullam temporis jacturam*². On lit même qu'il s'y montra tellement fidèle que, malgré la vieillesse, les travaux apostoliques et les plus graves maladies, il ne cessa jamais de parler ou d'écrire sur les choses du ciel, jusqu'à ce qu'il expirât à l'âge de quatre-vingt-dix ans³. C'était aller plus loin que saint Antonin, archevêque de Florence, dont le bréviaire dit : Il fit une guerre perpétuelle à l'oisiveté, *otio perpe-*

1. Brév. 15 oct., leçon V.

2. Brév. 2 août, leçon V.

3. Leçon VI.

*tuum bellum indixit*¹. Qui le rendit capable de cette application de l'esprit et de cette force de caractère? l'oraison et la conformité.

Ah! combien je voudrais voir tous les prêtres se former, comme saint Liguori, à l'école de sainte Thérèse, en devenir les disciples fervents et dociles! En particulier, ceux qui enseignent par la parole ou par la plume, ceux qui prêchent ou écrivent, combien ne gagneraient-ils pas à suivre les conseils, que votre Mère leur donne pour l'oraison! « Tous, par la volonté de Dieu, sont parvenus à ce degré d'oraison. Mais peut-être leur arrive-t-il quelquefois de passer ces heures précieuses, où ils sont avec Dieu, à faire des applications de l'Écriture. Sans doute, la science leur sera, avant et après, fort utile; mais pendant l'oraison elle leur est, à mon avis, peu nécessaire, elle ne sert qu'à refroidir la volonté. L'entendement se voit si près de la lumière, qu'il se trouve investi de ses clartés; et moi-même, malgré ma misère, je ne puis plus alors me reconnaître... J'excepte néanmoins les circonstances où ils devraient prêcher ou enseigner: il est bien clair qu'ils peuvent alors se servir des lumières puisées dans ce saint exercice, pour venir au secours de pauvres ignorants comme moi. Cette charité, cette immolation constante à l'avancement spirituel des âmes, uniquement en vue de Dieu, sont quelque chose de sublime². »

1. Brév., 10 mai, leçon IV.

2. *Vie*, ch. xv, p. 162, 163.

Combien ne gagneraient-ils pas à méditer les avis qu'elle leur donne, pour tremper leur caractère, pour puiser dans la conformité une hardiesse vraiment apostolique! « Hélas! j'en vois bien peu qui n'aient un excès de sagesse pour ce qui les touche... Les prédicateurs eux-mêmes visent dans leurs discours à ne point déplaire. Leur intention est bonne, ainsi que leur conduite, je veux bien le croire; mais enfin, de cette manière, ils convertissent peu de monde. Pourquoi ne sont-ils pas en plus grand nombre, ceux que les sermons arrachent aux vices publics? Savez-vous ce qu'il m'en semble? C'est qu'il y a dans les prédicateurs trop de prudence mondaine. Elle ne disparaît pas chez eux, comme chez les apôtres, dans cette grande flamme de l'amour de Dieu; voilà pourquoi leur parole embrase si peu les âmes. Je ne dis pas que leur feu doive égaler celui des apôtres, mais je voudrais le voir plus grand qu'il n'est. Voulez-vous savoir ce qui communiquait ce feu divin à la parole des apôtres? C'est qu'ils avaient la vie présente en horreur, et foulait aux pieds l'honneur du monde. Quand il fallait dire une vérité, et la soutenir pour la gloire de Dieu, il leur était indifférent de tout perdre ou de tout gagner; ayant tout hasardé pour Dieu, ils dominaient également et les succès et les revers¹. »

1. *Vie*, ch. xvi, p. 175, 176.

§ III.

Jusqu'où peut aller la conformité.

Pour tenir ma promesse, je devrais vous exposer, ma révérende Mère, jusqu'où peut aller cette conformité, qui achève de caractériser l'école de sainte Thérèse, et d'identifier le cœur de l'homme avec le cœur de Dieu. Mais quel vaste et sublime sujet ! Comme il est au-dessus de mes forces ! N'attendez donc de votre humble serviteur qu'une ébauche grossière. Heureusement pour vous, d'illustres disciples de votre séraphique réformatrice vont suppléer à ce qui me manque, parler eux-mêmes, et vous montrer que la conformité s'élève quelquefois jusqu'à l'uniformité de sentiments, jusqu'à l'unité de vie.

La résignation est notre soumission à la volonté divine dans le malheur ; elle éveille l'idée de peine et peut être passive, accompagnée de répugnance, mais pourtant parfaite sur la terre. La conformité est active, éveille l'idée de ressemblance, peut exister sans rien de fâcheux et avoir la joie pour cortège ; mais elle n'atteint toute sa plénitude que dans le ciel. Or, ici encore, vous pouvez admirer l'accord de saint Liguori et de sainte Thérèse.

« Si nous désirons, dit le tant aimé docteur de l'Église, plaire entièrement au cœur de Dieu, tâchons, non seulement de nous conformer en tout à sa sainte volonté, mais encore de nous y *uniformer*, si je puis m'exprimer ainsi. Le mot

conformer veut dire que nous dirigeons notre volonté comme celle de Dieu ; mais *uniformer* signifie, de plus, que des deux volontés nous n'en faisons qu'une, tellement que nous ne voulions que ce que Dieu veut, ou que la volonté de Dieu reste seule et soit la nôtre.

« C'est le sommet de la perfection ; nous devons y aspirer sans cesse ; ce doit être le but de toutes nos œuvres, de tous nos désirs, de nos méditations, de nos prières ; c'est pour y tendre efficacement que nous devons implorer l'assistance de nos saints patrons, de nos anges gardiens, et principalement de la divine Mère, Marie, qui n'a été la plus parfaite entre tous les saints, que parce qu'elle a toujours été plus parfaitement unie à la volonté de Dieu¹... Et nous aussi, ajoute-t-il ailleurs, si nous voulons devenir des saints, il faut que nous désirions la véritable union avec Dieu, laquelle consiste à unir totalement notre volonté à celle du Seigneur². »

Et qui cite-t-il à l'appui ? Votre fondatrice. « En quoi consiste, se demande-t-elle, la souveraine perfection ? » Elle répond : « Évidemment ce n'est ni dans les consolations intérieures, ni dans de sublimes ravissements, ni dans les visions, ni dans le don de prophétie ; mais elle consiste à rendre notre volonté si conforme et si soumise à celle de Dieu, que nous embrassions de tout notre cœur ce qu'il veut, et que nous accep-

1. *De la conformité*, § 1, tome II, p. 383.

2. *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, ch. ix, § 1, t. VI, p. 428, 429.

tions avec la même allégresse ce qui est amer et ce qui est doux, dès que nous savons que c'est son bon plaisir... C'est alors que, vraiment maîtres de nous-mêmes, nous pouvons nous employer sans réserve au service de Dieu. Lui offrant une volonté pure, afin qu'il l'unisse à la sienne, nous pouvons le supplier d'envoyer du haut du ciel le feu de son amour pour consumer ce sacrifice. Car, de notre côté, nous avons fait tout ce que nous avons pu, pour qu'il fût agréable à ses yeux ; ni les travaux ni les souffrances ne nous ont coûté, pour ôter à la victime tout ce qui pouvait déplaire au Seigneur ; enfin, nous l'avons placée sur l'autel, et elle ne touche plus à la terre... Je l'affirme, ce n'est pas le défaut de solitude qui vous empêchera de vous disposer à cette précieuse union, qui consiste à faire de notre volonté une même volonté avec celle de Dieu. C'est là l'union que je désire pour moi, et que je voudrais voir en vous toutes, et non certains transports très doux auxquels on donne le nom d'union¹. »

Voyez pour la suite, c'est-à-dire pour la transformation qui suit cette union, cette conformité, comment sainte Thérèse prélude aux développements donnés par saint Jean de la Croix. Je vous ai rappelé ce que saint Liguori cite d'elle², ce qu'elle dit de l'empire exercé sur Dieu même par le don de notre volonté, pour le déterminer « à

1. *Fondations*, ch. v, p. 76 et 78.

2. P. 467.

ne faire qu'un avec notre bassesse, à nous transformer en lui, et à unir ainsi le Créateur à la créature. » Elle finit ce chapitre par cet avis : « Ne pensez pas pouvoir jamais arriver à cet état sublime par vos soins et par vos efforts. Tout ce que vous avez à faire, c'est de dire du fond du cœur avec simplicité et avec humilité, car c'est l'humilité qui obtient tout : *Fiat voluntas tua*, que votre volonté soit faite ¹. »

Suivez maintenant du regard votre bienheureux Père s'élevant jusqu'au ciel, pour nous faire entrevoir cette transformation, cette union, cette uniformité, dans les splendeurs des saints, au midi de la gloire éternelle, et nous en montrer la gracieuse aurore sur les sommets de la grâce en ce monde. « Dans la transformation de grâce à laquelle l'âme parvient en cette vie, son amour, si intense qu'il soit, ne peut égaler la perfection de l'amour dont Dieu l'aime ; elle soupire donc après la transformation de gloire, qui s'accomplira dans la vision intuitive.

« Il est bien vrai qu'ici-bas il existe déjà entre elle et Dieu une véritable union de volonté ; mais il ne l'est pas moins que son amour ne saurait atteindre la perfection et la force, qu'il possèdera dans l'union indissoluble de la gloire. Alors, dit l'apôtre des Gentils, l'âme connaîtra Dieu aussi bien qu'elle est connue de lui : *Tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum* (I Cor., XIII, 12), en d'autres termes, elle l'aimera aussi ardemment

1. *Chemin de la perfection*, ch. xxxiii, p. 205 et 207.

qu'elle est aimée de lui. Comment n'en serait-il pas ainsi, puisque son entendement sera l'entendement de Dieu ; sa volonté, la volonté de Dieu ; son amour, l'amour même de Dieu ? Sa volonté ne sera pas anéantie, mais elle sera si étroitement identifiée avec la puissance d'amour dont l'âme la volonté de Dieu, qu'elle lui rendra cet amour avec une force égale et une égale perfection. Alors les deux volontés n'en feront plus qu'une, et n'auront plus qu'un seul et même amour, l'amour de Dieu...

« Dans la transformation la plus sublime où l'âme puisse parvenir en cette vie, je veux dire, dans le mariage spirituel qui la revêt entièrement de grâce, peu s'en faut que son amour, par la vertu de l'Esprit-Saint, ne s'élève jusqu'au degré que nous venons de signaler ¹. »

Aussi quels éloges ne prodigue-t-on pas à la conformité ! Elle est la meilleure manière de servir et de glorifier Dieu, en maladie comme en santé ; car elle nous porte moins à faire beaucoup de choses, qu'à bien faire celles que Dieu veut, sans désirer devenir nous-mêmes ou rendre les autres plus saints qu'il ne veut, et sans accommoder la sainteté à nos inclinations. Elle est le plus sûr moyen d'atteindre la suprême perfection, de pratiquer les huit béatitudes, d'avoir durant la vie un avant-goût du bonheur céleste, et à la mort la certitude du salut éternel. Comme acte,

1. Saint Jean de la Croix, *Le Cantique spirituel*, strophe XXXVIII, *Œuvres*, t. IV, p. 408, 409.

elle suffit à ramener la brebis égarée, à faire du pécheur un juste, du juste un saint, d'un mort un vivant, puisque la vie est pour nous dans la volonté de Dieu, *vita in voluntate ejus* (Ps. XXIX, 6). Comme habitude, elle est un holocauste perpétuel, ayant son autel, sa victime, son instrument.

Soit comme acte, soit comme habitude, elle donne à notre *fiat* quelque chose de la vertu du *fiat* créateur, prononcé par Dieu en fécondant le néant, du *fiat* sanctificateur prononcé par Marie en devenant Mère du Verbe, du *fiat* rédempteur prononcé par Jésus en commençant la Passion. Elle établit même entre nous et Notre-Seigneur une étroite parenté, selon sa promesse : « Qui-conque fait la volonté de mon Père qui est au ciel, est mon frère, est ma sœur, est ma mère, *ipse meus frater, et soror et mater est* (Matth., XII, 50). » Dès lors, quoi d'étonnant que la conformité mette un homme presque au niveau des anges, *minuisti eum paulò minus ab angelis* (Ps. VIII, 6), qu'elle l'égale aux plus grands saints dans les faveurs divines, qu'elle l'initie même à cette unité de vie, dont se glorifiait l'Apôtre quand il s'écriait : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, *vivo autem jam non ego, vivit verò in me Christus* (Gal., II, 20)! »

Si l'unité de vie fut plus parfaite en Marie qu'en tout autre saint, c'est que sa conformité alla plus loin que celle des autres, fut une plus héroïque uniformité de sentiments. Un religieux servite, un anglais, fort estimé en France, a dit de cette uniformité de la Vierge Mère : « Une créature n'a

qu'une volonté à sacrifier à Dieu, et quand elle l'a donnée irrévocablement, quelle autre oblation lui reste-t-il à faire? Alors toute la générosité n'est que la persévérance dans la première grande générosité... Cependant il semblait que Marie eût des volontés sans fin à donner à Dieu, et qu'elles vinsent aussi vite qu'elle pouvait les appeler. La volonté divine éprouvait Marie de toutes parts, et partout cette volonté trouvait la plus entière soumission.

« Il n'y avait en Marie ni manque, ni retard, rien d'inégal; il y avait certainement un effort. Comment ne ferait-elle pas d'effort, quand elle est obligée de ne pas rester en arrière de Dieu, surtout quand sa justice terrible pressait les roues de son chariot, à travers la mer Rouge de la Passion? Mais c'était un effort de la paix la plus céleste, de la plus onctueuse adoration. Quand Dieu marchait d'un pas plus rapide, Marie hâtait aussi le sien; la volonté de Marie se conformait d'autant plus promptement à celle de Dieu, qu'il exigeait d'elle davantage¹. »

Telle mère, telle fille. Notre-Dame du Calvaire fait sa famille à son image, et l'héroïque uniformité de Notre-Dame des Sept-Douleurs se reproduit d'autant mieux dans les enfants du carmel, que votre saint ordre aime à contempler, au jour même de sa fête, le 16 juillet, Marie debout devant la croix de Jésus, et qu'il place au propre de la messe le texte évangélique, qui nous montre

1. Faber, *Le Pied de la Croix*, 5^e douleur, 5^e édit., p. 334.

le Fils crucifié et la Mère près de lui, Jésus créant en elle un cœur maternel à notre égard, et Marie nous adoptant tous en saint Jean. Fille de Marie, épouse de Jésus, la grande âme de votre réformatrice a voulu devenir conforme à tous deux, à sa Mère par l'appétit de souffrir, à son Époux par la volupté de la patience. Écoutez Bossuet expliquant le mot que Tertullien avait dit du Sauveur, puis l'appliquant à Thérèse :

« Étant l'homme de douleurs, comme l'appelait le prophète (Isaï., LIII, 3), Jésus n'a voulu vivre que pour endurer; ou, pour le dire plus fortement par un beau mot de Tertullien, il a voulu se rassasier avant que de mourir par la volupté de la patience, *saginari voluptate patientiæ discessurus volebat*¹. Voilà une étrange façon de parler. Ne diriez-vous pas que, selon le sentiment de ce Père, toute la vie du Sauveur était un festin, dont tous les mets étaient des tourments? Festin étrange selon le siècle, mais que Jésus a jugé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut, mais sa mort ne suffisait pas à ce merveilleux appétit qu'il avait de souffrir pour nous. Il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et tout ce cruel appareil de supplices épouvantables : et cela pour quelle raison? C'est que ne vivant que pour endurer, il voulait se rassasier, avant que de mourir, de la volupté de souffrir pour nous...

« Tel est l'esprit du Sauveur Jésus, et c'est lui

1. Tertullien, *De Patientia*, n° 3, Migne, tome I, p. 1254.

qui l'a répandu sur Thérèse sa pudique épouse. Elle veut aussi souffrir ou mourir ; et son amour ne peut endurer qu'aucune cause retarde sa mort, sinon celle qui a différé la mort du Sauveur. Échauffons nos cœurs par la vue de ce grand exemple, et apprenons de sainte Thérèse qu'il nous faut nécessairement souffrir ou mourir. Et un chrétien en peut-il douter ? Si nous sommes de vrais chrétiens, ne devons-nous pas désirer d'être toujours avec Jésus-Christ ? Or, où le trouve-t-on cet aimable Sauveur de nos âmes ? En quel lieu peut-on l'embrasser ? On ne le trouve qu'en ces deux lieux : dans sa gloire ou dans ses supplices ; sur son trône ou bien sur sa croix. Nous devons donc, pour être avec lui, ou bien l'embrasser dans son trône, et c'est ce que nous donne la mort ; ou bien nous unir à sa croix, et c'est ce que nous avons par les souffrances ; tellement qu'il faut souffrir ou mourir, afin de ne quitter jamais le Sauveur. Et quand Thérèse fait cette prière : « Que je souffre ou bien que je meure », c'est de même que si elle eût dit : A quelque prix que ce soit, je veux être avec Jésus-Christ. S'il ne m'est pas encore permis de l'accompagner dans sa gloire, je le suivrai du moins parmi ses souffrances, afin que n'ayant pas le bonheur de le contempler assis dans son trône, j'aie du moins la consolation de l'embrasser pendu à sa croix¹. »

1. *Panegyrique de sainte Thérèse*, 3^e point. *Œuvres complètes de Bossuet*, édit. Vivès, 1863, tome XII, p. 401, 403.

§ IV.

L'unité de vie.

Cette conformité de sentiments entre Thérèse et Jésus, cette uniformité nous aide à comprendre l'unité de vie, dont la cause efficace est une affection réciproque, qui s'alimente et s'accroît par la conformité, suivant cette maxime d'un célèbre chef de conjuration¹, que saint Jérôme s'est appropriée en la citant plus d'une fois² : un même vouloir et un même non-vouloir, voilà l'amitié solide, *idem velle atque nolle ea demum firma amicitia est*. Alors, en effet, quel accord de pensées et de désirs ! Quel échange de vues et d'aspirations ! Quelle mutuelle sympathie ! Quels épanchements d'amour ! Quelle réciprocité dans l'action et la réaction des âmes l'une sur l'autre ! Quelle harmonie dans le mouvement et le repos des cœurs ! Quel bonheur d'être deux et de ne se sentir qu'un !

Le P. Faber, qui fut peut-être le premier écrivain ascétique de notre siècle, nous a tracé le tableau de cette unité de vie, d'abord au point de vue naturel, entre l'époux et l'épouse, entre la mère et l'enfant, puis au point de vue surnaturel entre Jésus et Marie. Saint Jean de la Croix nous dira ensuite ce qu'elle est entre une âme héroïque

1. Catilina, dans le *Catilina* de Salluste, n° 20.

2. Saint Jérôme, *Epistola CXXX*, ad Demetriadem, n° 12, Migne, t. XXII, p. 1117.

et Dieu. Puisse la hardiesse de ces deux écrivains, ma révérende Mère, excuser à vos yeux ma témérité ! Puisse le charme mystérieux de leurs expressions transporter votre cœur par un doux espoir, en attendant la réalité, dans ces hautes et attrayantes régions où le vœu du Maître est pleinement accompli : « Qu'ils soient un en nous, qu'ils soient un comme nous sommes un, qu'ils soient consommés dans l'unité, *sint consummati in unum* (Joan., XVII, 21-23) ! »

« Qui n'a pas connu, s'écrie le religieux anglais, des exemples de cette perfection d'amour conjugal, où l'époux et l'épouse ont tellement vécu l'un dans l'autre, que la vie de l'un est inhérente à la vie de l'autre ? Chacun a supporté les soucis de l'autre ; un cœur se reposait sur l'autre, et ils palpitaient ensemble d'une seule pulsation. Ils se servaient même des sens l'un de l'autre, en les empruntant si affectueusement que l'on était porté à sourire, en voyant une telle simplicité et une telle confiance d'amour. La voix, l'expression, les gestes, la démarche, les manières et mille autres petites choses sans nom, n'étaient que la révélation extérieure de l'unité intense de l'intérieur. De longues années ont formé des habitudes, dont la rupture serait une véritable mort. Les expériences de la vie, les alternatives de jours sombres et de jours sereins, leurs larmes et leurs sourires, leurs pertes et leurs compensations, ont achevé de mouler ces deux cœurs en un seul. Les deux personnalités sont confondues ; Dieu seul les voit d'une manière claire et distincte, et les juge

chacune dans sa sphère de louange et de blâme, de mérite et de démerite. Nul pouvoir dans la nature, si ce n'est l'inexorable mort, n'oserait dissoudre violemment une union si exquise et si délicate.

« La mort vient; quelles en sont les conséquences? il devient évident qu'il existait presque une réalité physique dans cette unité de deux personnes très aimantes; car maintenant que l'une d'elles reste seule, le courant est presque interrompu. Comme une fontaine pendant l'été, elle s'amointrit et se dessèche; elle ne se suffit plus, elle ne peut s'alimenter elle-même. La source qui est seule, ne peut tenir lieu de deux. Le survivant est donc incapable de faire face à la vie. Son esprit succombe, accablé sous le moindre fardeau. Ce n'est pas seulement que la moitié de sa force l'a quitté; c'est quelque chose de plus. Il est, en vérité, aussi faible et défaillant, qu'un homme que la perte de son sang fait mourir; il n'est plus complet. Peu importe avec quel calme la vie puisse couler, elle est trop pour lui. Il s'affaisse, languit et meurt; et sa mort est moins une mort en elle-même, qu'une partie et un complément de la mort d'un autre. Ces deux vies n'en étaient qu'une, les deux morts n'en sont qu'une non plus¹ ».

Voilà ce dont vous avez été témoin dans votre famille patriarcale, au milieu de vos parents vénérés, et voici ce dont j'ai moi-même fait

1. Faber, *Le Pied de la Croix*, 5^e douleur, 5^e édition, p. 368, 369.

l'expérience, voici un effet de la piété filiale et de l'amour maternel, qui unissent si fortement l'enfant et la mère. « Nous avons quelquefois vu des mères et des fils approcher de cette unité de vie, surtout lorsque le fils était le seul enfant, et que la mère était veuve. Chez ces mères, comme chez la sainte Vierge, c'était la vie de la mère qui était attirée dans la vie du fils, et non celle du fils dans celle de la mère. Le tableau d'une telle mère et d'un tel fils est un des plus touchants que la terre puisse offrir; touchant parce que les racines de leur amour ont poussé, non sous le ciel découvert de la prospérité, mais dans l'abîme secret des chagrins domestiques. La grandeur et la beauté du tableau sont en proportion de l'ardeur de cette fournaise d'agonie, dans laquelle les deux vies se sont fondues en une seule. Mais, si nous y portons nos regards, nous tremblons en nous demandant comment l'inévitable séparation de la mort sera supportable. Et cependant quelle ombre faible de Jésus et de Marie, que ces unions des fils et des mères de la terre ¹! »

Enfants de Marie, frères de Jésus, nous avons tous intérêt à étudier leur union, leur unité de vie, pour en faire le modèle de la nôtre. Laissez donc parler encore le pieux écrivain qui, en sa qualité de servite, a fait des douleurs de la Mère de Dieu l'objet d'une particulière dévotion, et d'une étude spéciale. « C'étaient, dit-il, les souffrances de Jésus qui faisaient souffrir Marie;

1. *Ibid.*, p. 367, 368.

elle souffrait de la même manière qu'il souffrait. Les dispositions de Jésus étaient celles de Marie; c'était même plutôt en lui qu'elle souffrait qu'en elle-même. Les souffrances de l'un étaient celles de l'autre; elles étaient celles de Marie seulement comme étant celles de son Fils. Et les souffrances de Marie faisaient souffrir Jésus; elles étaient pour lui les plus cruelles de ses propres souffrances; il souffrait en elle, comme elle souffrait en lui; ils échangeaient leurs cœurs, ou vivaient dans le cœur l'un de l'autre, pendant qu'ils étaient en route vers le Calvaire. Marie semblait avoir dépouillé sa personnalité, et être devenue pour Jésus une seconde capacité multipliée pour la souffrance. Jamais union ne fut plus complète; jamais auparavant la vie intérieure et mystique de l'âme, et la vie extérieure et présente des faits tangibles, n'avaient été si identiques¹...

« Pendant trente-trois ans, Marie avait vécu de la vie de Jésus; cette vie avait été son atmosphère. Il y avait eu une sorte d'unité de vie entre Jésus et Marie; le cœur de la Mère avait battu dans celui de son Fils. C'était [par les yeux de son Fils qu'elle avait vu, par ses oreilles qu'elle avait entendu; elle avait, pour ainsi dire parlé par ses lèvres et pensé avec ses pensées, comme elle l'avait fait en composant et en chantant le *Magnificat*. Jamais auparavant mère et fils n'avaient été ainsi fondus l'un dans l'autre. Jamais deux vies n'avaient paru tellement identifiées. Et

1. *Ibid.*, 4^e douleur, p. 273.

comment l'une d'elles, la moindre et la plus faible, demeura-t-elle seule? La séparation du corps et de l'âme paraît moins réelle, que la séparation de la vie de Marie de celle de Jésus. Peut-être fut-ce à cause de cela, et pour suppléer à ce manque mystérieux de la vie humaine de Jésus, que les espèces de l'eucharistie restèrent en Marie sans se corrompre, durant le reste de sa vie, d'une communion à une autre¹. » C'est ce qu'atteste l'abbesse d'Agréda².

Au spectacle de cette unité de vie, le P. Faber se rappelle cette circuminsession, dont je vous ai parlé dans ma douzième lettre, circuminsession parfaite dans l'adorable Trinité, mais incomplète entre Dieu et la créature; il dit donc : « Si nous osions penser un moment à ce que la théologie appelle la circuminsession des trois personnes divines, à la manière dont chacune d'elles existe dans les autres, nous serions emportés bien au delà des prérogatives de Marie, à cause de la distance infinie qui se trouve entre le Créateur et la créature. Néanmoins, l'idée de cette éminente unité nous soustraira à nos pensées peu élevées, et nous conduira plus près d'une juste appréciation de l'union qui existe entre Jésus et sa Mère. Le cœur de l'un semblait être dans le cœur de l'autre. La beauté de Jésus attirait Marie hors d'elle-même. Les intérêts de son Fils étaient les siens propres. Elle pensait avec lui, sentait avec

1. *Ibid.*, 6^e douleur, p. 367.

2. Marie d'Agréda, *La Cité mystique de Dieu*, 3^e p., liv. VII, ch. VIII, et p. 2, liv. VI, ch. XI, n^o 1197.

lui, et, autant qu'il était possible, s'identifiait avec lui. Elle ne vivait que pour lui. La vie de Marie était pour Jésus un instrument, dont il pouvait disposer selon sa volonté...

« Nous lisons des choses merveilleuses sur les saints et sur leur union avec Dieu ; mais il n'y eut jamais d'union comparable à celle de Jésus et de Marie. Elle était unique en degré et en nature ; elle ne ressemblait à nulle autre union, si ce n'est à celle dont nous apercevons de loin la vérité, enveloppée d'une ombre transparente, l'union de la très sainte Trinité. Or, Marie vivait plus réellement de cette vie en dehors d'elle-même, qu'elle ne vivait de sa propre vie ; ou, pour parler plus justement, cette vie en dehors d'elle-même, cette vie en Jésus, était pour Marie plus intérieure, plus réellement sa propre vie que l'autre ; et ce fut un des caractères particuliers de ses douleurs, qu'elles étaient moins en elle-même, qu'en celui qu'elle aimait beaucoup plus qu'elle-même... Nulle mère n'a senti comme Marie, parce que nulle n'a vécu dans une union aussi étroite avec l'objet de son amour¹. »

Cette unité de vie avec Dieu même n'est point le privilège exclusif de la Mère du Sauveur. Un carme, illustre entre tous, saint Jean de la Croix, l'étend aux héroïques épouses de Notre-Seigneur, aux âmes parfaites qu'il daigne s'unir par le mariage spirituel, comme il s'était uni votre séraphique réformatrice. « L'aspiration, dit-il, est une

1. *Le Pied de la Croix*, ch. 1, n° 4, p^s 53, 54.

capacité nouvelle, que Dieu doit donner à l'âme par l'effusion de l'Esprit-Saint. Par ce genre d'aspiration divine, le Saint-Esprit l'élève à une hauteur admirable; il la remplit de lui-même, il la rend capable de produire en Dieu la même aspiration d'amour, que le Père produit avec le Fils, et le Fils avec le Père, et qui n'est autre que l'Esprit-Saint lui-même. Ce divin Esprit, par cette transformation, aspire l'âme dans le Père et dans le Fils, afin de se l'unir par la plus étroite union. Si l'âme, en effet, n'était pas transformée en chacune des trois personnes de la très sainte Trinité, jusqu'à un degré clair et évident, sa transformation ne serait ni réelle ni totale...

« Dans la transformation dont jouit l'âme ici-bas, cette aspiration du Saint-Esprit passe très-fréquemment de Dieu à l'âme, et de l'âme à Dieu; bien qu'elle n'arrive pas jusqu'à la mesure de clarté et d'évidence, qu'elle atteindra dans l'éternité, elle fait déjà savourer des délices d'amour inénarrables. C'est là, si je ne me trompe, ce que l'apôtre saint Paul a voulu nous enseigner par ces paroles: « Parce que vous êtes les enfants de Dieu, il a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie en vous: Père, Père (Gal. IV, 6)! » Telle est l'aspiration incessante des bienheureux au ciel, et des âmes parfaites sur la terre.

« Il n'est donc pas impossible que l'âme devienne, par participation, capable d'un acte aussi sublime que celui par lequel elle aspire en Dieu, comme Dieu aspire en elle. En admettant que Dieu lui accorde la faveur de l'unir à l'auguste

Trinité, faveur qui la rend déiforme et Dieu par participation, qu'y a-t-il d'incroyable à ce qu'elle puisse accomplir en Dieu son œuvre d'intelligence, de connaissance et d'amour, ou, pour mieux dire, à ce qu'elle la reçoive toute faite dans la très sainte Trinité, en union avec elle et comme elle? Le Seigneur produit lui-même toutes ces merveilles dans l'âme, par communication et par participation. N'est-ce pas là être transformée en chacune des trois adorables personnes, en leur puissance, en leur sagesse, en leur amour, et devenir semblable à Dieu?...

« *Sint unum, sicut et nos unum sumus*, qu'ils soient un, comme nous sommes un (Joan., XVII, 22). Le Verbe de Dieu n'entend pas demander au Père céleste que les saints soient un, par essence et par nature, comme le sont le Père et le Fils, mais qu'ils le soient par union et transformation d'amour, de même que les divines personnes le sont par unité d'amour....

« *Efficiamini divinæ consortes naturæ*, devenez participants de la divine nature (II Petr. I, 4). Ces paroles du prince des apôtres nous font clairement comprendre que l'âme entrera en participation de la nature même de Dieu, qu'avec lui et en lui elle concourra à l'œuvre de la très sainte Trinité, grâce à l'union substantielle qui s'est accomplie entre elle et Dieu. Encore que ces admirables choses ne s'accomplissent pleinement que dans l'éternité, néanmoins sur la terre, quand on parvient à cet état de perfection, déjà on possède des indices frappants de ces desti-

nées glorieuses, qui comblent l'âme d'un bonheur indicible¹. »

Mais au-dessous des sommets de la perfection, en dehors de l'héroïsme des vertus et du mariage spirituel, l'unité de vie ne peut-elle se rencontrer à aucun degré, ne peut-elle être ébauchée dans les âmes, qui gardent fidèlement les préceptes et les conseils? Pour votre consolation et celle de vos vertueuses filles, ma révérende Mère, je dois répondre que le simple état de grâce, en nous élevant à l'ordre surnaturel, nous fait participer un peu à cette unité de vie, et que cette participation, si faible qu'elle soit, éclipe par les splendeurs de la réalité l'éclat de nos paroles. Permettez-moi de vous résumer, sur ce sujet, les pensées de plusieurs théologiens.

En pénétrant dans le monde de la grâce, l'âme sort de sa sphère naturelle, entre en communion d'une vie qui dépasse sa capacité native, participe à la vie même de Dieu. Oui, en nous donnant sa grâce, Dieu s'épanche en nos âmes par un écoulement ineffable, mais réel, qui laisse subsister l'individualité humaine en la divinisant. Par la grâce habituelle ou sanctifiante, il nous associe à sa vie d'intelligence et d'amour, à sa vie intellectuelle et affective; il constitue ainsi en nous un mode nouveau d'existence, où l'homme apparaît, non plus dans les proportions de sa nature, mais avec des puissances déifiées, et avec des opérations qui tiennent à la fois de Dieu et

1. *Le Cantique spirituel*, strophe XXXIX, p. 421-425.

de l'homme. C'est l'humain et le divin fondus ensemble, c'est le *théandrique*.

De là une communauté de vie, moins profonde que l'union hypostatique, mais plus intime que l'association morale de sentiment et d'action. Dieu s'insinue partout dans l'âme par une conjonction ineffable : il en envahit la substance, il en remplit la capacité, il y réside comme dans son temple, il y fait resplendir sa lumière, il y répand le flot de sa vie comme une huile parfumée, qui embaume, guérit, fortifie, embellit et relève tout ce qu'elle imbibe¹.

Cette unité de vie introduit l'homme dans le secret de la Trinité, ou plutôt introduit la Trinité au plus intime de l'homme. Notre-Seigneur avait dit : « Si quelqu'un m'aime et garde ma parole, mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure, *mansionem apud eum faciemus* (Joan., XIV, 23). » Bossuet l'explique ainsi : « Nous viendrons en vous, mon Père et moi ; nous ne nous contenterons pas de vous assister au dehors : nous viendrons à vous, nous y établirons notre demeure ; nous vous serons intimement unis, et cela, non point en passant, mais par un établissement permanent...

« Qui nous dira quelle est cette secrète partie de notre âme, dont le Père et le Fils font leur temple et leur sanctuaire ? Qui nous dira combien intimement ils y habitent, comme ils la dilatent

1. Voyez Ribet, *La Mystique divine*, t. III, p. 9 et 10, 30 et 31, ch. I, n^{os} 5 et 13.

comme pour s'y promener, et de ce fond intime de l'âme se répandre partout, occuper toutes les puissances, animer toutes les actions? Qui nous apprendra ce secret, pour nous y retirer sans cesse et y trouver le Père et le Fils? Ce n'est pas là cette présence dont saint Paul dit : « Il n'est pas loin de nous ; car nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes en lui et par lui (Act., XVII, 27, 28). » Car cette présence nous est commune avec tous les hommes, et même en un certain sens avec tout ce qui vit et qui respire ; mais l'union que Jésus-Christ nous promet ici, est une union qu'il ne promet qu'à ses amis. Qu'elle est profonde ! qu'elle est intime ! qu'elle est éloignée de la région des sens¹ ! »

Les sens se tiennent à l'écart et restent muets d'admiration, devant la merveille de l'habitation de Dieu et de l'épanouissement de sa vie, au fond de l'âme juste, dans cet endroit le plus secret qu'il fait par sa grâce à son image. « La vie du Père est d'engendrer le Fils, et, avec le Fils, de produire le Saint-Esprit ; la vie du Fils est de procéder du Père, et d'être avec lui le principe de l'Esprit-Saint ; la vie de cette troisième personne est de former entre le Père et le Fils un immense et substantiel courant d'amour. La grâce, nous rendant participants de la nature divine, et nous associant à la vie des trois personnes, nous apporte conséquemment une certaine communion aux

1. Bossuet, *Médit. sur l'Évang.*, 93^e jour, *Œuvres complètes*, édit. Vivès, 1862, t. VI, p. 531, 532.

opérations mystérieuses, par lesquelles se constitue l'adorable Trinité; nos âmes prennent une part de cette ineffable vie, non pas, sans doute, une part essentielle comme les personnes divines, mais une part vraie d'association accidentelle et de similitude¹. »

Qui opère ce prodige? le Saint-Esprit, qui s'introduit dans l'âme, l'habite et la remplit. Rappelez-vous que Dieu est comparé au feu, *Deus tuus ignis consumens est* (Deut., IV, 24) et considérez avec quelle perfection le feu pénètre le fer. Il l'a trouvé froid et obscur; il le transforme si bien, qu'il le rend semblable à lui, ardent et brillant. Ainsi, dit saint Cyrille de Jérusalem, l'Esprit de Dieu pénètre toutes les profondeurs de l'âme, par le baptême². Il répand la charité dans notre cœur, comme un feu qui l'embrase; il fait de notre esprit une flamme divine, qui s'élançe vers le ciel et jette sur les hommes de brûlantes étincelles.

Un autre Père de l'Église grecque, Didyme l'Aveugle, soutenait, au iv^e siècle, qu'aucune créature ne peut remplir de sa substance la capacité de l'âme humaine, que Dieu seul la remplit par son Esprit sanctificateur. La créature ne la remplit que par mode d'habitudes ou dispositions bonnes ou mauvaises; ce qui nous permet de dire métaphoriquement d'un homme: il est plein de science et de vertu, plein de lui-même ou d'orgueil, plein de Satan ou de mauvais esprit. Mais

1. Ribet, endroit cité, n° 14, p. 36.

2. Saint Cyrille de Jérusalem, *Catechesis XVII*, cap. xiv, Migne, P. G., t. XXXIII, p. 986,

la plénitude substantielle qui vient de Dieu, nous autorise à dire d'un juste : il est plein du Saint-Esprit¹. L'Écriture ne le dit-elle pas de tous les apôtres à la Pentecôte, *repleti sunt omnes Spiritu Sancto* (Act., II, 4)? Ne le dit-elle pas en particulier de Pierre (IV, 8) de Barnabé (XI, 24), de Paul (XIII, 9) et du diacre Étienne (VII, 55)? Au XII^e siècle, une des gloires de l'Église latine, l'abbé de Clairvaux, enseignait aussi que l'Esprit de Dieu est le seul de tous les esprits, qui puisse remplir la capacité de notre âme, comme il est le seul qui puisse l'instruire sans intermédiaire, sans instrument corporel. *Per se infunditur*, ajoutait-il, par lui-même il se répand au dedans ; *per se innotescit*, par lui-même il se fait connaître ; *purus capitur a puris*, pur il est reçu par les purs ; *solus nullius indiget*, seul il n'a besoin d'aucun autre².

Mais en parlant de lui seul, on n'exclut pas le Père et le Fils ; car, en vertu de la circuminsession, il est inséparable des deux autres personnes dont il est l'amour substantiel, et qui sont nécessairement présentes partout où il est. Le Verbe y est donc, lui qui seul s'est fait homme, non pour être notre grâce même, mais pour en être la cause méritoire et exemplaire. Il est en nous comme le modèle de notre filiation surna-

1. Didymus Alexandrinus, *De Trinitate*, l. I, cap. xx, P. G., t. XXXIX, p. 370 — et *De Spiritu Sancto*, n° 8 et 60, p. 1039 et 1082.

2. Saint Bernard, *in Cantica*. sermo V, n° 8 ; P. L., t. 183, p. 802.

turelle, comme l'original divin dont nous devons être les copies, comme la source d'une vie abondante et plus élevée (Joan., X, 10). Et que fait l'Esprit-Saint, si ce n'est de nous aider à devenir les copies vivantes et animées de Jésus-Christ ?

Mais parce que c'est l'amour qui constitue la sainteté, et que l'amour est dans le cœur, c'est notre cœur que Dieu demande (Prov., XXIII, 26), et c'est surtout notre cœur que le Saint-Esprit habite (Rom., V, 5 ; VIII, 9, 11), pour le faire à l'image du Cœur de Jésus. Ce Cœur modèle, ce Cœur type, ce Cœur adorable et divin est aussi réellement présent dans l'hostie qu'au ciel, et quand il descend en nous par la communion, l'Esprit-Saint ne veut pas que nous soyons seulement pour lui un tabernacle et un ciboire, que nous nous contentions de communier à sa chair et à son sang : il veut que nous nous efforcions de communier à ses sentiments, à ses qualités, à ses vertus, à sa douceur et à son humilité, à sa patience et à sa miséricorde, à son désintéressement et à sa pureté, à son courage et à son dévouement, en un mot à sa vie entière, cachée ou publique, souffrante ou glorieuse.

Ah ! combien de degrés dans la vie, dans la participation à la vie de Notre-Seigneur, dans l'unité de vie avec lui ! Autant que dans la ressemblance, autant que dans l'amour : qui peut les compter ? Vous pourrez toujours admirer, ma révérende Mère, mais vous ne compterez jamais les degrés que l'œil de Dieu découvre entre l'enfant, que le courant des ondes baptismales porte

tout endormi à l'océan de la béatitude, et la Vierge immaculée, l'incomparable Mère qui monte au Calvaire et s'élève au ciel. Nous concevons quelque faible idée de ces degrés, nous apprécions un peu le travail intime du Saint-Esprit, quand nous lisons l'histoire des héros du christianisme. Ils diffèrent l'un de l'autre, comme l'étoile diffère de l'étoile (I Cor., XV, 41) ; ils brillent au firmament de l'Église comme des astres de grandeurs variées.

Mais parmi eux, si j'excepte la Vierge Mère, il n'en est peut-être pas dans le cœur desquels ce travail de l'Esprit-Saint, cette ressemblance avec avec Jésus-Christ, cette communion à la vie divine, soient plus visibles, à la lumière des écrits qu'ils nous ont laissés, que dans un saint Paul et une sainte Thérèse. Ils ont à un si haut degré l'unité de vie avec Dieu, qu'ils ne forment avec lui qu'un cœur, et qu'on sent battre dans leurs cœurs le Cœur même de Jésus. Toutes les épîtres du grand apôtre, toutes les œuvres de la grande réformatrice sont là, entre nos mains, sous nos yeux, pour attester que leurs cœurs battaient à l'unisson du Cœur de l'Homme-Dieu, imitaient l'amplitude et l'intensité de ses propres battements, et comme lui envoyaient les flots de leur charité, ainsi qu'un sang généreux, jusqu'aux extrémités de son corps qui est l'Église, pour y entretenir ou y développer une vie qui n'était pas la leur, mais la sienne.

Selon moi, c'est à cette union, à cette ressemblance, à cette unité de vie entre leurs cœurs et le Cœur du bon Maître, qu'ils doivent principale-

ment l'admiration dont ils sont l'objet, la popularité dont ils jouissent.

Les chrétiens de tous les siècles, et même les libres-penseurs de nos jours, ont rendu hommage, par la parole et par la presse, à la vraie grandeur de l'apôtre des Gentils, qu'ils mesurent moins à la profondeur de son génie, moins à la fermeté de sa foi, qu'à l'ardeur et à l'intrépidité de son amour pour le Maître, dont il propagea les doctrines, après avoir persécuté les disciples. Saint Jean Chrysostome n'était que l'écho du passé et le précurseur de l'avenir, quand il prodiguait au cœur de l'Apôtre ces merveilleux éloges, que je vous ai cités dans ma dixième lettre, quand il l'appelait le cœur-hostie, *cor hostia*, quand il s'écriait : Le Cœur du Christ était le cœur de Paul, *Cor Christi cor Pauli*. Partout on l'étudie, on l'aime, on l'admire, on le vénère, on le bénit ; partout on se plaît à l'entendre exhortant les fidèles, avec une conviction communicative, à se revêtir de Jésus-Christ (Rom., XIII, 14), à prendre les sentiments de Jésus-Christ (Philip., II, 5), à se laisser presser au dedans et au dehors par la charité de Jésus-Christ (II Cor., V, 14), qui dilate et élève, qui donne la catholicité du cœur et la sublimité des affections.

De même, en exceptant toujours le premier poète chrétien, l'auteur du *Magnificat*, la reine des vierges et des apôtres, il n'est pas une seule autre sainte qui soit aussi populaire, aussi universellement aimée des petits et des grands, que l'héroïque réformatrice du carmel, Thérèse de

Jésus. On honore les autres, on les imite, on les invoque : on fait aussi tout cela pour elle, mais de plus on la chérit, on l'aime, on la lit, on l'écoute, on subit l'ascendant de son génie, on est fasciné par le charme de sa parole, on éprouve près de son cœur, près de ses reliques insignes, les effets d'une vertu sanctifiante qu'on ne ressent pas ailleurs. Quelle en est la cause ?

Est-ce seulement, comme le disent les ennemis de la religion, parce qu'elle fut une femme d'esprit et de talent, parce qu'elle eut le caractère égal, l'air aimable, l'humeur douce et enjouée, parce qu'elle écrivit avec une simplicité charmante, dans un style pur et correct, enfin parce qu'elle composa des chefs-d'œuvre ? Ces qualités peuvent y contribuer, avec le prestige de la noblesse, la solidité de l'éducation et la distinction des manières ; mais elles ne pourraient guère que mettre Thérèse de Ahumada au niveau, ou peu au-dessus d'autres femmes célèbres par leurs écrits. La cause principale et déterminante de l'émotion céleste, qu'on éprouve à son tombeau, de la vénération populaire et de la confiance filiale qu'elle excite en tous lieux, c'est son cœur, son grand cœur, ce cœur si embrasé pour Dieu et si compatissant pour les hommes, ce cœur qui, comme celui de saint Paul, fut une fidèle image du Cœur de Jésus. Car, si c'est le cœur qui parle au cœur, qui l'attire et le captive, c'est aussi le cœur qui répond, qui vient et se rend au cœur.

Ma main s'arrête, et ce n'est pas la fatigue qui fait tomber ici ma plume, c'est le sentiment de

mon impuissance. Tout ce que j'ai pensé du séraphin du carmel, avant et pendant mon pèlerinage, tout ce que je vous en ai déjà écrit, tout ce que je viens de vous en dire, ma très révérende Mère, n'est rien, ou presque rien, en comparaison de ce que vous pensez vous-même, ou de ce que vous attendiez peut-être de moi. Je m'en console par un mot de saint Léon : « Il nous est bon que la plus haute idée que nous ayons de la majesté du Seigneur, nous semble peu de chose¹. » Oui, il vous est bon, il vous est utile, il vous est glorieux d'avoir une Mère, dont le mérite surpasse tous les éloges des mortels, dont le cœur est si parfait que tout ce que j'en puis dire de mieux, ne vous semble qu'un pâle reflet de ses splendeurs célestes, qu'un imperceptible écho de ses louanges éternelles.

Vos prières combleront mon déficit, compenseront mon incapacité, obtiendront que ma visite à son tombeau ne soit pas entièrement stérile pour sa gloire : si je n'en puis parler avec esprit, j'en veux du moins parler avec amour. Au cœur de l'écrivain, comme du prédicateur, le feu sacré est souvent allumé et entretenu par une sainte âme, qui prie instamment pour lui et l'embrase de ses divines ardeurs. Priez donc beaucoup pour l'insipide et froid écrivassier, qui ose prétendre à l'honneur de vous prouver, par la suite de ses études, par les lettres suivantes, qu'il ne le cède

1. Saint Léon le Grand, *Sermo LXII*, cap. I, Migne, P, L., t. LIV, p. 350.

à personne en active et laborieuse dévotion à votre séraphique Mère, en humble et respectueux dévouement à tout ce qui forme pour elle, comme pour vous, la famille de l'âme : la sainte Église et votre saint ordre...

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.

Au premier Evêque de Madrid.	9
--------------------------------------	---

INTRODUCTION.

I. — *Occasion de ce pèlerinage.*

Qu'est-ce qu'un pèlerinage, et combien fréquent?	13
Etude précédente sur le rayonnement du culte des saints. . .	14
Invitation au troisième centenaire de sainte Thérèse.	14
Note biographique sur Mgr Martinez Izquierdo	15

II. — *Trois manières de faire un pèlerinage.*

En nourrissant le cœur et fortifiant la volonté par la dévotion. . .	17
En éclairant l'intelligence et enrichissant la mémoire par l'étude	17
Exemple et paroles de saint Jérôme.	18
Lettre de sainte Paule.	18
En satisfaisant une pieuse curiosité par les fêtes, les sanc- tuaires et les sites.	19
Ces trois manières peuvent se succéder ou se mêler	21

III. — *Première manière, première partie.*

De Paris à Albe.	21
Epanchements du cœur.	22
Réveil de la mémoire	22
Assistance de la sainte.	23
Nombreuses comparaisons	23
Notes prises.	24

IV. — *Seconde manière, seconde partie.*

Séjour au palais épiscopal de Salamanque.	25
Manuscrits, université, couvents.	25
Rapports de sainte Thérèse avec le saint Sacrement.	26
Influence de l'eucharistie sur le mysticisme	27

V. — *Troisième manière, troisième partie.*

Excursions en Espagne et retour en France	27
Albe et Avila.	28
Alcala de Hénarès et la Vie de Marie de Jésus	28
Madrid et Vincent de la Fuente.	29
Fête et distribution de prix à Salamanque.	30
Les études du pèlerin sont un bouquet, que ses courses grossissent	30

VI. — *Premier reproche : trop long !*

La première partie seule publiée	31
Elle contient une multitude de détails qu'on ne trouve pas réunis ailleurs.	32
Toute étude comparative se développe comme un germe, s'étend comme une rosace	33
Rareté de l'hagiographie comparée	34
Son utilité	34
Spécialement dans l'étude de sainte Thérèse.	35

VII. — *Second reproche : trop tard !*

Le retard affaiblit l'intérêt sans le détruire.	36
Trois motifs de notre retard.	37
Soumission au précepte des législateurs du goût.	38

VIII. — *Troisième reproche : des lettres !*

La forme épistolaire semble usée.	39
Et convient néanmoins aux impressions de voyage.	39
La charité nous la fit employer en Espagne	40
Elle n'oblige pas à de longs détails sur le voyage même.	41
Elle se prête au développement des pensées et des citations.	42
Ces pensées sont comme des graines rapportées de loin, et qu'on laisse germer et fleurir avant de les montrer.	42

IX. — *Triple but.*

Premièrement faire étudier sainte Thérèse par les prêtres.	43
Grande théologienne et Mère de l'Eglise, selon un religieux anglais.	44
Universelle par son influence, suivant un lazariste espagnol.	44
Epouse, mère et maître unique, comparée à saint Pierre de Rome, par un tertiaire italien	46
Secondement combattre les matérialistes.	47
Et les dupes de Satan.	48
Faire connaître les prodiges opérés par Dieu même dans le corps et le cœur de sainte Thérèse longtemps après sa mort.	49
Troisièmement inspirer le désir de faire des pèlerinages en Espagne	50
Qui n'est comme Avila que saints et pierres.	50
Pèlerinages faciles et utiles	51

X. — *Grand moyen : la prière.*

Prières et grâces nécessaires à ce triple but.	51
Le pèlerin ne s'approche et ne parle du corps des saints, que comme le prêtre du corps de Jésus-Christ, en priant.	52
Ce sont les bonnes prières qui font les bons livres.	53
Comme elles font les bons discours, selon saint François de Sales et Bossuet	53
J'ai compté sur les prières des filles de sainte Thérèse. . .	54
Je demande celles de leur séraphique Mère, l'amie des prêtres.	55
Et la protection de saint Joseph, tant aimé des trois cœurs que j'ai comparés.	55

PREMIÈRE LETTRE.

DE PARIS A TOULOUSE.

Écrite le soir, à Toulouse.	57
-------------------------------------	----

§ I.

Deux centenaires, deux saints, François et Thérèse.

Lecture fortuite d'une encyclique de Léon XIII sur le tiers- ordre franciscain	58
Comparaisons qu'elle suggère	59
Apostolat de saint François et de ses disciples	59
Apostolat doctrinal de sainte Thérèse.	60
Apostolat de ses filles, les carmélites.	60
Apostolat de ses fils, les carmes	61
Socialisme et naturalisme combattus par le tiers-ordre de saint François	62
Tiers-ordre et scapulaire du carmel.	63
Saint François relève le drapeau de la pauvreté	63
Sainte Thérèse rallume le foyer de l'oraison mentale	64
Heureux les rois qui feraient oraison.	65
L'oraison mentale apprend à gouverner.	66
Elle entretient le feu du sacrifice et de l'expiation.	67
Tout carmel est paratonnerre et holocauste	68
On y diminue ses besoins pour augmenter ses dons	69
Influence de saint François sur les lettres et les arts en Italie.	69
Mérite littéraire de sainte Thérèse	70
Hommages rendus par les Espagnols à ses œuvres.	70

§ II.

Issoudun et Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Arrivée à l'église du Sacré-Cœur.	71
Tristesse et prière devant les scellés	72

Rapports entre les filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur et les filles de sainte Thérèse	73
Ils prouvent la fécondité de la sève catholique.	74
Pauvreté du premier sanctuaire des missionnaires du Sacré-Cœur, comme du premier monastère de sainte Thérèse . .	75
Mais, comme à Bethléem, avec Jésus et Marie.	75
Développement de l'Association	76
Beauté du nouveau sanctuaire.	76
Souvenir, influence et conseil de sainte Thérèse en cette basilique.	77
Visite au fondateur et progrès de son œuvre	78
Ingratitude des méchants.	79
Reconnaissance des bons	80

DEUXIÈME LETTRE

DE TOULOUSE A PERPIGNAN.

Écrite le jour, chez des amis, à Perpignan	81
--	----

§ I.

Toulouse.

Visite à la basilique Saint-Sernin	82
La plus riche en reliques	82
Honorée par les papes.	83
Stalle du chœur avec le nom de Calvin.	83
Tombeau d'un Montmorency dans la chapelle Sainte-Thérèse.	83
Rien n'y rappelle la sainte aujourd'hui.	84
Mais on voit son apothéose dans la chapelle du grand séminaire.	84
Au nouveau carmel, elle aura le P. Ramière pour panégyriste	85
Musée peu convenable dans l'église et le cloître des augustins.	85
Touchante statue de saint Tharsice	86
Conversation en chemin de fer	87
Quelques impôts en Espagne.	87
Dangers du matérialisme sous la République, en France. . .	88
Effets de l'ivrognerie, comme de l'infamie des doctrines. . .	89

§ II.

Perpignan.

Perpignan et son aspect.	90
Sa dévotion à sainte Thérèse.	91
Sa cathédrale.	91
La chapelle de sainte Thérèse dans l'église, et sa statue dans le trésor.	91
Autres particularités du trésor et de l'église.	92
En dehors, tout près, un crucifix effrayant	92

Job fabricant de papier à cigarette.	93
Une pasquinade romaine sur Job et le tabac.	94
Permission de visiter le crucifix de sainte Thérèse.	95
Un vicaire général chez les dominicains.	95
Le corps de la mère Antigo dans l'église des clarisses.	96

§ III.

Le crucifix de l'agonie de sainte Thérèse chez les clarisses.

Description de ce crucifix	97
Il est mis entre les mains de toute clarisse mourante	98
Sainte Thérèse à l'extrémité tint réellement un crucifix	99
En Italie et en Espagne, on garde plusieurs croix qui furent à son usage.	99
A Bruxelles, la petite croix trouvée dans son lit.	100
L'unique crucifix de son agonie à Perpignan.	101
Il fut obtenu et donné par Julien d'Avila	101
Puis remis aux clarisses de Perpignan	102
Elles ont su le garder toujours, même pendant la Révolution.	103
Elles l'apportèrent à leur nouveau couvent en 1822.	103
Religieuse fraternité.	104
Combien la dernière étreinte de tant de vierges rend ce crucifix plus précieux.	104
Désirons cependant la guérison des malades.	105

TROISIÈME LETTRE.

DE PERPIGNAN A IRUN.

Écrite à Irun, après changement d'itinéraire.	107
---	-----

§ I.

Lourdes.

Prière dans la grotte, et messe dans la crypte.	108
La sainte Face.	109
Foule dans l'église supérieure, à la grotte, aux piscines.	109
Première apparition, le 11 février 1858.	110
L'apparition du 25 février et la fontaine miraculeuse.	111
La nouvelle église paroissiale.	111
Vie et mort du protecteur de Bernadette.	112
Son enterrement et sa tombe.	113
Je l'avais connu.	114
Il aimait beaucoup le carmel.	114
Il me fit de douloureuses confidences.	115

§ II.

Le Carmel de la Pénitence.

Besoin de pénitence et de réparation.	116
Mère Adélaïde et sœur Saint-Pierre, carmélites.	117

Résultats de leurs inspirations.	117
Par ses épines, le cœur de sainte Thérèse prêche aussi la pénitence.	118
L'emplacement du carmel désigné par la dernière apparition.	119
Cette apparition, le 16 juillet, fête de N.-D. du Mont-Carmel, fut silencieuse.	120
Mais deux autres apparitions avaient demandé prière et pénitence.	120
Joie de tout le carmel d'être représenté à Lourdes.	121
Détails sur ce monastère, plus pauvre qu'il ne le paraît.	122
Ce que me dit la R. M. Prieure.	123
Fêtes projetées pour le centenaire.	124

§ III.

Irun.

Don José del Castillo, journaliste.	125
Traducteur de <i>Au ciel on se reconnait</i>	126
Je suis forcé de coucher à Irun.	126
La ville.	127
L'église paroissiale, avec ses deux chaires, son autel de <i>las animas</i> et la statue de sainte Thérèse.	127
Malpropreté de toutes choses.	128
Combien sainte Thérèse aimait la propreté.	128
Que son centenaire nous y rende plus attentifs, par honneur pour l'eucharistie.	129
Différences entre la France et l'Espagne, pour la chasuble et le calice.	130
Deux corporaux et deux pales.	130
Un petit godet	131

QUATRIÈME LETTRE.

D'IRUN A SALAMANQUE.

Attentions d'un inspecteur et d'un directeur de la douane.	133
Prononciation adoucie.	133

§ I.

D'Irun à Valladolid.

Amabilité de M. Cuadrado.	134
Sa conversation édifiante et instructive.	134
Le protégé des moines	135
Souvenirs de sainte Thérèse.	136
Burgos et les mauvais chemins d'autrefois.	136
Combien différents aujourd'hui.	137
L'Église bénit ce progrès	138
Un préfet détrompé par un évêque.	138
Sainte Thérèse à Palencia.	139
Ses filles près de Burgos.	140

Échange avec les jésuites, à Palencia	141
Ce que les carmélites y conservent.	141

§ II.

De Valladolid à Salamanque.

Valladolid	142
Autographes de sainte Thérèse chez ses filles	143
Ce qu'elle y souffrit.	143
Et à Medina del Campo	143
Arrêt à la gare pendant la nuit.	144
Le monastère des carmélites	145
Le couvent des carmes et le collège des jésuites.	145
En wagon.	146
Combien les prêtres espagnols fument.	146
Ils s'étonnent que les prêtres français n'en fassent pas autant	147
Ils s'égayent de notre asservissement à la mode et à l'opinion, Arrêts et lenteurs.	147
Obstacles aux nombreux pèlerinages en Espagne.	148
Surtout pour le centenaire de sainte Thérèse.	149

§ III.

Ma première matinée à Salamanque.

Arrivée à Salamanque, plaza mayor.	150
Obligeance et modestie de M. Loredó.	150
Impatience d'aller à Albe de Tormès.	151
Mgr l'Évêque veut qu'un français y chante la messe du 5.	152
La chapelle épiscopale.	153
Les Espagnols respectent, plus que nous, les vieux usages.	153
Nappe, aube, amict, surplis	154
Le doyen de Ciudad-Rodrigo.	155
Les petites sœurs des pauvres.	155
La lettre que j'écris.	156
La vue que j'ai de mes fenêtres.	156
Notre-Dame du Puy de France dans le lointain,	157
Souvenir de la France dans le cœur de sainte Thérèse.	158
Elle ravive dans nos cœurs le dévouement à la France.	158

CINQUIÈME LETTRE.

DE SALAMANQUE A ALBE.

Écrite le soir en arrivant.	161
-------------------------------------	-----

§ I.

La route d'Albe.

Le coche.	161
Gaieté des voyageurs	162
Mon recueillement.	163

Ressemblances avec mon pèlerinage d'Assise	163
Souvenir de mes chers morts	164
Prière pour mes amis.	164
Prélude des émotions du lendemain.	164
Les pèlerinages foyer de lumière, avant-goût du ciel.	165
Celui des bergers à la crèche de Bethléem.	166
Les Arapiles et la défaite des Français.	166
Serrement de cœur.	167
La fontaine de sainte Thérèse.	168
Protégée par une voûte depuis 1877.	168

§ II.

La ville d'Albe.

Pont, colline et château.	169
Le duc d'Albe, surnommé le Grand	170
Ses rapports avec sainte Thérèse.	171
Contraste entre leurs centenaires.	171
Le nouveau duc d'Albe.	171
Ville petite et morte.	172
Sainte Thérèse y avait une sœur.	173
Aujourd'hui quatre paroisses et quatre couvents.	173
Pourquoi Dieu a préféré Albe à Avila, pour la mort et les reliques de sainte Thérèse.	174
Prière des complies.	174

SIXIÈME LETTRE.

L'AURORE DU 4 OCTOBRE POUR MOI.

Deux naissances : l'une à la terre, l'autre au ciel.	177
Dans un pèlerinage le cœur est attentif à tout.	177
Je me souviens de saint Joseph.	178
Je vais parler de mes impressions personnelles.	179

‡ I.

Le cœur de Thérèse, image du Cœur de Jésus.

Où est le cœur de la sainte.	179
Mon attrait vers lui	179
Combien il aime l'Eglise et la France.	180
L'amour explique le Cœur de Jésus et ses états.	180
Sa puissante attraction.	181
Son rayonnement fécond.	181
L'amour explique aussi le cœur de sainte Thérèse.	182
Fidèle réflecteur du Cœur de Jésus	182
Il le représente au Jardin des Oliviers	183
Il le représente sur la croix	183
Ressemblances entre les blessures de ces deux cœurs.	184
Ce qui en est sorti	185

Assise et Albe	186
François et Thérèse.	186
Les cinq plaies dans le cœur de Thérèse.	187
La scène du prétoire.	187
Le crucifiement	188
La flagellation.	188
L'éponge.	189
Ressemblance du cœur séraphique avec le Cœur eucharistique.	189
Quant aux dispositions intérieures	189
Quant à l'extérieur	190
Tous deux exercent la foi, augmentent l'amour.	191
Besoin qu'en a mon cœur	191

§ II.

Le cœur de Thérèse précurseur du Cœur de Jésus pour la fête.

L'état glorieux du Cœur de Jésus se reflète dans les fêtes du saint Sacrement.	192
De même la gloire de sainte Thérèse dans nos fêtes en son honneur	193
Nous fêtons son cœur transverbéré.	193
Ce fut un motif pour fêter le sacré Cœur.	194
La fête du cœur de Marie précéda aussi celle du Cœur de Jésus.	195
Et fut un motif pour l'établir.	195
Quand fut-elle établie?	196
Mon émotion, mon espérance devant ces trois cœurs	197
Influence de Marie sur l'institution des trois fêtes.	198
Le cœur de Thérèse en fut le point de départ.	199
Jamais les fils de sainte Thérèse ne combattirent le culte du sacré Cœur.	200
L'admiration pour le cœur séraphique a grandi avec ce culte.	200

§ III.

Le cœur de Thérèse aide du Cœur de Jésus pour la dévotion.

La mission des précurseurs s'étend jusqu'à la dévotion	201
La dévotion au Cœur de Jésus devança les deux autres dans l'Eglise.	201
Mais en beaucoup d'âmes elle est aidée par la dévotion au cœur séraphique.	202
Comment le Cœur de Jésus fut sculpté à la Grande Chartreuse.	203
Comment il fut représenté à la B. Marguerite-Marie	203
L'image du cœur séraphique fit autoriser et répandre les images du sacré Cœur.	204
Elle symbolise les trois principaux effets de cette dévotion.	205
<i>Premièrement</i> : réparation plus étendue qu'il nous faut aujourd'hui.	205

Jésus nous la demande par les épines du cœur de Thérèse. . .	206
Accroissement des œuvres réparatrices depuis l'apparition de ces épines	207
Le Cœur de Jésus est le sol natal des fleurs de la réparation. <i>Secondement</i> : combien la dévotion au sacré Cœur pousse les âmes à la perfection	207
Avant de faire le vœu de perfection, la bienheureuse Margue- rite-Marie reçut saint François pour protecteur	208
Sainte Thérèse fut la première à le faire	209
Pareil vœu fait de nos jours, sous son influence, par la fondatrice de l' <i>Adoration réparatrice</i>	209
Pourquoi elle prit le nom de Marie-Thérèse.	210
A quelle hauteur de perfection les âmes religieuses doivent s'élever.	211
Qui les y pousse ? la dévotion au Cœur de Jésus et au cœur de Thérèse.	212
Le cœur séraphique est l'aigle qui nous emporte vers le divin Cœur.	212
Ce divin Cœur sous l'apparence d'un soleil.	213
<i>Troisièmement</i> : l'effet de cette dévotion est la charité aposto- lique	214
La première image du sacré Cœur avec le mot <i>charitas</i> . . .	214
Les vrais dévots au divin Cœur sont d'ardents apôtres . . .	215
De même les dévots au cœur séraphique.	215
N'est-il pas aussi un soleil ?	216
C'est, du moins, un parhélie du Cœur de Jésus	217
Son attraction.	217
Son rayonnement	218
Son action féconde.	219
Mon espoir en ces deux cœurs.	219

§ IV.

Messe et action de grâces.

La messe au maître-autel chez les carmélites d'Albe.	220
Mes mementos.	220
Le lavabo.	221
L'action de grâces près du cœur séraphique.	221
J'aurais voulu la prolonger et prier.	221
Spécialement pour mes ouvrages commencés	222
Prière à sainte Thérèse dans ce but.	223
Puissent mes écrits nourrir les âmes !	223
Mais l'écrivain est comme un arbre qui donne moins de fruits que de fleurs	224
Souvenir de ma mère défunte.	225
La prière que je lui adresse	225
On m'annonce l'arrivée des pèlerins.	226
Rapidité de l'esprit quand il est ravi, ou que Dieu lui parle.	226

Et quand il s'applique à l'oraison, surtout en un lieu de pèlerinage	227
Amenez donc les âmes à faire oraison.	228

SEPTIÈME LETTRE.

LE 4 OCTOBRE POUR LES CARMÉLITES D'ALBE.

Ce qui se passe dans le cœur d'un enfant de sainte Thérèse à pareil jour	231
Ce qui se fait chez les carmélites d'Albe.	232

§ I.

Les préparatifs du 4 octobre.

Combien privilégiées les carmélites d'Albe	232
Le R. P. Marie-Bernard m'apprend ce qui se fait chez elles.	233
Il complète les détails publiés par la <i>Estrella de Alba</i>	233
Arrivée de sainte Thérèse et statue qui la représente.	234
Ses filles vont au-devant d'elle, et l'accompagnent à la salle commune	235
Au réfectoire, à la cuisine, à la récréation, au chœur.	235
Les carmes viennent au parloir le lendemain	236
Sainte Thérèse malade à l'étage supérieur.	237
Au rez-de-chaussée	237
Elle y reçoit l'extrême-onction	237

§ II.

Le 4 octobre tous les ans.

Le matin, après la communion	238
Le soir, l'arrivée des martyrs.	239
Prières pour tous.	239
Chants et souvenirs	240
Après la mort de la sainte, après neuf heures.	240
Cette représentation sera peut-être critiquée	241
Mais dans le cloître sainte ressemblance avec l'enfant	241
Enfance en commun	242
Anniversaire du trépas d'une mère dans la famille et au carmel	243
Le doute sur l'authenticité des actes ne s'étend pas jusqu'à l'existence des martyrs.	244
Ni jusqu'à leur nombre.	244
Leurs apparitions à sainte Thérèse.	245

§ III.

Le 4 octobre 1882.

L'affluence des pèlerins à la sacristie.	246
Pas de tourières au dehors.	247
Le tour assiégé par la foule.	247
Au parloir, ma visite à la R. M. Prieure.	248

Différences entre ce parler et ceux de France.	248
Les usages des carmélites modifiés par la solennité.	249
Leur cœur ému par le concours.	250
Souvenir que j'en veux garder.	250

HUITIÈME LETTRE.

LA JOURNÉE DU 4 OCTOBRE POUR LES PÈLERINS.

Sujets dont je vais parler.	253
-------------------------------------	-----

§ I.

Le matin, statue vénérée.

Sainte Thérèse fut portée à l'église après sa mort.	254
Sa statue y est portée, à chaque grand pèlerinage.	254
Description de cette statue.	255
Critiquée par les uns, appréciée par les autres.	255
Honorée par les pèlerins espagnols.	256
Plus simplement que le <i>Sacro Bambino</i> , par les enfants romains.	256
Comment les pèlerinages arrivent et sont reçus.	257
Mortification et ferveur des pèlerins.	257

§ II.

A dix heures, Messe solennelle.

Officiants, chantres et assistants.	258
Les fidèles debout et remuants.	259
Le sermon et le prédicateur.	259
Arrivée de deux curés de Paris.	260
Sainte Thérèse spirituellement présente et communiquant son esprit.	260
Combien la dévotion à sainte Thérèse est virile et généreuse.	261
Cette messe me rappelait ce que les Pères ont dit des hon- neurs rendus aux corps des martyrs.	262

§ III.

*Sainte Thérèse et sainte Eulalie.**Honneurs comparés.*

Prudence et Eulalie enfants de l'Espagne, comme Thérèse.	263
Thérèse, comme Eulalie, noble par sa naissance et par sa mort.	263
Elle aussi fut martyre de son amour pour Jésus-Christ.	264
Une colombe à la mort de l'une et de l'autre.	265
Ce qu'en dit l'hymne des matines du 15 se rapporte au 4.	265
L'église d'Albe et l'église de Mérida.	266
Les deux autels et les deux corps.	266
Pas de plus grand honneur que les messes dites et les com- munionnions faites à ces autels, près de ces corps.	267
Les deux affluences.	268

Piété du lieu, confiance des suppliants	268
La rapidité de mes souvenirs expliquée par ce que cette réunion avait d'électrisant.	269
Par la place que j'occupais.	270

§ IV.

*L'exposition du saint Sacrement.
L'ouverture de la cellule mortuaire.*

Le saint Sacrement est le centre de la durée.	270
Il agrandit nos pensées et nos affections.	271
Il fait de l'Église un arbre toujours jeune et fécond.	271
L'exposition après l'établissement de la Fête-Dieu.	272
La bénédiction au temps de sainte Thérèse	272
L'espèce de salut ici ce matin	273
Ailleurs plus simple encore	273
Monseigneur devant la cellule où mourut sainte Thérèse.	274
Il veut avoir un français à sa droite	274
Ce qu'on voit dans cette cellule.	274

§ V.

L'après-midi, visite à l'Évêque.

Pas d'office jusqu'au soir.	275
Lampes apportées de Paris.	276
L'Évêque chez les carmes.	276
Ce qu'il nous dit sur sainte Thérèse, apôtre et bienfaitrice de son diocèse.	277
Sur un exemplaire de sa <i>Vie</i> par Ribéra, annoté par le P. Gratien	277
Sur une <i>Vie</i> nouvelle et manuscrite, qui n'est pas de Mgr Dupanloup	278
Deux laïques espagnols nous parlent de l'avenir d'Albe	278
De ce que Peñaranda doit à sainte Thérèse.	278
J'écoutais avidement.	279
Le grand thérésien français	279
Qu'est-ce qu'un prêtre thérésien?	279
Il est prudent et pratique.	280
Saint Jean de la Croix type du thérésien	281
Priez pour que le nombre des thérésiens augmente	281

NEUVIÈME LETTRE.

LA SOIRÉE DU 4 OCTOBRE POUR TOUS.

Sujet de cette lettre.	283
--------------------------------	-----

§ I.

Chants des Fidèles, Discours de l'Évêque.

Dans l'église des carmélites et en dehors	283
Ce que l'hymne de sainte Thérèse me rappelle.	284

Combien un pèlerinage agrandit l'âme.	284
Discours sur le tombeau et à l'anniversaire de saint Cyprien et de sainte Thérèse.	285
Mgr Izquierdo en chaire	286
Importance de la charité, principalement à la mort	286
Sainte Thérèse nous donne exemple et protection	287
Cœurs émus	287

§ II.

Saint Cyprien et sainte Thérèse.

On fête pour eux le jour de la mort.	288
Pour d'autres, quelquefois, le jour de la naissance	288
Tous deux sont un grain choisi, passé au crible	289
Chacun d'eux a mérité son nom	289
Même amour pour l'Eglise.	290
Accord entre la pratique et la doctrine ou les écrits	290
Ils se ressemblent aux approches de la mort.	291
Allégresse et gratitude de Cyprien en son martyre.	291
De Thérèse en son trépas.	291
Eglise bâtie au lieu du martyre.	292
Eglise au lieu du trépas	292
Joie de l'anniversaire	293
Signes de reconnaissance	293
Sur leurs tombeaux la charité recommandée.	294
Ce que saint Augustin en dit sur le tombeau de saint Cyprien	294
Application à sainte Thérèse	295
L'Evêque de Salamanque nous parle du <i>Château intérieur</i> . .	295

§ III.

Impressions des pèlerins.

Chant du <i>Te Deum</i> et cantique espagnol	296
Récit d'un pèlerin.	296
Le <i>Te Deum</i> dans tous les carmels.	297
Sur les lits de souffrance.	298
Ce que vaut un jour de pèlerinage	298
Le saint amour se fait lui-même pèlerin.	299
Il montre sa miséricorde dans les lieux de pèlerinage. . . .	299
Le pèlerinage d'Albe convient aux pécheurs	300
La confiance de sainte Thérèse en la miséricorde	301
Prière de me la communiquer	301

DIXIÈME LETTRE.

LE MATIN DU 5 OCTOBRE POUR MOI.

Double anniversaire d'enterrement et de baptême 303

§ I.

Baptême et sépulture, église et tombeau.

Sépulture du Maître et baptême des disciples	304
Croix et baptême, résurrection physique et résurrection morale	305
Ressemblance plus sensible dans le baptême par immersion.	305
L'âme du Christ dans les limbes, et son corps dans le sépulchre ; l'âme du chrétien compatissante aux défunts, et son corps éloigné de ce qui corrompt.	306
Ce monastère est le tombeau des carmélites, cette église est le tombeau de leur Mère.	307
A quels tombeaux ils ne ressemblent pas	307
Un couvent ressemble au tombeau de Jésus	308
Une église aussi pour l'enfant, pour le juste, pour l'âme qui se recueille et prie.	308
Surtout l'église d'Albe.	310
Un pèlerinage est un baptême	310
L'enterrement de sainte Thérèse ressembla plus à un baptême qu'à une sépulture	311
Aussi quelle différence entre son anniversaire et un bout de l'an !	312
Chapelle au-dessus de la fosse où elle fut d'abord inhumée.	313
Autre tombeau que ses filles peuvent toucher.	314

§ II.

Le cœur de saint Paul et le cœur de sainte Thérèse.

Sainte Thérèse est le saint Paul de son sexe ; il est facile et permis de la comparer au grand apôtre	315
Saint Jean Chrysostome désirait voir le corps de saint Paul ; voici le corps de sainte Thérèse.	316
La poussière du cœur de l'Apôtre ; voici le cœur entier de la réformatrice	317
Pourquoi fut-il extrait de sa poitrine ?	318
L'Eglise ne fête ni le cœur de saint Paul, ni le cœur de sainte Claire de Montefalco	318
Cœur de l'Apôtre, cœur de l'univers et principe de notre vie ; de même le cœur de Thérèse.	319
Cœur vaste comme le monde.	319
Zélé pour le salut des pécheurs.	320
Cœur fait hostie	321
Admiration pour le cœur de sainte Thérèse	321

Éloges des deux cœurs plus élevés que les cieux.	322
Le Cœur du Christ était le cœur de Paul, le cœur de Thérèse.	322
Inappréciable richesse de cette vérité	323
Vous verrez le cœur de sainte Thérèse au ciel	323
Il y sera, avec le cœur de saint Paul, un des plus beaux spectacles.	324

ONZIÈME LETTRE.

DEUX EXPLICATIONS DE L'IDENTITÉ DE CŒURS.

Quatre manières d'expliquer l'identité de cœurs entre Jésus, Paul et Thérèse	327
Elle nous consomme dans l'unité avec Jésus-Christ	328

§ I.

Paul et Thérèse dans le plan supérieur de la perfection.

Sens inférieur et large de l'échange des cœurs	328
Du mariage spirituel.	329
De l'habitation de l'un dans l'autre	329
De la conformité de sentiments.	330
Sens sublime et restreint, pour les âmes qui s'élèvent dans la perfection	330
Les âmes héroïques seules attirées jusqu'aux plus hauts sommets.	331
Place qu'y occupent saint Paul et sainte Thérèse	332
La statue du grand apôtre à l'entrée de l'église d'Albe.	332
Tous deux ravis au troisième ciel.	333
Tous deux resplendissants et embrasés	334
Ils prient pour ceux qui s'éloignent de la perfection	334
Ils reproduisent le Cœur de Jésus	335

§ II.

L'échange des cœurs.

Sainte Catherine de Sienne change de cœur avec N.-S.	335
De même la B ^e Raconigi, sainte Lutgarde et saint Michel des Saints.	336
L'extraction du cœur est ou peut être réelle.	337
Douleur qu'elle laisse à la B ^e Marguerite-Marie.	337
Cet échange rend l'amour plus parfait	338
Il ne va pas jusqu'à priver le Cœur de Jésus de l'union hypostatique, ni jusqu'à la communiquer à d'autres.	339
Dans les cœurs de Paul et de Thérèse toutes les qualités dont cet échange est le symbole	340
Le fait même en sainte Thérèse	340
En saint Paul	341
Fait plus fréquent qu'on ne pense	341
Ce qu'en ressentait sainte Catherine de Sienne	342

§ III.

Le mariage spirituel.

En quoi il diffère de l'union simple et de l'extatique	343
Le mariage humain n'en est que l'ombre	343
Plusieurs saintes admises au mariage spirituel	344
Sainte Thérèse	344
Prélude de son mariage avec Jésus.	345
Célébration	345
Manifestation spéciale de Notre-Seigneur.	346
Effets ; la stabilité	346
L'intimité	347
Une sorte d'impeccabilité	347
Une paix au-dessus de tout sentiment.	348
Une parfaite communauté de biens	348
Cœur de Jésus le plus précieux des biens communiqués	349
Ses attentions pour la jeune Thérèse	349
Pour le jeune Saul	350
Si l'anneau manquait, ce qu'il signifie ne manquait pas à Thérèse	350
Pour ses filles, le divin Époux et aussi l'anneau [et la couronne	351

DOUZIÈME LETTRE.

TROISIÈME EXPLICATION DE L'IDENTITÉ DE CŒURS.

La circuminsession explique le <i>Château intérieur</i>	353
Il est un des points culminants de la science sacrée	353
La clef de ce <i>Château</i>	354

§ I.

L'Habitation de la sainte Trinité dans l'âme juste.

Ce que les théologiens ont dit du fait	355
Ce qu'ils ont dit du mode	355
Ce qu'est la circuminsession parfaite ou imparfaite.	356
Ce que saint Paul a dit de l'imparfaite.	357
La Bienheureuse Angèle de Foligno dans la Trinité.	358
Dieu en elle	358
Elle, dans le Verbe incarné	358
L'Enfant Jésus dans le cœur de sainte Gertrude.	359
L'âme pénétrée du rayon divin	360
L'âme dans le Cœur de Jésus	360
Le cœur de sainte Mechtilde dans le divin Cœur	361
Près de mourir, elle fut enveloppée et pénétrée de la divinité.	361
Présence spéciale de la Trinité en quelques âmes choisies	361
Qu'est-ce que nous renfermer en Dieu?	362
Dieu en Thérèse, et Thérèse en Dieu	362
Les trois divines personnes en son âme	363

Détails qu'elle donne	363
Autres confidences	364
Accord de saint Paul et de sainte Thérèse sur cette habitation réciproque	365
Ils nous parlent implicitement du sacré Cœur.	365

§ II.

L'Union eucharistique.

La communion complète la circuminsession	366
Jusqu'à quel point elle nous unit à Jésus-Christ	367
Elle nous fait habiter dans son Cœur.	368
Et lui dans notre cœur.	369
Effets unitifs qui en résultent pour notre âme, notre corps et notre cœur	369
Présence spéciale et durable de la divinité dans les communicants	370
Surtout dans leur cœur	370
Huit annotations d'un théologien sur <i>in me manet et ego in eo</i>	371
1. Sens et portée de cette habitation réciproque avant la communion	372
2. Par la communion Jésus épouse notre âme, fait de nous une eucharistie	373
Il communie lui-même en nous.	374
Nous sommes ce qu'il est, nous faisons ce qu'il fait.	375
3. La communion nous déifie	376
4. Après avoir communiqué, demeurons tout le jour en Jésus-Christ	376
5. Soyons unis entre nous	377
6. Soyons la nourriture que Jésus transforme en lui.	378
Soyons le pain du Seigneur	378
Nourrissons-le par nos sacrifices	379
Par notre conformité à la volonté de Dieu	379
7. La communion fait croître en nous les vertus	380
8. Perfection que le prêtre doit avoir	380
Toutes ces considérations justifiées par l'expérience des saints	381
Dieu semblait se substituer à sainte Madeleine de Pazzi en ses ravissements	381
La face de Notre-Seigneur en sainte Catherine de Sienne	382
En sainte Catherine de Ricci	383
Interprétation donnée par Benoît XIV et par elle-même	384

TREIZIÈME LETTRE.

SUIITE DE LA TROISIÈME EXPLICATION
OU LE *Château intérieur.*

La circuminsession nous guide dans le <i>Château intérieur</i>	387
Il est bon de l'étudier près des reliques de l'auteur	387

Il comprend, comme la circuminsession, l'habitation et l'union, puis et surtout le travail de l'esprit	388
--	-----

§ I.

Habitation et Union.

Dieu remplit les âmes qui se vident des créatures, et il les fait une en lui	389
Dieu dans l'âme, selon sainte Thérèse	389
L'âme en Dieu, suivant elle	390
Par l'union des volontés, Dieu est dans l'âme comme dans un ciel	391
Par le mariage spirituel, l'âme est en Dieu comme une goutte de pluie dans une rivière	391
Elle en devient plus zélée et plus forte, au service de son divin Epoux	392
Importance de la science théologique pour comprendre les choses mystiques	393
Pour diriger les âmes d'élite	394
Combien sainte Thérèse était éloignée du quiétisme	394

§ II.

Travail continu.

La contemplation est le temps de la plus grande activité	395
Péril et gravité de la paresse d'esprit	396
Travail de la grâce dans une âme	396
Travail de l'âme dans les états mystiques	397
Comparaisons qui donnent quelque idée de ce double travail	397
Il est affirmé en termes expressifs	398
Ce que Dieu fait pour l'âme	399
Comment il la transforme, l'instruit et l'élève	399
Comment l'âme répond à ce travail divin par son propre travail	400
Application de l'esprit pour entrer dans le château	401
Pour pénétrer dans la première demeure	401
Dans la seconde	402
Dans la troisième	403
Dans la quatrième	404
Même pour les contentements spirituels et l'oraison de quiétude	404
Générosité croissante de l'âme	405
Dans la cinquième demeure	406
Ouvrage du P. Balthazar de Sainte-Catherine	406
Frontispice et autorités théologiques	407
Sa manière d'écrire <i>Thomas, Thérèse, Louis</i>	407
D'expliquer l'inaction relative de l'âme	408
Travail de l'âme comparé par sainte Thérèse à celui du ver à soie	409

Laborieuse union de conformité	409
L'amour n'est jamais oisif	410
Dans la sixième demeure	410
Désirs de la gloire et du service de Dieu	411
Purgatoire et martyr pour entrer dans la demeure suivante.	412
Dans la septième demeure, mariage spirituel précédé de la vision de la Trinité	413
Suivie d'une activité sans égale	413
Cette activité est excitée par le <i>Château intérieur</i> de sainte Thérèse, comme par les <i>Exercices spirituels</i> de saint Ignace	414

§ III.

Travail sanctifiant.

Sept sacrements dans l'Église, sept demeures dans le <i>Château</i>	415
Harmonie entre le plan supérieur et le plan inférieur de la grâce	416
Comme les sept couleurs viennent du soleil matériel, les sept sacrements viennent du Soleil de Justice	416
Partout dans la nature quelque nuance des sept couleurs, partout dans l'ordre surnaturel quelque influence des sept sacrements	417
Quelques analogies signalées par les Pères pour le baptême et l'eucharistie	417
Pour le mariage et l'ordre	418
Pour la pénitence	419
Pour la confirmation et l'extrême-onction	419
Analogies entre les sept sacrements et les sept demeures du <i>Château</i>	420
1. Le baptême et la première demeure	420
Artifices du démon	421
Prière et charité	422
2. La confirmation et la deuxième demeure	422
3. La pénitence et troisième demeure	423
L'humilité	424
L'obéissance	424
4. L'extrême-onction et la quatrième demeure	425
Satan redouble ses efforts	425
5. Le mariage et la cinquième demeure	426
L'oraison d'union est la préparation du mariage spirituel.	426
Fécondité des âmes	427
Don de soi et obéissance à l'Époux	428
6. L'ordre et la sixième demeure	428
Ce que fait le prêtre, ce qu'il doit être	429
Un prêtre expérimenté	430
7. La communion eucharistique et la septième demeure . . .	430
Autres traits de ressemblance	431

Après la communion et après le mariage spirituel	431
Le baiser de Dieu et de l'homme	432
Par ce qui est plus bas, nous entrevoyons et apprécions ce qui est plus haut	432
Lumière projetée par les sacrements sur les sommets du mysticisme qui les complète	433
Premier et second effets, identiques en saint Paul et en sainte Thérèse	434
Troisième effet	434
Redoublement de zèle produit dans l'Apôtre par les visions.	435
De même dans l'épouse mystique	435
Accord entre l'apostolat et la mysticité	436
Réciprocité de l'habitation entre le Cœur de Jésus et le cœur du chrétien	436
De là l'idée, le titre et l'intelligence du <i>Château intérieur</i> . .	437
Patience pour le lire et me lire	437

QUATORZIÈME LETTRE.

QUATRIÈME EXPLICATION DE L'IDENTITÉ DE CŒURS.

Unité de cœur entre Jésus et Marie, par la conformité des sentiments et des volontés	439
Jusqu'ou cette conformité est allée entre Jésus et Thérèse .	440

§ I.

La caractéristique de l'école de sainte Thérèse.

L'oraison et la conformité caractérisent l'école thérésienne .	441
L'oraison mène à la conformité	441
Cette conformité est la plus sublime perfection	442
Elle nous prépare à la contemplation	442
Elle nous obtient les plus grandes faveurs	443
Images de cette union de l'oraison et de la conformité . .	444
Cette union renverse les deux principaux obstacles au pro- grès spirituel	444
La paresse de l'esprit	445
Les remèdes	446
L'oraison mentale est la plus efficace	446
Lors même qu'elle n'est que l'expression de l'amour . . .	447
Combien sainte Thérèse combattait la paresse d'esprit dans les autres	447
Et en elle-même, par l'application à l'oraison malgré les sécheresses	447
Elle fut par ses écrits l'apôtre de l'oraison	448
L'oraison était pour elle, comme pour saint Paul, une éco- nomie de temps	449
L'oraison nous fait gagner du temps	449
L'horreur de la difficulté arrête aussi ou détourne les âmes	450

L'esprit du monde favorise le relâchement	451
Intrépidité de sainte Thérèse	451
Au passage de l'Arlançon	452
Notre force vient de notre conformité à la volonté de Dieu . .	452
Cette conformité est une sorte de communion	453
La révolte produit la faiblesse, le suicide	453
L'homme n'est fort que par son union avec Dieu	454
L'union de la volonté humaine à la volonté divine électrise l'âme	454
Sainte Thérèse en fit l'expérience et l'aveu	455

§ II.

Les disciples de sainte Thérèse.

Ils sont nombreux, mais je n'en cite que trois	456
Saint Jean de la Croix	456
Ce qu'il dit de la valeur d'un acte d'amour chez les contem- platifs	457
De l'importance de l'oraison pour les hommes apostoliques . .	458
De ses aspirations précédentes à la transformation éternelle .	458
De la manière dont la conformité les modéra dans la suite .	459
La bienheureuse Acarie	460
Son goût pour la prière	460
Elle le communique à ses filles	461
Sa résignation à la volonté divine	461
Dans les souffrances, les revers et les maladies	462
Sa mission	462
Saint Liguori et son culte pour sainte Thérèse	463
Il la cite souvent sur la nécessité de l'oraison, surtout pour les prêtres	464
L'oraison les instruit	464
L'oraison les embrase	465
Traité de saint Alphonse sur la conformité	466
Ce qu'il y dit de sainte Thérèse	466
Comme elle, il voit dans la conformité un fruit de l'oraison .	467
Vigueur d'âme qu'il y puisa	468
Vœu de sainte Thérèse	469
Vœu de saint Liguori	469
Conseils de sainte Thérèse aux prédicateurs pour l'oraison . .	470
Pour la conformité	471

§ III.

Jusqu'où peut aller la conformité.

Sujet au-dessus de mes forces	472
Différence entre résignation et conformité	472
Entre conformer et uniformer, selon saint Liguori	472
S'uniformer, c'est le sommet de la perfection, selon lui . . .	473
Et aussi selon sainte Thérèse	473

Efficacité qu'elle reconnaît au plus humble <i>fiat</i>	474
Transformation de gloire et transformation de grâce, selon saint Jean de la Croix.	475
L'amour identifiant les volontés dans le ciel.	475
Et même sur la terre.	476
Eloges de la conformité ici-bas.	476
Elle nous féconde, nous élève et nous unit.	477
Ce qu'elle fut en Marie.	477
En particulier durant la passion de Jésus.	478
Telle mère, telle fille.	478
Jésus voulant se rassasier de la volupté de la patience, selon Tertullien.	479
Sainte Thérèse voulant être avec lui, selon Bossuet.	479

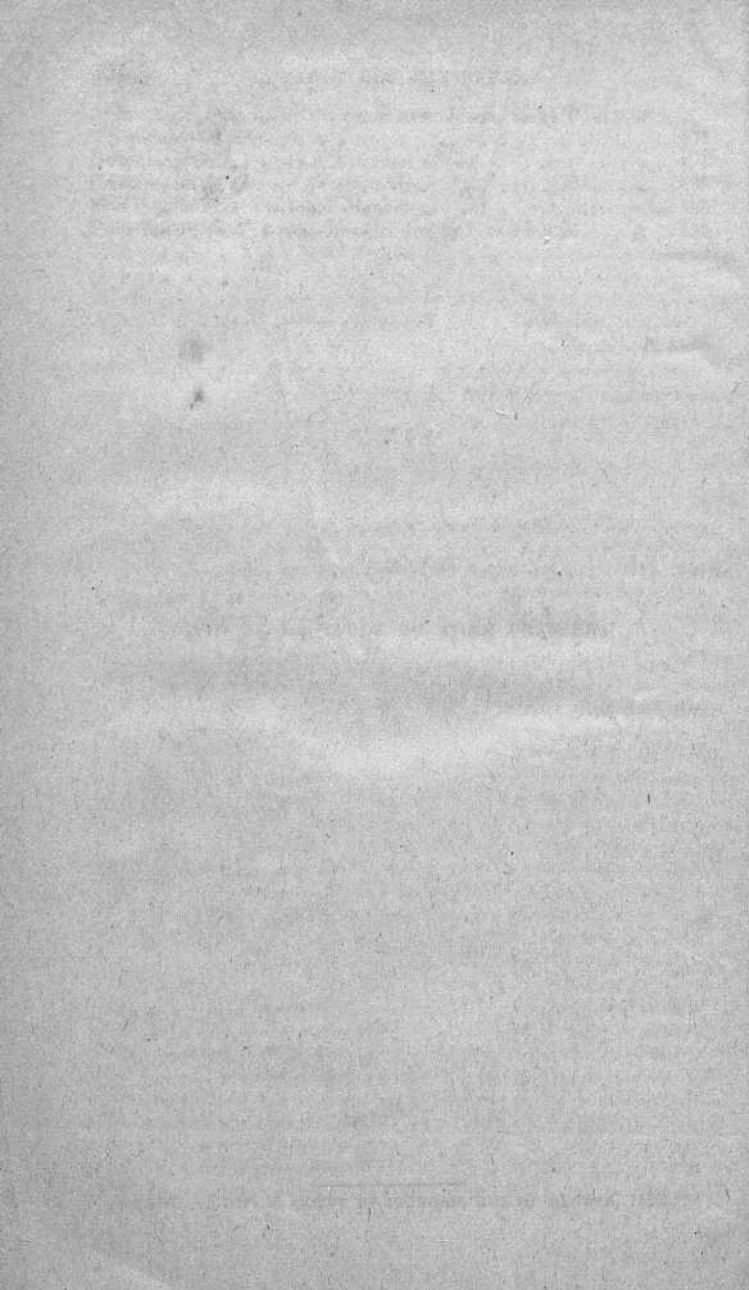
§ IV.

L'unité de vie.

La cause en est une affection réciproque, qui s'accroît par la conformité.	481
Le P. Faber et saint Jean de la Croix en ont parlé.	481
L'unité de vie entre les deux époux.	482
Combien souffre le survivant.	483
L'unité de vie entre la mère et l'enfant.	483
L'unité de vie entre Jésus et Marie dans la souffrance.	484
Elle dura jusqu'à la mort.	485
Elle allait jusqu'à une sorte de circuminsession.	486
Elle surpassait toute union des autres saints.	487
Cette unité de vie étendue aux âmes parfaites dans le mariage spirituel par l'aspiration d'amour, et par la transformation en chacune des trois personnes divines.	487
L'Esprit-Saint les produit ici-bas, comme au ciel.	488
L'âme participe alors aux trois attributs de Dieu.	488
<i>Qu'ils soient un comme nous sommes un</i>	489
<i>Devenez participants de la divine nature.</i>	489
Cette unité de vie ébauchée dans les âmes fidèles par le simple état de grâce.	490
Participation à la vie de Dieu par la grâce sanctifiante.	490
Conjonction ineffable de Dieu et de l'âme.	491
Le Père et le Fils dans le juste.	491
Leur sanctuaire en son âme.	491
Vie des trois adorables personnes en cette âme.	492
L'Esprit la pénètre, comme le feu pénètre le fer.	493
Il la remplit.	493
Il fait de nous les copies du Verbe incarné.	494
Il fait notre cœur à l'image du divin Cœur.	495
Degrés ou différences dans l'unité de vie avec N.-S.	495
Au-dessous de Marie, Paul et Thérèse.	496

A cause de cette unité de cœur avec Jésus, saint Paul est populaire et admiré.	497
De même sainte Thérèse est partout aimée.	497
Principalement à cause de son cœur.	498
Mon impuissance à la louer dignement. . *	498
Pour mieux faire, besoin que j'ai des prières d'autrui.	499

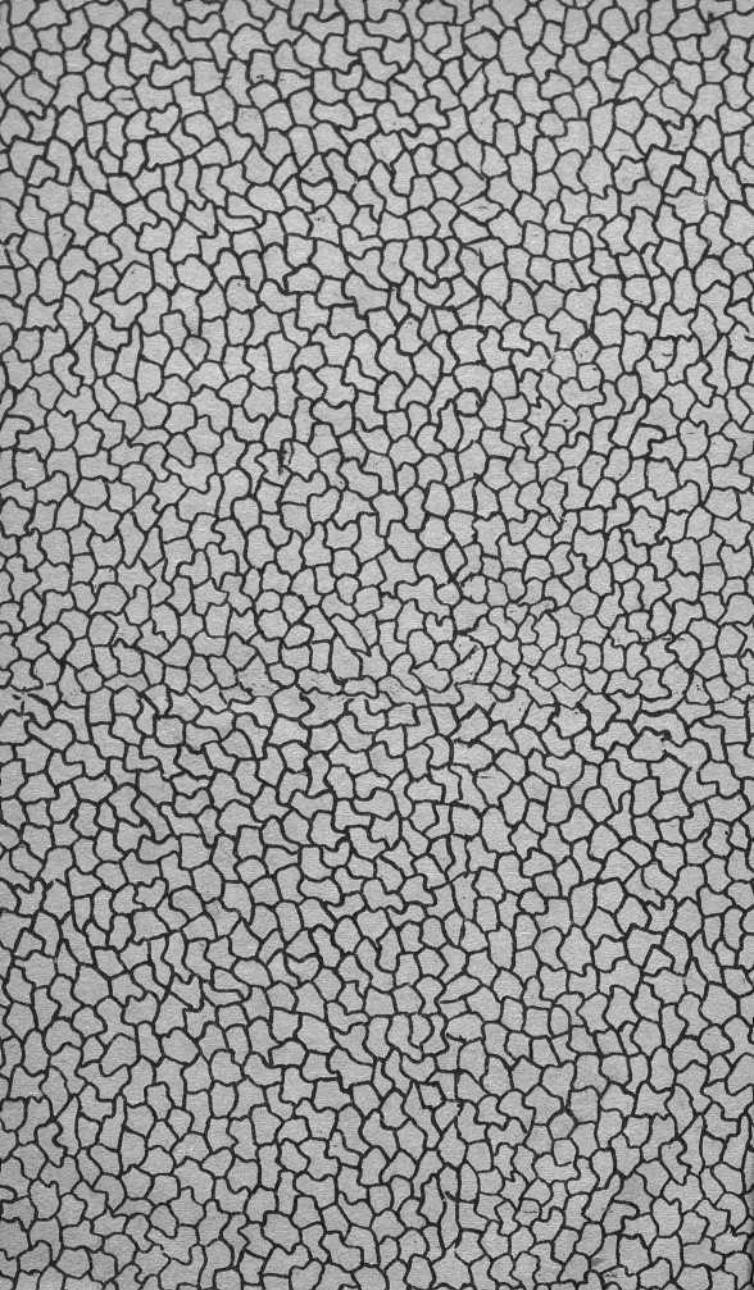
FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

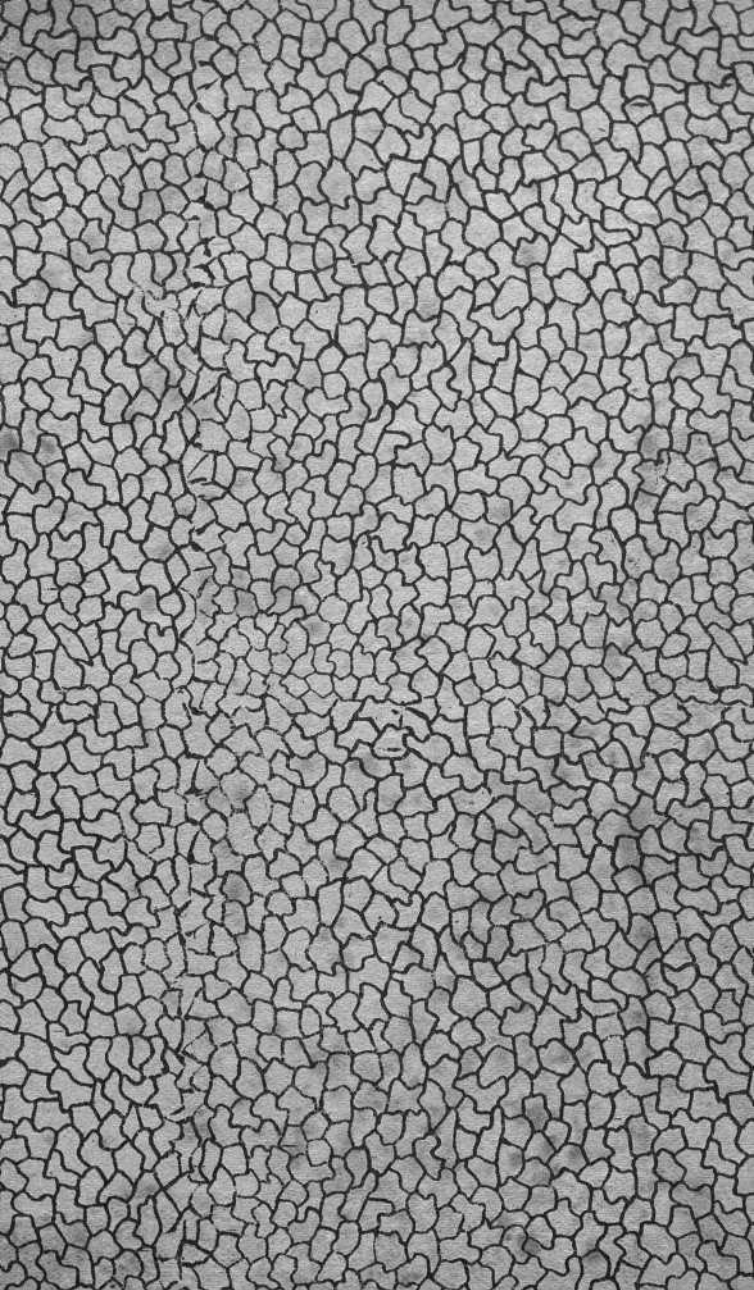


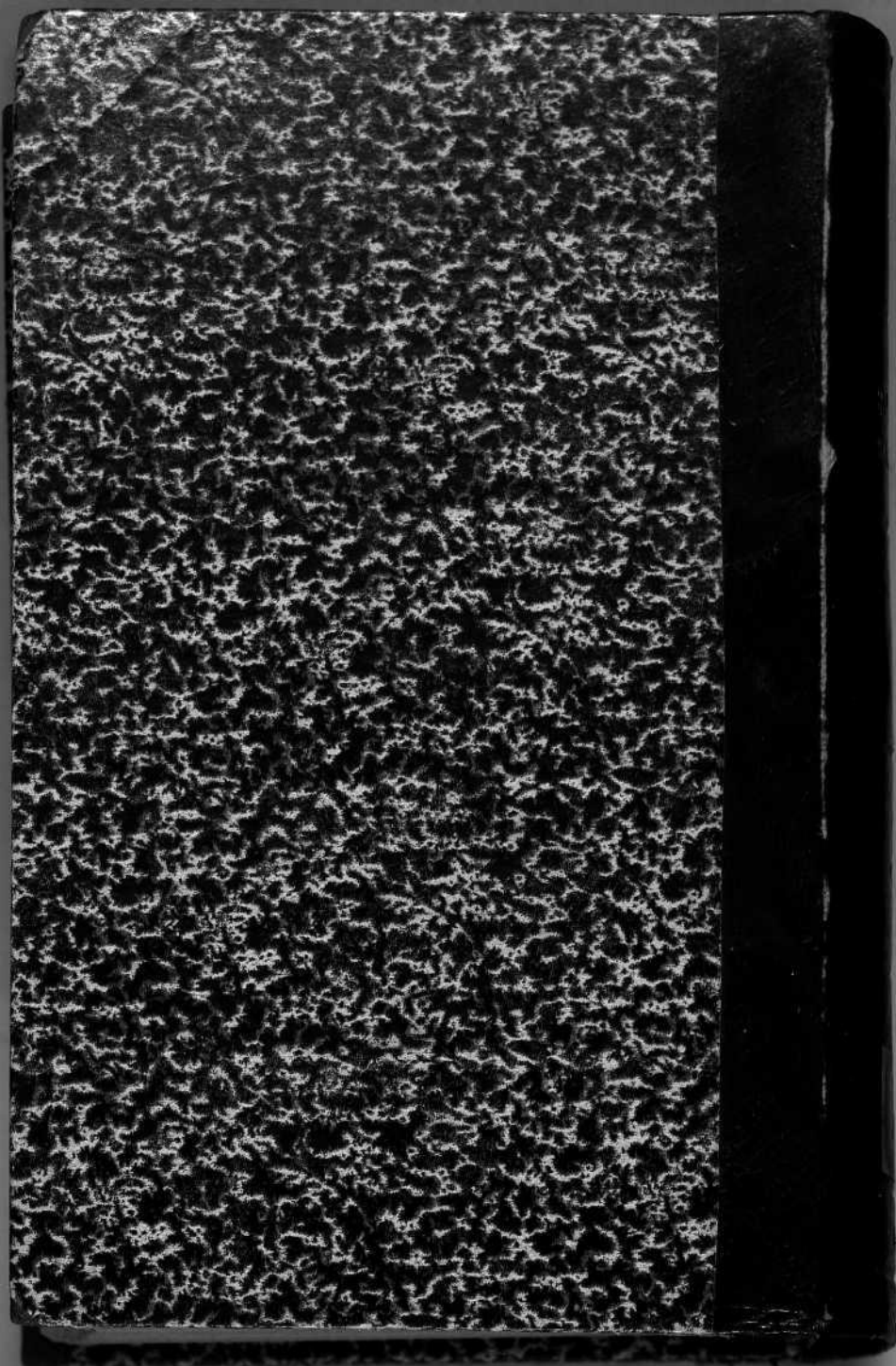
1278

8

7









E. BLOT



3.^o CENTENAIRE
SAINTE TERESÉ

1875



1278.